BnF Gallica

Le maître du silence : roman.

Sous le masque / Delly

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Delly (1876-1949). Auteur du texte. Le maître du silence : roman. Sous le masque / Delly. 1977.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

El. 8° Z
15
(1503)

Bella

PRESSES POCKET

LE SECRET DE KOU-KOU-NOOR

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LE SECRET
DU
KOU - KOU - NOOR

EL 8°2
15
(1503)

DU MÊME AUTEUR
DANS CETTE COLLECTION

ESCLAVE OU REINE
LA FIN D'UNE WALKYRIE
SOUS LE MASQUE
LA PETITE CHANOINESSE
REINETTE
MALEREYNE
ENTRE DEUX ÂMES
AURORE DE BRÜSFELD

/ DELLY / 83

LE SECRET DU KOU-KOU-NOOR

roman

« Le Maître du silence »

★ ★

FL 8°Z
15
(1503)

PLON

DL-14-06-1977-14344

Le maître du silence comporte deux volumes :
Sous le masque et *le Secret du Kou-Kou-Noor*

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'Article 40).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Plon, 1910.

ISBN 2-266-00342-9

PREMIÈRE PARTIE

I

SŒUR Marie-Marthe, avez-vous quelque chose pour moi?

Dans le préau du couvent réservé à leurs ébats, les grandes élèves entouraient la toute ronde et toute souriante petite sœur qui venait distribuer à ces demoiselles les lettres préalablement examinées par l'œil vigilant de la Mère supérieure.

Rien pour vous, mademoiselle... Ceci pour Mlle Triel... Cette autre, pour Mlle de Fervalles...

Et la sœur Marie-Marthe tendait une enveloppe à une svelte et blonde jeune fille qui la prit d'un geste empressé, puis s'écarta aussitôt pour la décacheter.

Ce n'était qu'une simple carte, contenant ces mots :

MA CHÈRE PETITE FILLE,

« Tiens-toi prête pour partir lundi prochain. Ton père, revenant de faire un séjour en Autriche, passera par Fribourg et te prendra pour t'amener ici... Enfin, mon Orietta chérie, tu ne me quitteras plus! J'ai annoncé cette joie à ton pauvre grand-père, qui a paru aussitôt moins triste. Pendant le temps des vacances, quand tu étais là, près de nous, son regard s'éclairait un peu, perdait cette expression morne et

douloureuse si pénible à voir. Et maintenant il t'aura tous les jours, toute l'année, cher petit rayon de soleil! Quelle consolation pour lui!... et quelle douceur pour moi!

« Tous deux nous t'embrassons, ma fille chérie, et nous t'attendons, avec quelle impatience!

« Ta mère,

« A. BELVAYRE. »

Un sourire un peu hésitant, légèrement mélancolique, entrouvrait les lèvres de la jeune fille, tandis qu'elle lisait, puis, lentement, remettait la carte dans l'enveloppe.

Et dans les admirables yeux noirs, au regard si velouté, si profond et si pur, la joie se mêlait de tristesse ou d'appréhension.

Orietta de Fervalles était heureuse de se retrouver définitivement près de sa mère et du malheureux aïeul qu'elle aimait avec toutes les forces d'une âme ardente, noble et joyeuse de se dévouer... Mais elle éprouvait une répugnance invincible à l'idée de vivre près de son beau-père, cet homme que, d'instinct, toute petite fille, elle avait détesté.

. . . . . .

Dix ans auparavant, Belvayre s'était avisé de consulter sur le cas de don Luciano un médecin allemand dont la réputation comme neurologue, bien qu'assez récente, était déjà considérable.

Le savant « professor » vint à Lausanne examiner l'infirme, et déclara que la guérison lui paraissait très possible, – probable même, – qu'elle surviendrait peut-être sans motif, peut-être sous l'influence d'un événement inattendu, ou d'une émotion, d'une frayeur, d'un mouvement de grande colère, en un

mot, par une cause semblable à celle qui avait amené cet état de paralysie. Car lui ne croyait pas à la suggestion, dans cette circonstance. Il cita, à l'appui de son opinion, plusieurs cas présentant de grandes analogies avec celui-là et qui, tous, après une période plus ou moins longue, avaient fini par se résoudre favorablement.

Bref, il se montra si affirmatif que la mère et le fils furent à nouveau fortifiés dans un espoir qui faiblissait un peu, depuis quelque temps, devant la complète absence d'amélioration dans l'état de don Luciano.

C'est alors que Belvayre conçut un projet bien digne de son audace, qui aimait jouer avec les difficultés, de même que son âme perverse se plaisait au mal.

Il résolut d'épouser Agnese Pellarini, veuve de Guy de Fervalles.

— De cette façon, disait-il à sa mère qui cherchait à l'en dissuader, je deviendrai, par elle, le légitime héritier de don Luciano. Si j'arrivais enfin à trouver ce fameux trésor, j'en donnerais une petite, très petite part à la fille de Fervalles; le reste sera pour moi, comme il est juste, car j'aurai tous les risques... En outre, je serai là pour surveiller de près mon beau-père et les changements qui pourraient se produire en lui.

— Mais, mon ami, tu te mettras là dans des embarras.

— Aucunement. Je ferai croire à Agnese ce que je voudrai, je la mènerai à ma guise. Puis, quand j'aurai enfin ce que je veux, Belvayre disparaîtra... Et il ne restera plus que le comte Martold, complètement inconnu de Mme Marcel Belvayre... Non, vraiment, ma mère je ne cours aucun risque, surtout avec une femme comme Agnese, crédule et faible entre toutes. Vous ne pouvez même plus m'opposer la crainte de me voir accuser de bigamie, ainsi que vous l'avez fait

naguère, quand j'ai émis devant vous l'idée d'épouser Fabienne de Varsac.

— Évidemment, la situation est moins grave maintenant... Et, comme tu le dis, cela te permettrait de te poser en héritier parfaitement légitime, tout à fait inattaquable... Fais donc à ton idée, mon ami; je t'aiderai là, ainsi que je l'ai fait toujours... Et dès maintenant, je vais apprendre à Agnese que tu es veuf. Ainsi les voies te seront préparées.

En conséquence, on vit Belvayre plus fréquemment à la villa des Iris, où Agnese était revenue avec sa petite fille, après la mort de son mari... La jeune femme, bien qu'elle eût beaucoup aimé Guy, commençait de ressentir moins profondément son chagrin. Elle n'était pas de celles qui restent inconsolables... Et, surtout, Belvayre conservait sur elle un empire qu'il s'occupa de développer, avec son habileté coutumière.

Il ne se présenta qu'un obstacle, insignifiant à ses yeux et qu'il eut vite fait d'écarter : l'antipathie profonde que lui témoignait la petite Orietta, qui venait d'atteindre ses huit ans.

Entre lui et cette enfant, d'une rare intelligence, qui chérissait sa mère et plus encore son aïeul, l'antagonisme s'était manifesté dès les premières rencontres, alors qu'Orietta n'était encore qu'un bébé qui, très aimable pour tous, refusait de se laisser embrasser par « l'excellent et cher ami », comme l'appelait Agnese.

Il se révéla plus vif encore, lorsque Agnese apprit à sa petite fille que « M. Belvayre allait devenir son papa ».

Orietta eut un sursaut d'indignation en criant :

— Lui?... Lui?... Oh! jamais!

Il fallut pourtant qu'elle se fît à cette idée, car, si tendrement qu'Agnese aimât sa fille, elle était incapable de céder à son chagrin et à ses prières, bien

impuissants devant la passion qu'avait su lui inspirer Belvayre.

— Il sera pour toi un père, pour moi un protecteur et une aide dans ma tâche près de ton pauvre grand-père, disait Mme de Fervalles à l'enfant. Sans lui, nous serions isolées dans la vie, toutes deux... Va, chérie, tu comprendras plus tard combien j'ai eu raison!

Orietta dut se résigner. Mais sa nature ardente et franche se prêtait malaisément à cacher ses sentiments... Belvayre sentit fort bien que l'hostilité de la petite fille s'était accrue encore, depuis qu'elle savait qu'il allait devenir son beau-père. Il s'en irrita secrètement, et, vindicatif, même à l'égard d'une enfant, se promit de le lui faire chèrement payer.

De fait, au retour d'un court voyage de noces en Belgique, il apprit à Orietta que sa mère et lui avaient décidé de la mettre en pension dans un couvent de Fribourg.

Ce fut un coup douloureux pour l'enfant, qui n'avait jamais quitté sa mère et son aïeul... Mais elle supplia en vain Agnese de la garder près d'elle. La nouvelle Mme Belvayre, bien qu'elle souffrît de la décision prise par son mari, ne savait plus résister à la volonté de celui qu'elle aimait et craignait à la fois.

Alors Orietta s'élança vers la pièce où se tenait don Luciano et se jeta au cou de l'aïeul en s'écriant avec un sanglot :

— Dites, grand-père?... Dites, vous ne voulez pas que votre petite aille en pension à Fribourg, comme le veut M. Belvayre?

Le regard de l'infirme laissa voir une surprise douloureuse... Puis, presque aussitôt, de l'indignation. Et la petite fille, qui déjà lisait beaucoup mieux que sa mère dans ces yeux où se concentrait toute la vie intérieure de l'infirme, s'exclama triomphalement :

— Grand-père ne veut pas que je m'en aille!...

Voyez, maman, il est très fâché... Oui, mon grand-père chéri, je resterai!

Et, câlinement, elle embrassait don Luciano qui la considérait avec une profonde tendresse.

Mais Belvayre survint à ce moment et, d'un ton de calme autorité, maintint sa résolution, sans paraître s'apercevoir de la souffrance et de la colère qui remplissaient le regard de son beau-père.

Il se donna d'ailleurs la peine d'expliquer à l'infirme qu'il agissait ainsi dans l'intérêt de l'enfant, laquelle gagnerait beaucoup à vivre au milieu de petites compagnes.

Le regard de don Luciano ne dénotait pas qu'il fût convaincu... Pas davantage, il n'exprimait de la bienveillance pour Belvayre... Celui-ci déjà, s'était aperçu qu'il n'inspirait plus la sympathie d'autrefois au vieillard. Au moment où avait été décidé son mariage avec Agnese, la jeune femme lui avait dit :

— C'est curieux, papa n'a pas eu l'air content, quand je lui ai appris nos fiançailles... Et il a fait « non » avec ses paupières, lorsque je lui ai dit : « J'ai eu raison, n'est-ce pas, d'accepter la demande de notre ami, si bon, si dévoué toujours? »

Aussitôt Belvayre trouva une explication à cette attitude. Il ne fallait voir là, déclara-t-il, qu'un caprice d'homme malade, une crainte égoïste du père craignant d'être à nouveau privé des soins et de la présence de sa fille, ramenée près de lui par son veuvage... Mais ces sentiments ne tiendraient pas devant la sollicitude dont son nouveau gendre se préparait à l'entourer.

De fait, Belvayre, qui, étant donné le but poursuivi par lui, avait besoin d'être sympathique à don Luciano, se montra « un véritable fils », comme le disait Agnese. L'infirme fut emmené en France et installé dans la maison que le pseudo-romancier venait d'acheter près de Versailles, aux environs de Trappes. Là, sa fille, aidée par la demoiselle de compagnie

autrichienne, Dominica Hausen, et Bertha, la servante, pouvait en toute liberté s'occuper de le soigner, de le distraire. Marcel Belvayre n'était pas un mari jaloux, égoïste, comme le défunt Fervalles... Et sa mère ne manquait pas une occasion de faire remarquer à don Luciano cette différence.

Toutefois, il ne crut pas devoir revenir sur sa décision relative à Orietta. En cette enfant, il devinait une trop grande clairvoyance, et jugeait beaucoup plus avantageux pour lui qu'elle n'eût pas de fréquents rapports avec l'aïeul sur lequel, par sa grâce tendre, sa nature aimante et sa vive intelligence, elle pouvait prendre une influence fâcheuse pour les desseins du second mari d'Agnese.

En conséquence, Orietta fut conduite au couvent de Fribourg choisi par Belvayre. Aux grandes vacances, celui-ci ou Agnese venaient la chercher pour l'emmener à « la Frênaie » où l'aïeul l'attendait avec impatience. Elle passait là deux mois, voyant peu son beau-père, fréquemment absent, choyée par sa mère, toute joyeuse de l'avoir comme compagnie, car l'existence n'était pas gaie, dans cette demeure isolée, sans relations, Belvayre ayant déclaré à sa femme que le soin de son intérieur et ses occupations près de son père suffisaient à lui faire passer sans ennui ses journées.

Ainsi coulèrent les années. Orietta, maintenant, était une jeune fille de dix-huit ans dont la rare beauté attirait les regards, dès qu'elle sortait du couvent avec ses compagnes. Elle avait terminé brillamment ses études et attendait, avec un mélange de désir impatient et d'appréhension, le moment où son omnipotent beau-père déciderait sa définitive sortie du couvent.

Et voici que ce moment était arrivé. Dans trois jours, elle quitterait l'asile où elle venait de passer des années paisibles et laborieuses, pour aller vers cet avenir sur lequel, au-dessus des figures chères de

l'aïeul et de la mère, planait celle, antipathique et inquiétante, de l'homme qu'elle ne pouvait appeler « mon père » sans effort et sans une secrète répugnance.

Chaque fois qu'ils s'étaient revus, leur antagonisme latent s'était réveillé, contenu par la bonne éducation de la part de la fillette, et dissimulée par diplomatie du côté de Belvayre... Aux dernières vacances, Orietta avait eu le très grand plaisir de ne pas le rencontrer; il faisait, avait dit Agnese, un séjour en Allemagne où il projetait de situer l'action de son prochain ouvrage.

Étant donné les sentiments réciproques du beau-père et de la belle-fille, — car Orietta s'était fort bien aperçue qu'il la détestait, — celle-ci avait donc quelque motif de se demander avec inquiétude si la vie commune, à la Frênaie, ne présenterait pas quelque difficulté.

Elle le craignait d'autant plus que sa finesse d'enfant perspicace, intelligente et sensible, avait depuis longtemps remarqué, avec une peine secrète, la faiblesse, la pusillanimité de sa mère à l'égard de Belvayre.

Oui, elle savait qu'Agnese tremblait devant lui et qu'elle ne trouverait aucun soutien près de cette femme craintive, que son mari avait pliée à la servitude, et qui n'osait même lui demander, quand il quittait le logis pour une absence :

— Où vas-tu?... Reviendras-tu bientôt?

Quant au pauvre aïeul, il ne pouvait être d'aucune aide morale pour sa chère petite-fille. Lui aussi, hélas! — mais bien malgré lui, — était soumis à la volonté de Belvayre.

C'était à tout cela que songeait Orietta, tandis qu'elle glissait la carte dans sa poche, avec un soupir de perplexité.

Entre le feuillage touffu des vieux arbres du préau, quelques rayons de soleil se glissaient et venaient se

jouer dans les cheveux légers, soyeux, d'un blond lumineux. L'un d'eux caressait le front d'un pur modelé, la mate blancheur du visage aux traits délicats... Et sous leurs cils d'or à demi baissés, les yeux, ardents et doux, semblaient refléter la chaude lumière de cette matinée de mai.

Oui, Orietta de Fervalles était belle — plus belle que ne l'avait été sa mère... Et elle avait surtout ce qui n'avait jamais existé chez l'indolente et faible Agnese : une volonté intelligente et réfléchie, un cœur vibrant, dont l'ardeur de sentiments inquiétait un peu parfois ses éducatrices, un charme profond et irrésistible, émanant à la fois de cette admirable beauté physique, de cette vie intérieure intense et d'une exquise délicatesse d'âme.

. . . . . .

Belvayre en fut aussitôt frappé quand il vint chercher sa belle-fille, comme il était convenu. Deux ans auparavant, elle n'était encore qu'une fillette, assez disgracieuse, aux traits mal formés. Or, il se trouvait devant une jeune fille qui pouvait soutenir victorieusement la comparaison avec les plus jolies femmes de sa connaissance... Cette constatation, d'ailleurs, lui causa une vive contrariété. Il avait préparé pour Orietta un mariage de raison qui lui assurerait toute tranquillité, au point de vue de la mainmise sur don Luciano et sur le secret du trésor... Mais Mlle de Fervalles était de celles que l'on remarque, de celles qui inspirent d'ardentes passions, et que l'on épouse même si elles n'ont plus de dot — ce qui serait à peu près le cas, Belvayre, pour mieux tenir à sa discrétion don Luciano, Agnese et sa fille, ayant eu soin de faire disparaître « en mauvais placements » une grande partie de la fortune de son beau-père et celle qu'Orietta tenait de son père, fortunes confiées à son administration par la trop confiante Agnese. En outre, ledit Belvayre devinait

aussitôt, en cette jeune fille, une volonté qui ne se laisserait pas facilement persuader — surtout en faveur d'un candidat présenté par son beau-père. Aussi prévoyait-il des difficultés, des luttes qui pouvaient être dangereuses pour lui, et en tout cas seraient fort désagréables.

« Tant pis pour elle si elle me résiste, songea-t-il. De façon ou d'autre, il faudra que j'en aie raison. »

Toutefois, il se montra aimable pour sa belle-fille, sans paraître s'apercevoir de sa froideur... Le voyage sembla long à Orietta, en tête à tête avec lui. Elle accueillait avec un remerciement contraint ses attentions paternelles, et, aussitôt qu'elle le pouvait, détournait son regard de ce visage un peu flétri, où les yeux conservaient leur doucereuse caresse, mais aussi, comme autrefois, étaient traversés d'inquiétantes lueurs. Jamais ils n'avaient eu de pouvoir sur Orietta enfant. Elle les détestait, ces yeux où son précoce instinct de loyauté discernait la fourberie, et dans lesquels, dès que Belvayre ne se surveillait pas, apparaissait une froide dureté vite remarquée par cette petite fille observatrice et hostile dont il ne s'était pas défié assez tôt... Maintenant, elle ne pouvait pas davantage les souffrir, et aspirait au moment où elle serait délivrée de cette présence détestée.

Aussi éprouva-t-elle une secrète satisfaction quand Belvayre, qui semblait par moments assez préoccupé, lui dit, au cours du trajet de Fribourg à Paris :

— Je serai obligé de vous laisser, une fois que je vous aurai installée dans le train à la gare Montparnasse. Une importante affaire me retiendra à Paris, pendant plusieurs jours probablement... Je l'ai d'ailleurs télégraphié à votre mère, qui doit se trouver à la gare de Trappes avec la voiture.

Orietta assura, en toute sincérité, qu'il lui était indifférent de faire seule le court trajet... Et elle poussa un soupir de satisfaction quand, l'ayant

installée dans un wagon de dames seules, Belvayre s'éloigna, suivi d'un peu loin par un homme qui, depuis Fribourg, n'avait cessé de le surveiller discrètement.

II

A Trappes, Orietta trouva sa mère sur le quai... Agnese embrassa longuement la jeune fille, puis s'exclama d'un ton de surprise joyeuse :

— Tu as encore changé, depuis l'année dernière!... encore embelli, mon Orietta! Vraiment, tu es idéale!

Orietta riposta avec un sourire :

— Maman, voulez-vous donc me rendre vanité!... Mais dites-moi vite comment va mon cher grand-père?

— Toujours de même, hélas!... Tu vas lui donner un peu de joie, chérie. Déjà, il a l'air moins triste, aujourd'hui, dans l'attente de ta venue.

Les deux femmes montèrent dans la charrette anglaise attelée d'un cheval tranquille qu'Agnese conduisait elle-même. Le petit équipage s'engagea sur la route ensoleillée que bordaient les champs où commençait de monter la pousse verte des semences... La mère et la fille causaient, heureuses toutes deux, et, de temps à autre, échangeaient une caresse. Agnese donnait des nouvelles de Lucie de Fervalles, sa belle-sœur, qui, après la mort de sa mère, s'était retirée dans un couvent d'Auteuil, comme dame pensionnaire...

Et soudainement, à un croisement de routes, une automobile de course lancée à une allure folle par le mécanicien chargé de l'essayer surgit sur le chemin, accrocha au passage la petite voiture et disparut dans un nuage de poussière.

Le léger équipage s'était renversé, Agnese et Orietta avaient été projetées sur le sol...

A ce moment arrivait une automobile conduite par un chauffeur en livrée près duquel se tenait un valet de pied au type mongol.

Elle stoppa brusquement... Un jeune homme assis à l'intérieur avança la tête, en demandant d'un ton bref :

— Qu'y a-t-il?

Le chauffeur répondit :

— Un accident, monsieur le comte... Une brute qui a foncé sur cette...

Son maître l'interrompit :

— Je vois.

Et, ouvrant la portière, il sauta à terre, s'avança vers le petit équipage gisant sur le sol, avec les deux femmes inanimées.

Agnese, seulement étourdie, reprenait déjà connaissance. Avec un regard vague sur l'inconnu, elle murmura :

— Orietta?... Orietta, où es-tu?

Le jeune homme se pencha vers elle, la souleva et dit avec un accent impératif :

— Essayez de vous lever, madame.

Aidée par lui, elle y réussit. Son regard alors, tomba sur Orietta, étendue un peu plus loin.

— Ma fille!... ma pauvre petite!

— Il n'y a peut-être rien de sérieux. Je vais voir... Lao-Ken, viens soutenir madame.

Le valet de pied s'avança vivement.

Alors son maître s'approcha de la jeune fille et, mettant un genou en terre, se courba pour la retourner doucement, car elle était tombée la face contre terre.

Fort heureusement, son bras, d'un mouvement instinctif, s'était étendu devant son visage, au moment de la chute. Sur cette charmante figure aux yeux clos, on ne distinguait aucune trace de bles-

sure... L'étranger dit en se tournant à demi vers Agnese :

Je crois que la commotion seule est cause de cet évanouissement... Avez-vous un flacon de sels, madame?

Non, rien... rien!

Sans mot dire, l'inconnu se retourna vers Orietta et posa sur son front sa main fine et blanche, à l'annulaire de laquelle étincelait une merveilleuse pierre aux reflets de feu. Pendant un moment, il la tint ainsi, tandis que sur les paupières closes s'attachait le regard impérieux de deux yeux superbes, d'un bleu sombre traversé de vives lueurs... Et quand ses paupières aux longs cils d'or se soulevèrent, Orietta les vit avant toute chose, les yeux étincelants et dominateurs, dans cette figure d'homme aux beaux traits énergiques, au teint d'une chaude matité sur laquelle tranchait la pourpre vive des lèvres.

Agnese, qui s'approchait, balbutia :

- Elle reprend connaissance!... Ah! Dieu soit loué! Pourvu qu'elle n'ait aucun membre de cassé, ma pauvre petite!

Sans paraître l'entendre, ni même s'apercevoir qu'elle était près de lui, l'étranger continuait de regarder Orietta... Et les beaux yeux noirs, comme éblouis, ne se détournaient pas de ce regard qui semblait pénétrer au fond de la pensée engourdie encore.

Puis, sur le visage pâli, une rougeur apparut. Orietta reprenait tout à fait ses esprits... Elle eut un mouvement pour s'écarter de l'étranger, pour échapper à la douce pression des doigts posés sur son front. Le jeune homme les retira et se redressa, développant ainsi sa haute taille souple, très élégante.

Agnese s'agenouilla près de sa fille et lui saisit la main.

- Ce n'est rien, ma chérie! Un peu d'étourdisse-

ment causé par cette chute... mais tu seras tout à fait bien après un peu de repos.

— Maman... Et vous?

— Moi, je n'ai rien, que quelques petites contusions, probablement.

L'étranger dit, avec son accent autoritaire d'homme habitué à commander.

— Si vous le voulez bien, madame, je vais aider mademoiselle à se lever, pour nous assurer qu'il n'y a chez elle aucun membre luxé.

— Mais certainement, monsieur...

De nouveau, le jeune homme se pencha, et, entre ses bras, souleva sans effort Orietta... Pendant quelques secondes, leurs visages se trouvèrent tout près l'un de l'autre, et les cheveux blonds frôlèrent la joue mate de l'inconnu. Mais cette fois, celui-ci ne regardait pas Mlle de Fervalles, peut-être dans l'intention de ne pas lui causer de gêne.

Quand elle fut debout, il la soutint d'un côté, sa mère de l'autre, et elle fit quelques pas. La tête lui tourna un peu, et elle murmura :

— Je suis tout étourdie...

— Oui, vous avez été fortement secouée, mademoiselle. Mais il n'y a rien de grave... Voulez-vous bien, madame, me dire où je dois vous reconduire?

— Oh! monsieur, combien je vous suis reconnaissante!... Nous habitons la Frênaie, une petite propriété que l'on aperçoit au tournant de cette route, sur une élévation de terrain.

L'étranger eut un léger mouvement de surprise, et dit avec une intonation un peu singulière :

— La Frênaie?... Oui, je connais... Eh bien, madame, dès que le cheval sera relevé, nous partirons. Mon serviteur le conduira à la main jusque chez vous... Quant à la voiture, je la crois en assez mauvais état. Aurez-vous quelqu'un pour la faire prendre?

— Certainement, j'enverrai le domestique.

Le jeune homme aida la mère et la fille à monter dans l'automobile superbe, où il s'assit en face d'elles. Un peu rassurée sur sa fille, commençant à se remettre elle-même de la commotion, Agnese remarqua alors l'allure très aristocratique de cet inconnu, la discrète élégance de sa tenue, l'énergique beauté, la hauteur dominatrice de cette physionomie d'homme... et surtout l'étrange, la mystérieuse séduction du regard où se succédaient l'ombre et la lumière, et qui semblait plonger jusqu'aux profondeurs de la pensée d'autrui.

Ce fut, du moins, l'impression d'Agnese... Et elle en éprouva un malaise que sembla partager sa fille, car, tandis que les mains maternelles relevaient les admirables cheveux blonds que le choc avait détachés, Orietta baissait un peu ses paupières sur ses yeux qui venaient de rencontrer ceux de l'étranger.

Celui-ci, en homme bien élevé, les détourna aussitôt et se pencha hors de la portière pour regarder ses domestiques occupés à détacher les traits et à relever le cheval, qui, lui aussi, paraissait devoir s'en tirer sans grand dommage.

De temps à autre, l'inconnu donnait une indication, un ordre bref, aussitôt suivis avec un empressement respectueux par les deux hommes... Agnese pensait :

« Qui est-il donc?... Quelque grand personnage, certainement... »

Il l'intimidait beaucoup, cet étranger de si grande mine et de physionomie si remarquable. Comme Orietta, elle avait envie de baisser les yeux dès qu'il tournait vers elle son superbe regard de maître.

Assez rapidement, les deux serviteurs avaient remis le cheval sur ses jambes.

Le chauffeur reprit alors sa place et l'automobile quitta le lieu de l'accident pour se diriger vers la Frênaie.

Le trajet se fit en cinq minutes, pendant lesquelles

l'étranger, le menton appuyé sur sa main, resta songeur, paraissant absorbé dans ses réflexions.

La Frênaie était un vieux logis datant du XVIIIe siècle, que Belvayre avait acquis pour un prix minime et fait restaurer, agencer de façon confortable. Une cour le précédait, close d'une haute barrière de bois...

A l'appel de la trompe, un domestique, grand garçon blond à la mine poupine, parut à la porte de la maison. L'étranger ordonna, du même ton sans réplique dont il parlait à ses serviteurs :

— Venez ouvrir.

L'autre obéit, l'air étonné... L'automobile franchit la barrière et vint s'arrêter devant la large porte vitrée ouverte sur le vestibule du rez-de-chaussée.

Le jeune homme aida ses compagnes à descendre... Orietta, en mettant pied à terre, eut un court instant de défaillance. Il la retint entre ses bras, et, comme elle se redressait, dit avec une nuance de douceur dans sa voix impérative :

— Appuyez-vous sur mon bras, je vous en prie, mademoiselle.

Il la conduisit à travers le vestibule, jusqu'à une pièce dont Agnese ouvrit la porte devant lui... C'était un petit salon-fumoir à l'usage de Belvayre. Agnese, rapidement, alla fermer la porte qui le faisait communiquer avec le salon voisin.

— Mon père est infirme, expliqua-t-elle, et je voudrais lui éviter l'émotion qu'il éprouverait certainement en apprenant que sa petite-fille et moi avons failli être victimes de cet accident.

Orietta fit observer, tout en s'appuyant sur le fauteuil vers lequel la conduisait le jeune homme :

— Il a dû entendre le bruit de l'automobile...

— Oui, c'est vrai!... Et il va s'inquiéter, s'agiter!... Mieux vaut peut-être lui dire tout de suite...

L'inconnu déclara :

— C'est en effet préférable. Il verra d'ailleurs

aussitôt que mademoiselle votre fille et vous, êtes sorties, après tout, indemnes de l'aventure. Une fatigue plus ou moins longue, quelques contusions, un peu d'ébranlement nerveux, voilà, je crois, tout ce que vous vaudra la criminelle imprudence de cet individu.

Et avec son air de courtoisie un peu altière, il ajouta :

— Puis-je encore, madame, vous être utile en quelque chose?... Je le ferai avec plaisir, croyez-le.

— Oh! monsieur, merci! Mais je crois que maintenant... Déjà, vous vous êtes tellement dérangé pour nous!

Et, en hésitant, mais poussée pourtant par la curiosité, Agnese demanda :

— Je serais heureuse de savoir à qui je suis redevable de cette aide si aimablement donnée?

L'inconnu sourit légèrement, avec quelque ironie.

— Je suis le comte Luigi Mancelli, madame.

Agnese eut une exclamation :

— Le comte... Mancelli?... de Florence?

— Ma famille paternelle était en effet de cette ville.

— J'ai connu un comte Mancelli... don Gaëtano...

— C'était mon père.

— Vraiment!... Depuis quelque temps, je voyais votre nom cité dans le carnet mondain du journal que je lis, et je me demandais si ce comte Mancelli appartenait à la même famille que les Mancelli de Florence... Nous sommes, en ce cas, des compatriotes. Mon père, don Luciano Pellarini, qui fut un sinologue estimé, apprit à don Gaëtano la langue et la littérature chinoises.

— Je le sais, madame.

— Connaissez-vous aussi la terrible et inexplicable infirmité dont fut atteint mon pauvre père, pendant

un voyage en Chine, au cours duquel disparut mon frère?

— Je la connais.

Il n'y avait pas trace de surprise sur la physionomie du comte et sa voix, en répondant à Mme Belvayre, était calme, nette, indifférente.

Bien que cette froideur fût peu encourageante, Agnese poursuivit :

— J'ai appris par hasard, il y a quelques années, l'accident mortel dont fut victime don Gaëtano...

Le regard de Luigi devint sombre et son beau visage se durcit, pendant quelques secondes.

Agnese continuait :

— J'ai su aussi que son fils avait disparu... et plus tard, une de ses filles... Mais le premier a été retrouvé, puisque vous voilà.

— J'ai été en effet retrouvé, puis élevé par les soins d'un excellent ami de mon père.

— Et votre sœur?

— Ma sœur est toujours entre les mains de ceux qui l'ont enlevée.

— Pauvre petite!... Est-il donc impossible de la leur reprendre?

— Vous me permettrez, madame, de ne pas répondre à cette question.

Agnese resta interloquée par le ton hautain de cette réponse... Aussitôt, d'ailleurs, Luigi ajouta d'un air courtois :

— Puisque nos familles ont eu autrefois des relations d'amitié, je me ferai un plaisir, madame, de venir prendre de vos nouvelles et de celles de mademoiselle votre fille.

Agnese balbutia :

— Mais ce sera pour nous aussi un grand plaisir...

Le comte prit la main qu'elle lui tendait, puis se détourna pour s'incliner devant Orietta, dont les beaux yeux surpris et intéressés allaient de lui à sa mère, pendant ce colloque.

— J'espère vous trouver complètement remise, mademoiselle.

— Je l'espère aussi, monsieur... Et je vous remercie.

Une petite main blanche et délicate s'offrait à lui, d'un geste hésitant. Il la prit, la tint quelques instants entre ses doigts... Et leurs yeux, de nouveau, se rencontrèrent : ceux de Luigi adoucis, discrètement admirateurs, ceux d'Orietta, sérieux et purs, un peu timides... puis tout à coup troublés.

La vivante blancheur du joli visage se colora de rose léger, les cils soyeux battirent doucement et s'abaissèrent. Luigi laissa retomber les doigts un peu tremblants et se dirigea vers la porte, suivi d'Agnese à qui cette très rapide petite scène avait échappé.

Sur le seuil, il dit à Mme Belvayre :

— Je vous engage, madame, à faire mettre au lit mademoiselle votre fille. Elle a subi un assez fort ébranlement, et le repos complet lui sera nécessaire, pendant un jour ou deux.

A ce moment, la porte donnant sur le salon voisin s'ouvrit, une femme d'une cinquantaine d'années, à la mise correcte et à l'air respectable, apparut en disant avec un fort accent allemand :

— Don Luciano a entendu une automobile qui s'arrêtait, un bruit de voix ici... Le voilà qui s'inquiète...

— Je vais le rassurer à l'instant, Dominica... Il n'y a rien de grave... rien du tout, grâce au ciel!

La demoiselle de compagnie glissait vers le comte Mancelli un coup d'œil surpris et méfiant... Lui, se détournant un peu, la regarda pendant quelques secondes. Elle baissa les yeux, décontenancée... Luigi sortit du salon, et, peu d'instants après, on entendit l'automobile qui s'éloignait.

Dominica demanda :

— Qui est donc ce monsieur?

— Un de mes compatriotes qui vient de se trouver

bien à point pour nous porter secours... Mais venez, je vais vous raconter cela devant mon père...

— Je vais avec vous près de grand-père, maman! dit Orietta...

Don Luciano était assis dans la pièce voisine, ses yeux anxieusement tournés vers la porte... Un éclair de joie les illumina à la vue d'Orietta qui, pour ne pas l'effrayer, dominait sa faiblesse et s'avançait seule vers lui.

Elle entoura le vieillard de ses bras, l'embrassa avec de tendres paroles... Puis elle s'assit près de lui, et Agnese fit le récit de leur aventure, sans insister sur le grave danger qu'elles avaient couru.

La mémoire ne devait pas être affaiblie chez don Luciano, car au nom de Mancelli une lueur d'intérêt apparut dans son regard.

Orietta s'informa :

— Qu'était ce comte Gaëtano Mancelli, maman?

— Un explorateur, un homme de grande valeur, paraît-il... N'est-ce pas, cher père?

Un battement de paupières fut la réponse affirmative du vieillard.

— ... Il avait épousé une Française, Mlle de Varsac. Comme je l'ai dit tout à l'heure à son fils, j'ai appris depuis quelque temps seulement les malheurs qui leur sont advenus : le mystérieux enlèvement du petit garçon, la mort de la mère, qui ne put supporter ce chagrin, l'accident mortel de don Gaëtano, puis la disparition d'une des petites jumelles... A propos, Orietta, ne trouves-tu pas étrange cette façon de me répondre, au sujet de sa sœur?... As-tu remarqué?

— Oui, maman... C'est que, vous savez, il n'est pas ordinaire, ce comte Mancelli!

Et la teinte rose, de nouveau, monta aux joues d'Orietta.

— Oh! non, loin de là!... Il a une physionomie!... des yeux!... Oh! ses yeux surtout! Vous avez vu, Dominica?

— Oui, des yeux magnifiques... et inquiétants.

— Inquiétants?... Évidemment... évidemment... Toutefois, on ne peut dire que cette physionomie soit antipathique... au contraire.

L'Autrichienne déclara :

— Je ne suis pas de votre avis, madame. Ce jeune homme, fort beau cavalier, j'en conviens, a d'ailleurs un air de morgue qui suffirait à lui seul pour le rendre désagréable.

Orietta riposta, avec un regard qui prouvait que Mlle Hausen ne lui était pas plus sympathique que Belvayre :

— Ne confondez pas la morgue, défaut de sottes gens, avec un air de fierté, de hauteur, un peu trop accentué chez le comte Mancelli, je le reconnais. Toutefois, sa physionomie dénote une telle supériorité d'intelligence, de volonté, une telle puissance, pourrait-on dire, que cet air-là lui sied après tout fort bien.

Dominica eut un petit sourire à la fois doucereux et narquois.

— Voilà notre Orietta déjà férue d'admiration pour ce beau comte Mancelli. Elle n'est, d'ailleurs, certainement pas la seule... Mais en jeune fille sérieuse, elle s'abstiendra de laisser courir son imagination vers de décevants et dangereux mirages.

Orietta rougit, en répliquant avec une impatience ironique :

— C'est vous qui avez de l'imagination et qui vous montez la tête à propos de rien. N'importe où qu'il paraisse, le comte Mancelli ne peut être que très remarqué. Voudriez-vous donc que je fasse l'hypocrite, en ayant l'air de ne pas m'apercevoir qu'il est fort au-dessus par la mine tout au moins du commun des mortels?

— Allons, allons, vous voilà encore partie en guerre, Orietta! Quelle enfant susceptible!... Je sais parfaitement, ma chère petite, que vous êtes trop

bien élevée pour avoir des idées romanesques, pour vous laisser conduire par des chimères. Toutefois, il me semble que les conseils d'une vieille amie comme moi devraient être mieux accueillis par votre inexpérience.

Orietta, sans répondre, se pencha vers don Luciano et appuya sa joue fraîche contre le maigre visage ridé.

— Cher grand-père, vous verrez peut-être bientôt le fils de votre ancien élève. Il a dit qu'il viendrait savoir de vos nouvelles...

Les sourcils blonds de Mlle Hausen se rapprochèrent.

— Il doit revenir?

Comme Agnese, à qui cela s'adressait, répondait affirmativement, l'Autrichienne déclara :

— Il ne faudra pas en tout cas fatiguer don Luciano, en amenant ce jeune homme près de lui. D'ailleurs, puisqu'il ne reçoit aucune visite, il n'y a pas lieu de faire exception pour celle-là.

— Mais est-ce que cela ne vous ferait pas plaisir, grand-père chéri?

Penchée vers le vieillard, Orietta plongeait son regard dans ses yeux qui seuls pouvaient exprimer la pensée dans cet être réduit à l'impuissance... Elle y vit une lueur de contentement, d'approbation. Et les paupières firent un signe affirmatif.

La jeune fille s'écria :

— Grand-père veut voir le comte Mancelli quand il viendra!

Dominica répliqua d'un ton tranquille :

— Depuis le temps que je soigne et cherche à distraire de mon mieux votre grand-père, ma chère enfant, je sais mieux que vous ce qui lui est bon ou agréable. Je n'ignore pas que vous vous croyez un don particulier pour saisir sa pensée; mais jusqu'à ce que nous en soyons bien persuadés, je juge préférable

de m'en tenir à mon expérience, à celle de M. Belvayre surtout, qui connaît si bien don Luciano.

Orietta tourna vers sa mère un regard qui disait clairement : « Et vous, n'allez-vous pas donner votre avis, puisqu'il s'agit de votre père? »

Mais Agnese s'était assise à l'écart et ne prenait aucune part à la discussion. Elle avait même l'air de ne pas l'entendre... Cette attitude de sa mère n'était pas nouvelle pour Orietta. Toujours et dès avant son second mariage, Agnese s'était effacée devant Mlle Hausen, dont le tranquille aplomb subjuguait sa volonté toujours vacillante.

Les décisions de Dominica n'étaient que timidement discutées par elle, quand par hasard elle l'osait.

Secrètement, sans vouloir se l'avouer, par respect filial, Orietta éprouvait une révolte de toute son âme fière et loyale devant cette lâcheté... Aujourd'hui encore, elle en fut péniblement saisie. Détournant d'Agnese son regard attristé, elle le reporta sur l'aïeul. Alors, dans les yeux attachés sur elle, la jeune fille lut clairement une protestation véhémente, une dénégation formelle qui ne pouvaient s'adresser qu'aux affirmations audacieuses de la demoiselle de compagnie.

Elle songea, le cœur serré :

« Il n'y a que moi qui comprenne grand-père, ici... Mais les autres sont-ils de bonne foi dans leur erreur?... ou bien?... »

Une pensée douloureuse, qui déjà lui était venue parfois les années précédentes, de nouveau lui traversa l'esprit... Mais, comme les autres fois, elle se demanda :

« Quel intérêt pourraient-ils avoir à cela? »

III

Belvayre, en quittant sa belle-fille à la gare Montparnasse, avait pris le Nord-Sud pour gagner la rue d'Amsterdam, où il avait un pied-à-terre. Le dévoué Fritz y était à demeure pour recevoir la correspondance et accueillir les visiteurs... Belvayre n'avait pas donné d'explications à sa femme, au sujet de ce petit appartement dont l'utilité paraissait contestable, puisque la Frênaie était si proche de Paris, où d'ailleurs, en tant que romancier de petite notoriété, il n'avait rien qui l'appelât très souvent. Agnese avait à ce sujet des soupçons d'ailleurs devinés par lui et qu'il se gardait bien de combattre, car ils servaient parfaitement ses desseins. Mais elle était trop bien courbée sous le joug pour oser lui dire un mot à ce sujet. Il le savait et ne se gênait pas pour faire de continuelles absences, souvent sans daigner même la prévenir.

Ce matin-là, il dit à Fritz en entrant :

— Rien de nouveau?

— Rien, monsieur... Mais il y a là M. Stebel, qui vient d'arriver et attend Monsieur.

Belvayre entra dans le cabinet de travail, et tendit la main à l'Allemand qui se levait.

— Bonjour, Stebel. Je vous ai envoyé un mot d'avance, pour vous donner ce rendez-vous, au sujet de ce que m'a appris votre billet... Mais figurez-vous que, d'autre part, vers le même temps, j'ai aussi entendu parler de ce comte Mancelli, tout à coup apparu sur la scène du monde!

— Ce n'est pas étonnant, car on le donne comme un homme fort remarquable, physiquement et intellectuellement. En outre, il est doué, paraît-il, d'un très grand pouvoir de séduction. Les femmes en sont

folles, naturellement, et il subjugue même les intelligences masculines les mieux trempées.

Belvayre eut un froncement de sourcils et, pendant un moment, resta silencieux.

Puis il demanda :

— Vous êtes sûr que c'est bien le fils de don Gaëtano?

— Absolument sûr. En ce moment, on restaure sur son ordre le palais de Florence. Avant de venir s'installer à Paris, il a résidé pendant deux mois à son château de Monteyrac. D'ailleurs le prénom de Luigi concorde bien...

— En effet... Et j'ai su aussi qu'il avait acheté un ancien hôtel dans le faubourg Saint-Germain...

— Oui, l'hôtel de Sombreval, jusqu'alors occupé par plusieurs locataires.

— Mais quelle fortune a-t-il donc?... La restauration du palais Mancelli, celle de cet hôtel et de son agencement intérieur, d'un luxe et d'un goût parfaits, dit-on, représentent une énorme dépense. Or, don Gaëtano et sa femme avaient chacun une très large aisance, rien de plus.

— Il a pu faire un héritage?

— Pas du côté maternel, en tout cas, Mlle de Varsac n'ayant plus de famille au moment de son mariage... Il faudra voir à vous informer de cela, comme de tout ce qui concerne ce personnage, Stebel. Puisqu'il reparaît après une longue éclipse, nous allons tâcher de réparer notre échec d'autrefois. Peut-être aussi entendrons-nous parler à nouveau de son protecteur chinois, ce Li-Wang-Tsang avec lequel j'ai un compte à régler.

Un éclair de haine passa dans les prunelles grises de Belvayre, tandis qu'il prononçait ces mots.

Stebel fit observer :

— Il y a, m'a-t-on dit, un certain nombre de Chinois parmi la domesticité de l'hôtel de Sombre-

val. Tout ce monde — tant Européens qu'Asiatiques — se montre jusqu'ici d'une discrétion inviolable.

— Ils ne la garderont peut-être pas toujours... Mais nous avons affaire à des adversaires redoutables, Stebel... Souvenez-vous que tous ceux que nous avons chargés de les rechercher ont disparu ou sont morts de façon suspecte.

— En effet... Mais espérez-vous mieux réussir maintenant, Herr Belvayre?

— Je veux en tout cas essayer... Voyons, avez-vous à me parler d'autre chose? Je suis assez pressé, ce matin...

Quand Stebel lui eut rendu compte de diverses affaires, Belvayre le congédia, puis quitta à son tour le petit appartement. Il prit un taxi-auto à la gare Saint-Lazare et se fit arrêter boulevard Saint-Germain. De là, après de nombreux détours destinés à dépister ceux qui auraient eu l'idée de le suivre, il s'engagea dans la ruelle sur laquelle donnaient les derrières des hôtels de Sombreval et de Labrèze.

Au passage, il jeta un coup d'œil sur le mur du premier. La sortie qui existait là autrefois avait été murée par le précédent propriétaire, et jusqu'ici le nouveau ne l'avait pas rétablie.

Entre ses dents, Belvayre murmura :

— Voilà un voisin joliment gênant!

Rapidement, il ouvrit la petite porte dérobée de l'hôtel de Labrèze, et l'ayant refermée, il se trouva dans une petite cour étroite sur laquelle donnait un bâtiment des communs demeuré inutilisé.

Belvayre, redevenu le comte Martold, entra dans une petite pièce dont il avait seul la clef. Elle était meublée d'une table, d'une chaise et d'une glace... Dans un placard, le comte prit un costume et l'échangea contre celui qu'il portait. Puis il donna à sa coiffure quelques habiles coups de peigne, de telle sorte qu'elle parût quelque peu différente de celle de Belvayre... Cela fait, il quitta le bâtiment, traversa la

cour assez large où se trouvaient écuries et communs et entra dans l'hôtel.

Un domestique qu'il rencontra ne parut aucunement étonné à sa vue. Nul n'ignorait, parmi le personnel du comte Martold, que celui-ci menait l'existence la plus irrégulière et qu'il s'était réservé cette issue clandestine pour avoir une plus entière liberté d'action.

Dans le vestibule du premier étage, Ludwig se heurta presque à deux jeunes filles qui sortaient d'une pièce.

L'une d'elles s'écria gaiement :

— Ah! cher père, vous revoilà!... Que je suis contente!

Elle lui jeta ses bras autour du cou, et l'embrassa longuement.

Martold demanda d'un ton affectueux :

— Comment vas-tu, Adda?

— Beaucoup mieux!... N'est-ce pas, Rosa?

Elle s'adressait à sa compagne, une jeune fille brune, de petite taille, dont le fin visage très mat était tout éclairé par des yeux noirs sérieux et tristes, dans lesquels, à la vue de Martold, une lueur dure avait passé.

Une voix basse et grave répondit :

— Beaucoup mieux, en effet, comtesse.

Martold parut seulement alors s'apercevoir de la présence de cette jeune personne, qui l'avait salué avec un air de dignité tout à fait en rapport avec son apparence fort distinguée, bien qu'elle fût vêtue comme une personne de condition très modeste. Il lui adressa un bref signe de tête, et dit, en regardant de nouveau sa fille :

— Je te trouve en effet meilleure mine, Adda... T'es-tu bien amusée dans les réunions mondaines où t'a conduite ta tante Bettina?

— Certes!... Et cet après-midi, nous allons à une garden-party chez Mme Homson, à Versailles. Ce sera

quelque chose de charmant, car personne ne sait réussir comme elle ce genre de réceptions.

Martold dit, en affectant un air d'ironie :

— C'est chez elle que tu as fait la connaissance de ce nouvel astre dont tu me parlais avec enthousiasme dans tes dernières lettres?

Le teint clair d'Adda se couvrit d'une subite rougeur.

— Le comte Mancelli?... Oui, c'est là que je l'ai vu. Quand vous le connaîtrez, papa, vous me direz si mon enthousiasme est exagéré.

— Sera-t-il demain à la villa des Cèdres?

— Fort probablement. Il paraît assez intime avec Lewis Homson — qui, entre parenthèses, a l'air d'un tout petit garçon devant lui. C'est d'ailleurs une chose étonnante de voir le prestige qu'il exerce sur tous. Il inspire à la fois une sorte de crainte, de malaise et un singulier attrait, comme le disait dernièrement à ma tante M. de Lesvres... Et certaines gens ont à son égard une attitude surprenante — tel l'imposant et très orgueilleux prince Valtonyi, qui, l'autre jour, s'est incliné très bas devant lui, comme il le ferait tout au plus devant l'empereur lui-même.

Martold dit vivement :

— Ah! Valtonyi le connaît!

Puis il eut un éclat de rire railleur, en ajoutant :

— Voilà un personnage qu'il me sera fort amusant de voir!... Il est très possible que je t'accompagne demain chez Mme Homson, Adda.

— Ah! quel bonheur, papa. C'est moi qui vous ai donné cette bonne idée, en vous parlant du comte Mancelli. Oui, venez juger par vous-même. Vous me direz ensuite votre avis.

— Mais dès maintenant, ma chère petite, je t'avertis de surveiller ton imagination, sur laquelle ce jeune homme paraît avoir fait beaucoup trop d'impression.

De nouveau la rougeur reparut sur le joli visage, tandis qu'un mélange de confusion et d'impatience se discernait dans les yeux couleur de myosotis.

— Mais, papa, que voulez-vous que j'y fasse! Il est trop différent de tous les autres pour ne pas attirer l'attention... et la retenir.

Le comte eut un léger mouvement d'épaules... Sans insister sur ce sujet, il dit en effleurant d'une caresse la mince figure de sa fille :

— Je vais voir ta grand-mère. A tout à l'heure.

— Et moi, je descends pour faire un peu de musique. Je veux jouer à Rosa, qui est si étonnamment mélomane, la dernière œuvre de Karl Spüller... Venez-vous, Roschen?

Les deux jeunes filles se dirigèrent vers l'escalier... Adda était plus grande que sa compagne, et très mince, très élancée, dans son élégante et claire toilette d'intérieur. Mais Rosa, la demoiselle de compagnie, avait l'apparence tout aussi aristocratique, et plus de finesse dans les attaches, plus de grâce dans l'allure.

Martold murmura :

— Elle ressemble à son père!

Le front légèrement plissé, il se dirigea vers l'appartement de sa mère... Celle-ci restait pour lui la confidente, et aussi la complice de ses desseins au sujet des Pellarini. Bien que l'âge et l'obésité l'eussent alourdie, elle allait encore faire à la Frênaie de courts séjours, soi-disant venue d'Alsace pour voir « sa chère Agnese ». En outre, pendant les absences de Ludwig, elle le tenait par écrit au courant de tout ce qui pouvait l'intéresser, au point de vue spécial de son rôle secret.

Quand il l'eut embrassée, elle demanda :

— Eh bien, ce que je t'ai appris a un peu hâté ton retour, mon cher ami?

— Très peu, car je me préparais à revenir la semaine prochaine... Mais c'est une chose bien

importante que vous m'avez annoncée là, ma mère!... Pensez donc, cet homme, le pupille de Li-Wang-Tsang, devenant notre voisin!... Et ce n'est certes pas sans motif qu'il a choisi ce logis si proche du nôtre!

— Évidemment!... Que peut-il méditer contre nous?

Martold dit sourdement :

— Il ne craint donc rien, ce Mancelli, pour venir se mettre ainsi à portée de ma vengeance?... pour me défier en quelque sorte?... Pourtant, je n'ai pas renoncé à le poursuivre, ni à savoir ce qu'est devenu mon fils!

— Ce voisinage est en effet une grande menace à notre adresse... J'en ai eu l'impression dès que j'ai connu le nom de l'acheteur de l'hôtel, c'est-à-dire au moment où, toute restauration achevée, le comte est venu s'y installer, il y a un mois environ. Il est aussitôt entré de plain-pied dans les milieux mondains les plus cotés, présenté par des personnalités telles que le duc de Lambelle, Mme Homson, Banguier, l'auteur dramatique, etc. Aussitôt, on est tombé en quasi adoration devant lui, parce qu'il est, paraît-il, très beau, singulièrement séduisant, à sa manière — il se montre en effet hautain et réservé — puis encore à cause de la fortune immense qu'on lui suppose... laquelle, d'ailleurs, paraît assez vraisemblable, étant donné son train de vie.

— Mais ceux qui l'ont présenté le connaissaient-ils auparavant?

— Oui. Mais impossible de savoir où et comment. Bettina et d'autres ont essayé, sans résultat. Pas plus M. de Lambelle que Mme Homson, ni Banguier, ni le prince Valtonyi n'ont donné autre chose que des réponses vagues.

— Je tâcherai de faire parler l'un ou l'autre... Valtonyi, peut-être... Je lui ai rendu quelques services. Il peut difficilement me refuser des renseignements s'il est à même de m'en donner...

... En résumé, de ce que vous m'avez écrit, de ce que m'ont dit tout à l'heure Adda et précédemment Stebel, que je viens de voir rue d'Amsterdam, je conclus que ce jeune comte Mancelli est un être peu ordinaire, assez énigmatique et exerçant, en dépit de son âge, un prestige singulier même sur des gens sérieux?

— C'est bien en effet l'impression que m'en ont donnée Bettina, Oscar et d'autres personnes qui l'ont vu... Quant à Adda... je n'aimerais pas qu'elle le rencontrât trop souvent.

— Oui, elle me paraît bien enthousiasmée, elle qui jusqu'alors semblait indifférente pour tous les jeunes gens de sa connaissance... Il faudra surveiller cela. Voyez-vous qu'elle devienne amoureuse de lui? Je n'ai certes pas besoin de cette complication!... D'ailleurs, j'y aurai l'œil moi-même. Car je veux faire la connaissance de ce jeune comte Mancelli — et pas plus tard qu'aujourd'hui. J'ai dit à Adda que je l'accompagnerais cet après-midi chez Mme Homson.

— Ce sera une entrevue... embarrassante. Car, certainement, il a été mis par son tuteur au courant de tout.

— Qu'importe! Un jour ou l'autre nous nous rencontrerions quand même, ayant des relations communes, vivant dans le même monde et, qui plus est, habitant porte à porte... D'ailleurs, je tiens à relever son défi, à lui montrer que, moi non plus, je ne le crains pas.

La comtesse eut un regard perplexe vers la physionomie un peu crispée de son fils.

— Tu ne le crains pas... jusqu'à un certain point... Car, enfin, ses mystérieux protecteurs t'ont montré, autrefois, de quoi ils étaient capables et comment ils étaient au courant de tes faits et gestes. Il faut donc agir avec grande prudence, Ludwig, pour ne pas risquer un nouveau malheur, comme la disparition de notre pauvre petit Aloys.

Martold crispa le poing.

— Qu'en ont-ils fait?... Dire que depuis lors je n'ai rien pu découvrir à son sujet!... Quelle ironie! Me laisser la petite Mancelli et garder mon fils!... Ah! si jamais je tiens quelqu'un de ces misérables!...

Et les mains du comte firent le geste d'étrangler un être invisible.

Après quelques instants de silence, la vieille dame fit observer :

— Cette Rosa est d'une nature bien renfermée de plus en plus, semble-t-il. Adda l'a remarqué aussi.

Martold ricana :

— Elle est fière comme l'étaient son père et sa mère. Adda s'est prise d'affection pour elle, je ne sais pourquoi, car elle est froide et indifférente.

— Elle ne l'était pas il y a quelques années, quand tu la donnas à ta fille malade, à la fois pour la servir et la distraire. Mais j'ai constaté ce changement depuis quelque temps... Adda, qui a le cœur sensible, en est peinée. Mais si elle l'interroge à ce sujet, l'autre répond invariablement : « Je n'ai rien du tout, comtesse... Que voulez-vous que j'aie? »

Martold leva les épaules.

— Quand Adda en aura assez de cette péronnelle, nous verrons à l'envoyer ailleurs... Ou, plutôt, je la marierai à un bon Allemand que je connais. Ce sera même d'une élémentaire prudence, à cause du voisinage de Mancelli.

— Oui, j'y pensais aussi; c'est pourquoi je te parlais d'elle. Qui sait! Il n'ignore peut-être pas qu'elle est ici!... Alors que nous ne savons rien d'Aloys!

— J'en doute. L'enfant a été élevée en Allemagne, par de modestes commerçants, et je ne l'ai fait venir près d'Adda que vers l'âge de quinze ans. Par mes soins, elle a un état civil allemand très en règle — ce qui, entre parenthèses, me met à l'abri des ennuis que pourrait essayer de me faire le comte Mancelli, au

cas où il aurait des soupçons à cet égard... Non, vraiment, je ne crois pas avoir à me préoccuper de cela, même en supposant que mes adversaires n'ignorent pas sa véritable identité. Car, alors, si Mancelli avait voulu tenter de nous reprendre sa sœur, il n'aurait pas attendu jusqu'à présent, j'imagine?

Le comte se leva, fit quelques pas vers la porte, puis demanda :

— Il y a des Chinois, parmi sa domesticité, m'a dit Stebel?

— Oui, plusieurs.

— Li-Wang-Tsang est peut-être aussi près de lui s'il vit encore, car il était déjà d'un certain âge.

Après un instant de réflexion, Martold ajouta :

— Nous aurions besoin d'avoir une intelligence dans la place.

— Ce sera difficile. Tous les domestiques ont un air fermé, la bouche close aux bavardages. Les nôtres, curieux au sujet de ces nouveaux voisins, ont essayé en vain de les faire parler.

— Nous verrons. Peut-être trouverons-nous un moyen.

Comme il allait ouvrir la porte, sa mère l'arrêta.

— Tu as ramené la petite Orietta?

— Oui... la petite Orietta qui est une beauté comme on n'en voit guère. Avec cela, fort intelligente et passablement volontaire... Le mariage avec Borel n'ira pas tout seul, je le crains.

— Il faudrait déjà commencer de chapitrer Agnese à ce propos, pour qu'elle nous prépare les voies, par quelques insinuations bien placées.

— En effet, car je ne veux pas qu'Orietta reste longtemps à la Frênaie. Tout au contraire de son père et de sa mère, celle-là me paraît devoir être très clairvoyante... trop clairvoyante. De plus, elle prendrait trop d'influence sur son grand-père d'autant mieux qu'elle doit être une charmeuse quand elle

quitte cette mine froide dont elle m'honore. Aussi ai-je bien recommandé à Dominica de la surveiller de près et de me rendre compte de tout ce qui se passe là-bas.

IV

Le petit parc de la villa des Cèdres était animé, cet après-midi-là, par la présence d'une cinquantaine d'invités, au milieu desquels évoluait, la mine affable, Mme Homson, une Américaine fort mondaine, veuve depuis une dizaine d'années et mère d'un fils de vingt-sept ans.

Non loin d'un des grands cèdres qui avaient donné son nom à cette demeure, quelques hommes, assis dans des rockings-chairs, s'entretenaient d'une récente affaire diplomatique. Parmi eux se trouvait le comte Mancelli qui, s'étant rendu dans la matinée à Rambouillet, avait déjeuné au retour chez les Homson. Il causait peu, jetant seulement dans la discussion un mot précis, une phrase qui éclairait aussitôt le débat...

Le soleil, filtrant à travers le sombre feuillage du cèdre, frôlait ses cheveux noirs formant de larges boucles soyeuses, et, glissant vers la main appuyée sur l'accoudoir du fauteuil, faisait jaillir des éclairs empourprés de la bague que le jeune homme portait au doigt.

Deux de ses interlocuteurs le prince Valtonyi, un magnat hongrois d'une soixantaine d'années, et Banguier, l'auteur dramatique en renom semblaient fascinés par ces lueurs échappées du joyau superbe. Leurs regards, où se mêlaient la crainte, le respect, la gêne, allaient de celui-ci au beau visage mat que les yeux éclairaient de leur lumière pro-

fonde, concentrée, mystérieuse... Et quand ils s'adressaient à Luigi, ou que celui-ci leur parlait, il était impossible de ne pas remarquer dans leur voix, dans leur contenance, une déférence étrange, que ni l'âge, ni la situation sociale du comte Mancelli n'expliquaient, du prince Valtonyi à lui surtout.

De l'endroit où il était placé, Luigi voyait arriver les hôtes de Mme Homson... Il regardait fréquemment dans cette direction, comme s'il attendait quelqu'un... Et tout à coup, ses yeux se durcirent, un sourire d'ironie cruelle entrouvrit ses lèvres.

Près de lui, Banguier annonça :

— Voilà le comte Martold et sa fille, la charmante comtesse Adda.

Le comte Mancelli dit négligemment :

— Elle est, en effet, un agréable échantillon de beauté austro-allemande.

Mais ce n'était pas Adda, si jolie qu'elle fût dans sa robe de linon brodé, que regardait Luigi... Ses yeux sombres, dont l'expression rappelait en ce moment celle du fauve guettant sa proie, s'attachaient à Martold, à ce visage un peu flétri, mais qui gardait sa distinction, qui plaisait encore par la grâce aimable, caressante du regard et du sourire.

L'Autrichien saluait la maîtresse du logis, échangeait des poignées de main, disait un mot à l'un, à l'autre... Mais lui aussi paraissait, discrètement, chercher quelqu'un.

Luigi se leva et vint au groupe de jeunes femmes auquel se mêlait Adda... Martold tressaillit. C'était « lui », à n'en pas douter. Cette allure, cette physionomie... et aussi la ressemblance lointaine, mais indéniable, avec Fabienne de Varsac...

Ludwig s'approcha... Adda dit vivement :

— Mon père, voici le comte Mancelli, notre nouveau voisin.

Un bref salut de part et d'autre... celui de deux adversaires irréconciliables sur le terrain... un

échange de regards, rapide, contenant pourtant tout un drame de menace et de haine... Martold, néanmoins, ébaucha le geste de tendre la main, car l'hypocrisie ne lui coûtait guère. Mais le comte Mancelli ne fit pas un mouvement. Il dit de sa voix brève, dont les intonations en ce moment étaient très dures :

— J'ai en effet acquis le vieil hôtel de Sombreval. C'est une demeure agréable, et qui a pour moi de grandes commodités.

Seul, Martold comprit le sens menaçant de ces mots.

Il répliqua en balbutiant un peu — car un malaise le prenait, sous ce regard dominateur et méprisant qui, lui semblait-il, pénétrait jusqu'au fond de son être moral :

— Je n'aurais pas cru que cet ancien logis, assez triste comme situation, pût être choisi au lieu de tant d'autres infiniment mieux placés, dont il ne manque pas à Paris.

— Que voulez-vous, j'ai des goûts très particuliers! Mettons que je sois un original... n'est-ce pas, comtesse?

Adda, qui ne le quittait pas des yeux, protesta avec vivacité :

— Oh! non pas! Il est très compréhensible qu'un descendant de famille aristocratique aime habiter ces vieux logis nobles d'autrefois... Et mon père lui-même, voyez, a choisi l'un d'eux.

Martold eut un sourire forcé.

— Je suis en effet assez mal qualifié pour m'étonner du choix du comte Mancelli. Toutefois, mon cas est un peu différent du sien, car il est seul, célibataire, alors que ma famille, relativement assez nombreuse, chasse la mélancolie de mon vieil hôtel.

— Oui, je sais que vous avez plusieurs enfants... J'ai fait la connaissance du comte Egon, il y a

quelques jours, et j'ai rencontré cet hiver à Nice la baronne de Solken, votre fille aînée.

Martold dit d'une voix un peu rauque, en plongeant son regard dans celui du jeune homme :

— J'avais un autre fils. On me l'a enlevé tout jeune...

— Oui, je sais cela aussi. Mon père connut, d'ailleurs, le même malheur... Et ma mère en mourut de chagrin... Au reste, nous étions prédestinés à ces sortes d'aventures, car à peine m'avait-on retrouvé qu'une de mes sœurs disparut à son tour.

Adda et les autres jeunes femmes eurent une exclamation.

— Et l'a-t-on retrouvée, elle? demanda la jeune comtesse Martold.

— Non, pas encore.

Tandis qu'il parlait, le comte Mancelli continuait de regarder Martold... Et ce fut celui-ci qui baissa les yeux, devant cet homme impassible qu'il sentait sûr de sa force et en possession d'une partie de ses secrets — de tous, peut-être?

Luigi se tourna vers une très élégante jeune femme brune, de type andalou, qui était la beauté de la saison.

— Venez-vous voir les plantes chinoises de notre hôtesse, madame? Elles en valent réellement la peine.

— Très volontiers!... Vous êtes bon juge en la matière, car vous avez, paraît-il, habité la Chine...

— En effet... et surtout vécu entouré de Chinois. Ils valent, d'ailleurs, bien d'autres peuples... et beaucoup mieux que certains.

A ce moment, deux personnes, qui venaient d'arriver, s'avancèrent vers le groupe où se tenait Luigi... L'une était une femme d'une cinquantaine d'années, à la mine douce et distinguée, l'autre une jeune fille au fin visage rosé, aux cheveux châtains soyeux et légers.

Le comte Mancelli dit avec indifférence :

— Ah! voici Mme de Sangeray et ma sœur.

Martold eut un tressaillement... Cette jeune fille, c'était Fabienne, telle qu'il l'avait connue à Florence... Oui, Huguette Mancelli ressemblait à sa mère d'une façon frappante.

Luigi alla au-devant des arrivantes, baisa la main de Mme de Sangeray, serra celle de sa sœur, avec la même froideur polie dont il usait à l'égard des étrangères. Huguette semblait d'ailleurs timide et gênée devant lui... Après avoir échangé quelques mots avec Mme de Sangeray, il s'éloigna en compagnie de la jeune femme brune.

Tous les regards les suivaient... Et, dans celui d'Adda, passaient de la souffrance, de la colère...

Quelqu'un près de Martold, chuchota :

— Elle lui plaît décidément, la belle Dolorès Fontaguès... Pour le moment, du moins!... Car il paraît qu'il est aussi changeant que l'onde...

Martold se retira un instant à l'écart, pour calmer le bouillonnement de sa fureur et de sa haine. Celle-ci s'augmentait aujourd'hui d'un nouveau motif. Il avait fait, sans succès, la cour à Mme Fontaguès, l'année précédente...

Et voici que maintenant il voyait la légère et coquette jeune femme complètement amoureuse de ce Mancelli, comme le lui avait prouvé la façon dont elle le regardait. Cette constatation éveillait une furieuse jalousie chez l'homme arrivé au penchant de la vie, pour cet autre, dans toute la force et la splendeur de sa jeunesse, de sa virile beauté, de son charme séducteur — cet autre qui était en outre le fils de deux êtres détestés... et aussi un redoutable, un mystérieux adversaire.

Mais il fallait, absolument, qu'il trouvât le moyen d'avoir barre sur lui!

Quand il fut un peu calmé, Martold se mit à la recherche du prince Valtonyi... Tous deux se connaissaient de longue date, et leurs relations étaient

amicales. Aussi Ludwig fut-il très étonné de son accueil assez froid... Et quand, après avoir effleuré divers sujets, il vint à parler du comte Mancelli, Martold vit la physionomie de son interlocuteur se figer, en quelque sorte.

Brièvement, à cette question : « Vous le connaissez beaucoup, m'a dit ma fille », le prince répondit :

— Beaucoup... non. Nous nous sommes rencontrés parfois, simplement.

Martold, en dépit de toute sa ruse, de toute son habileté, ne put rien obtenir de plus. Et il se heurta à la même porte close, quand, au cours de l'après-midi, il s'adressa successivement à Banguier au duc de Lambelle... aux Homson... Lewis Homson, toutefois, n'eut pas le sang-froid, la présence d'esprit des autres, et laissa voir un certain embarras, fortement mêlé d'inquiétude, devant les questions insidieuses que lui posait son interlocuteur.

Voyant cela, Martold insista :

— Qu'a-t-il donc, ce comte Mancelli, pour que vous ayez l'air de le redouter, comme s'il était quelque Jupiter tonnant, prêt à vous foudroyer?

Le frais visage du jeune Américain, que l'embarras avait empourpré, blêmit tout à coup... En balbutiant, Homson répondit :

— Il n'a rien... rien du tout... Je ne sais pas ce que vous voulez dire...

Et, précipitamment, il quitta le comte.

« J'arriverai bien à te faire parler, mon garçon », pensa Martold.

L'après-midi était avancé maintenant. Les hôtes de Mme Homson commençaient à se retirer... L'Autrichien se mit à la recherche de sa fille, dans les allées du petit parc. Il croisa Huguette Mancelli, qui allait rejoindre Mme de Sangeray, tout en causant avec un jeune officier d'artillerie, visiblement beaucoup plus occupé d'elle que de la conversation... Martold évoqua aussitôt le souvenir d'un autre couple,

rencontré autrefois dans une allée de la villa Tecci : Fabienne de Varsac et Gaëtano Mancelli. Aucune émotion, aucun remords n'effleurèrent d'ailleurs son âme, à cette réminiscence. Sa haine poursuivait outre-tombe ses victimes, comme elle s'acharnait sur cette terre contre leurs enfants.

Tout à coup, il s'arrêta, les sourcils froncés...

Il était arrivé près du vivier qu'une fantaisie du défunt M. Homson avait fait établir presque à l'extrémité du parc. Une ballustrade de pierre entourait la petite nappe d'eau, sur laquelle se jouaient les clairs rayons du soleil déclinant... Contre cette balustrade s'appuyait le comte Mancelli, causant avec Adda.

Instantanément, Martold fut frappé de la froide autorité qui se discernait sur cette physionomie, de l'ironie intense du sourire, de la façon à la fois indifférente et railleuse avec laquelle il regardait Adda... Adda coquette comme ne l'avait jamais vue son père, et visiblement subjuguée par cet homme qui semblait la considérer avec une si complète insouciance.

Martold, les lèvres serrées, s'avança vers les deux jeunes gens, et dit durement :

— Eh bien, Adda, je crois que tu oublies l'heure?... Voici un moment que je te cherche...

Luigi n'avait pas eu un mouvement de surprise... Mais la jeune fille tressaillit, à la vue de son père, et devint très rouge.

— Je causais de San-Francisco avec le comte Mancelli, mon père... Et il me racontait des choses si intéressantes...

— Je n'en doute pas. Mais si tu désires être documentée au sujet de cette ville, ton cousin de Falsten pourra te donner entière satisfaction.

Le comte Mancelli dit de sa voix nette et dure :

— En effet, le baron de Falsten est un citoyen de San Francisco un citoyen considérable.

Martold demanda :

— Vous le connaissez, comte?

— Je l'ai rencontré plusieurs fois. C'est un homme intelligent et fort habile. Prudent aussi... très prudent, surtout à la suite de certaine aventure dont il vous a peut-être parlé?

Martold frémit, en essayant de soutenir le regard de son interlocuteur, et réussit à répondre d'un ton suffisamment ferme :

— Une histoire de bandits?... une de ces macabres mises en scène chinoises! Oh! je ne crois pas qu'il y ait attaché tant d'importance!... Pour ma part, je me serais peu soucié d'en accorder à ces misérables essais de terrorisation.

— Vous auriez eu tort, comte Martold.

Cette fois l'Autrichien dut baisser les yeux sous l'impérieuse menace contenue dans les prunelles sombres.

Et son regard, alors, rencontra la bague du comte Mancelli. Sur la pierre couleur de feu, il vit distinctement l'étoile qui y était gravée... Et comme, à ce moment, le soleil la frappait, une fulgurante lueur s'en échappa — une lueur de pourpre ardente qui éblouit et terrifia un instant Martold.

Son visage blêmit, un frisson parcourut son corps... Par un violent effort de volonté, il se ressaisit aussitôt et, de nouveau, regarda don Luigi.

Mais celui-ci se tournait vers Adda et prenait congé d'elle avec cette courtoisie passablement altière qui lui était habituelle. Puis, avec un froid salut à Martold, il s'éloigna, rejoignant Lewis Homson et M. de Lambelle qui passaient dans une allée voisine.

L'Autrichien le suivit des yeux... Puis, regardant sa fille, dont le teint clair restait empourpré, il dit avec une irritation qu'il ne put maîtriser :

— As-tu envie de faire concurrence à Mme de Fontaguès, en flirtant avec cet étranger?

Adda eut un mouvement de colère.

Je ne flirte pas! Nous causions simplement... Et il est si intéressant, si bien au courant de tout!

— C'est possible. Mais je ne veux pas de ces conversations avec lui... Entends-tu, Adda? Car j'ai appris tout à l'heure que ce jeune homme est un fort dangereux personnage, moralement parlant. Or, je ne veux pas qu'il risque de compromettre ma fille, si peu que ce soit.

Adda riposta :

— Qui donc vous a dit cela?

— Quelqu'un que je ne puis te nommer, car il m'a demandé le secret.

— Probablement parce qu'il vous racontait une calomnie. Et vous l'avez cru avec d'autant plus de facilité qu'il y a certainement quelque chose entre le comte Mancelli et vous. Tous ceux qui étaient là, au moment de notre rencontre, ont remarqué aussitôt que vous ne vous tendiez pas la main.

Martold avait préparé sa réponse sur ce point, qui devait évidemment intriguer sa fille et les autres. Aussi répliqua-t-il, sans hésiter :

— Je n'ai pas à cacher qu'autrefois j'ai connu assez intimement son père, et qu'à la suite de graves dissentiments entre nous, il me voua une haine qu'il paraît avoir transmise à son fils... Car moi, j'aurais tout oublié. Mais l'attitude de ce jeune homme a arrêté net le geste que j'étais prêt à faire. Voici donc encore, ma chère enfant, un autre et important motif t'obligeant de le tenir à l'écart... Et je suis trop assuré de ta raison et de ton cœur pour douter un seul instant que tu comprennes combien serait peu convenable, et injurieuse pour ton père, toute autre manière d'agir.

La rougeur s'effaça des joues d'Adda, et Martold vit trembler les lèvres d'un rose pâli... Sans mot dire, elle se mit à marcher dans l'allée, où son père la suivit.

Ils passèrent non loin du groupe formé par le

comte Mancelli, M. de Lambelle et Lewis Homson. Celui-ci, pâle, les yeux baissés, le visage frissonnant, avait la mine d'un homme qui vient de recevoir quelque dure semonce ou quelque grave menace — les deux peut-être.

Pendant le trajet en automobile de Versailles à Paris, Martold et sa fille n'échangèrent pas une parole. Adda boudait — habitude d'enfant gâtée qui n'étonnait pas son père. Mais celui-ci discernait une souffrance mêlée à sa colère... Aussi, un peu plus tard, quand il eut fait à la comtesse Augusta le récit de cet après-midi, s'écria-t-il avec une résolution irritée :

— Nous allons être obligés de l'éloigner, car je vois le jeu odieux de ce Mancelli! Après m'avoir pris mon fils, c'est ma fille qu'il veut maintenant... Et cela, sans en avoir l'air, le misérable, car c'est elle, la pauvre petite, qui fait les avances!... Mais s'il croit que je vais lui laisser le champ libre!... Ma mère, il faut qu'Adda quitte Paris le plus tôt possible.

La vieille dame secoua la tête.

— C'est très facile à dire... mais quelle raison lui donnerons-nous? Elle ne se laisse pas mener comme cela, ta fille, mon cher ami, car nous l'avons tant gâtée, à cause de sa santé... Voyons, que pourrions-nous imaginer?

— Les Falsten vont passer deux mois en Suède. Je demanderai à Erik de l'inviter à les accompagner.

— Elle ne le voudra peut-être pas.

— J'espère que si, car elle aime beaucoup sa cousine Ebba... Et cet arrangement aurait en outre l'avantage de la mettre en fréquents rapports avec Gustave, qui serait pour elle un excellent parti.

— Faisons en tout cas notre possible pour l'y décider. Mais crois-tu vraiment, Ludwig, qu'elle se laisserait ainsi tourner la tête par le comte Mancelli?

— Si vous le connaissiez, ma mère, et si vous les aviez vus ensemble, lui et elle, vous ne garderiez pas

de doute. Cet homme est dangereux entre tous — et pour nous surtout, qui sommes ses ennemis. Je ne me fais pas d'illusions, c'est la guerre déclarée, maintenant, et avec quel défi de sa part!

L'Austro-Allemand serra les poings, avec un regard chargé de haine.

— ... Mais ce défi, je l'accepte! Son étoile rouge, je la réduirai à l'impuissance!... Oui, maintenant, je sais à qui j'ai affaire! Il est le chef, ou l'un des chefs de quelque association secrète. C'est lui qu'il faut atteindre lui qu'il faut frapper!

Après un instant de silence, il ajouta :

— Toutefois, je veux avant d'engager la lutte mettre ma fille à l'abri. Là-bas, chez les Falsten, elle sera très bien, très en sécurité. Erik et Gustave veilleront sur elle — ce dernier avec d'autant plus de zèle qu'il en est très amoureux, m'a dit son père.

— Oui, c'est la meilleure solution... Et, naturellement, Rosa l'accompagnera?

— Naturellement! Elle aussi est beaucoup trop près de lui, ici... Cet homme-là doit disposer de quantité de complicités!... Je suis bien certain que Valtonyi et les autres auraient pu me dire à son sujet des choses intéressantes. Mais autant demander à un mur de parler... Il n'y a que le petit Homson en qui j'espère. En m'y prenant habilement, j'arriverai bien à tirer de lui tout ce qu'il sait.

— Prends garde, Ludwig!... J'ai peur pour toi, si cet homme est tel que tu le dis...

Martold, le visage sombre, se leva et fit quelques pas dans la pièce. Puis il revint à sa mère qui le considérait avec anxiété.

— Je dois aller jusqu'au bout, car il s'agit maintenant de me défendre. Cet homme, je l'ai bien compris, me hait et cherchera à venger ses parents. C'est la lutte à mort entre nous... une lutte malheureusement inégale, car il doit connaître de moi bien des choses, par son tuteur Li-Wang-Tsang, tandis

que tout reste encore mystère, autour de lui... Oui, tout... Et il y a en lui une énigmatique puissance... Je ne sais quoi d'étrange... d'impressionnant...

Le comte hocha la tête, resta un instant silencieux... puis dit brusquement :

— Bonsoir, ma mère. Je vais dîner au cercle, car j'ai besoin de me distraire.

Avant de gagner sa chambre, il passa dans son cabinet de travail, pour jeter un coup d'œil sur les journaux du soir...

En étendant la main pour prendre l'un d'eux, il jeta une exclamation et recula machinalement... Sur le papier était piquée une épingle d'or à tête de corail formant étoile.

Pendant un moment il resta immobile, stupéfait, tremblant de colère et d'une secrète terreur... Ici encore... ici, ses ennemis le poursuivaient, venaient lui dire en quelque sorte :

— Quand nous voudrons!... Tu es entre nos mains!

Mais ils avaient donc un complice dans cette demeure?... Parmi les domestiques, sans doute?... Qui donc? Et, comme autrefois le baron de Falsten, Martold cherchait lequel de ses serviteurs il pouvait raisonnablement soupçonner. Était-ce Samuel, son valet de chambre, un Galicien qui le servait depuis une vingtaine d'années?... Était-ce Anton, le jeune valet de pied?... ou ce gros lourdaud de Klaus?... Comment le savoir?

. . . . . .

Pendant ce temps, Adda, rentrée dans son appartement, se laissait tomber sur un siège, sans souci de froisser l'élégante robe de linon.

Rosa, qui brodait dans l'embrasure d'une fenêtre, jeta un coup d'œil vers le joli visage, vers les yeux qui se remplissaient de larmes.

Au bout d'un instant, voyant que la jeune com-

tesse restait silencieuse, les lèvres serrées, la physionomie témoignant d'une visible colère, la demoiselle de compagnie demanda, avec une sorte d'effort, semblait-il :

— Avez-vous passé un bon après-midi, comtesse?

Adda se redressa brusquement.

— Un bon après-midi!... Grâce à mon père, non!... Figurez-vous, Roschen, qu'il m'a dit des choses abominables sur le comte Mancelli!

Rosa tressaillit légèrement.

Elle répéta d'un ton de calme surprise :

— Sur le comte Mancelli?

— Oui, oui!.. D'après lui, le comte est un homme tel que de causer seulement avec lui me compromettrait. En outre, il y a je ne sais quelle histoire de brouille entre mon père et le sien — si bien qu'en se rencontrant cet après-midi, ils ne se sont même pas tendu la main!... Tout le monde l'a remarqué. Mon père prétend naturellement que c'est la faute du comte Mancelli, car lui était tout disposé à l'oubli... De cela, je ne sais rien. Mais en tout cas, maintenant, me voilà... me voilà... privée...

Les larmes jaillirent de ses yeux, et elle se rejeta dans son fauteuil, en un mouvement où se mêlaient la colère et l'accablement.

Rosa, dont les traits se crispaient un peu comme si décidément elle faisait un violent effort pour parler, fit observer :

— Je ne vois pas ce qui peut vous émouvoir à ce point, car vous connaissez le comte depuis si peu de temps...

— Tu ne sais pas ce qu'il est, Roschen!... et comme déjà, je... je...

Elle cacha son visage entre ses mains, tandis qu'un frémissement agitait ses épaules.

Rosa baissa les yeux sur son ouvrage, en disant d'une voix légèrement tremblante :

— Vous l'oublierez, comtesse, car vous êtes trop raisonnable pour...

Adda se redressa, en murmurant, les yeux brillants de larmes :

— L'oublier, lui?... Oh! non, je ne le pourrai jamais!... Si vous le connaissiez, Rosa, vous comprendriez que c'est impossible!

La demoiselle de compagnie baissa un peu plus vers la broderie son visage qui pâlissait, et laissa retomber ses paupières aux longs cils noirs sur son regard devenu plus triste, plus sombre encore.

V

En rentrant de chez les Homson, le comte Mancelli avait rapidement changé de tenue pour le dîner. Puis il descendit dans son cabinet de travail, grande pièce à trois fenêtres meublée avec un luxe sévère... Un domestique se présenta presque aussitôt, annonçant :

— M. Darson est là, attendant les ordres de Votre Excellence.

— Fais-le entrer, et préviens en même temps M. Li-Wang-Tsang que je le demande.

Quelques instants plus tard le Chinois — bien vieux, mais droit encore — entrait, suivi de Josuah Darson, l'Américain qui autrefois l'avait aidé à enlever le petit Luigi Mancelli au complice de Stebel et Martold, Hans Bäpler.

S'avançant vers le comte assis près du bureau, Li-Wang-Tsang s'inclina profondément et posa ses lèvres sur la pierre étincelante ornant la main que Luigi lui offrait. Darson l'imita... Après quoi, sur un geste du comte Mancelli, le Chinois s'assit, tandis que son compagnon restait debout, dans une attitude de profonde déférence.

Luigi demanda :

— Tu as du nouveau à m'apprendre, Darson?

— Oui, Maître. Martold, pendant son séjour à Vienne, a combiné une nouvelle affaire d'espionnage... Tous mes renseignements et observations sont consignés ici...

En parlant, l'Américain sortait de sa poche une enveloppe qu'il posa sur le bureau.

— ... Il a avancé son départ de Vienne, parce que sa mère et Stebel lui apprenaient l'apparition à Paris du comte Mancelli. Au passage il a pris dans le couvent de Fribourg où elle est élevée, sa belle-fille, Mlle Orietta de Fervalles, et l'a ramenée à Paris. Là, il l'a mise dans le train pour Trappes, et est allé à son pied-à-terre de la rue d'Amsterdam, où Stebel l'avait précédé...

Presque mot pour mot, Darson répéta alors au comte l'entretien entre les deux Allemands...

— Une demi-heure après, le comte Martold rentrait chez lui.

— C'est bien, envoie-moi Kin-Feng, maintenant.

Deux minutes plus tard entrait un jeune Chinois aux yeux intelligents et calmes. Il se prosterna, la face contre terre, puis se redressa, son regard attaché sur celui que le comte Mancelli abaissait vers lui.

Luigi demanda :

— Tu as vu Mlle Rosa?

— Oui. Maître.

— Tu lui as communiqué mes ordres?

— Oui, Maître... Elle hésitait d'abord...

Les sourcils de Luigi se rapprochèrent brusquement.

— Comment, elle hésitait?

— Elle a dit : « C'est une chose bien pénible que le Maître me demande là. »

Une lueur d'orgueilleuse irritation passa dans le regard de Luigi.

— Tu me l'amèneras cette nuit, Kin-Feng.

— Bien, Maître.
— As-tu un rapport à me faire?
Le jeune Chinois redit alors la conversation qui ait eu lieu ce matin-là, entre le comte Martold et sa nre, au sujet du comte Mancelli.
Celui-ci écoutait d'un air impassible, le menton apuyé sur sa main. Il eut toutefois une lueur ntérêt dans le regard, lorsque Kin-Feng mentionna paroles de l'Autrichien ayant trait à Orietta de rvalles.
Le Chinois, en terminant, ajouta :
— J'aurai ce soir le rapport de Samuel et celui de lle Rosa.
— Celle-ci me le fera elle-même... Va, Kin-Feng.
Quand le jeune Chinois se fut éloigné, le comte ancelli se tourna vers Li-Wang-Tsang, qui avait outé sans mot dire.
— Le bandit veut s'arranger pour se débarrasser sa belle-fille, en la mariant à quelque misérable dividu dont il sait n'avoir pas à craindre de vendications, dans l'éventualité de la découverte du ésor... Fort heureusement pour cette charmante rietta, je suis là, prêt à contrecarrer les desseins du ersonnage.
Li-Wang-Tsang demanda :
— Vous la connaissez, Maître?
— Oui, je l'ai vue aujourd'hui...
Et Luigi raconta au vieillard comment, dans la atinée, il avait pu venir en aide à la fille et à la etite-fille de don Luciano Pellarini.
— La jeune fille est la plus délicieuse créature que aie jamais vue, ajouta le comte. Et, moralement, elle oit avoir une nature exquise, ardente, généreuse, oyale, d'une blancheur de lis... Avec cela fort ntelligente. De toute façon, infiniment supérieure à a mère, pauvre pâte molle que le soi-disant Belvayre su pétrir à son gré. Il serait trop dommage que ce nisérable Martold en fît une de ses victimes. D'ail-

leurs, ce me sera un plaisir de réduire ce plan-là à néant, comme je l'ai fait pour d'autres.

Il garda un instant le silence, puis reprit, avec un sourire de raillerie :

— Martold, en dépit de ses fanfaronnades, est terriblement inquiet. Mais bientôt, il le sera beaucoup plus encore.

Li-Wang-Tsang inclina affirmativement la tête, avec un air de vive satisfaction.

— Oui, Maître, faites-lui payer sans miséricorde les tortures morales qu'il a infligées à vos parents!... Ah! je l'ai vu souffrir, votre pauvre père, si cruellement! Je l'ai vu ensuite sans vie, tué par ordre de son odieux ennemi... C'est alors, don Luigi, que je lui ai promis de préparer son fils pour la vengeance!

Une flamme brûlante éclaira pendant quelques secondes le regard du comte Mancelli.

— Vous avez bien rempli votre promesse, Li-Wang-Tsang... Et l'heure approche où le complet châtiment atteindra cet homme, où, à son tour, il connaîtra quelques-unes des angoisses par lesquelles a dû passer mon père.

. . . . . .

Ce soir-là, Rosa, après le dîner qu'elle prenait avec la gouvernante des petits-enfants de Martold, remonta dans sa chambre pour y travailler un peu avant de se mettre au lit. Elle semblait soucieuse, plus triste encore qu'à l'ordinaire... D'un pas fatigué, elle alla vers une chaise basse et s'y assit, en attirant à elle sa corbeille à ouvrage. Comme elle prenait la broderie commencée, celle-ci faillit lui échapper des doigts... A la fine toile était attaché un très petit carré de papier sur lequel elle lut ces mots, tracés en lettres minuscules et suivis d'une étoile couleur de flamme gravée dans le vélin :

« Cette nuit, une heure. »

Elle murmura, les lèvres crispées, le visage tendu :

— Que veut-il encore?... Quelle nouvelle tâche pénible va-t-il m'imposer?

Elle déchira le papier en menus morceaux qu'elle brûla à l'aide d'une allumette... Après quoi, elle revint s'asseoir d'un air accablé.

La broderie gisait à terre, sans qu'elle eût le courage de la reprendre... Les mains croisées, elle songeait, douloureusement... Et son passé, bien court encore, se déroulait devant elle.

Petite fille, elle vivait chez de modestes commerçants, qui, disaient-ils, l'avaient recueillie un jour sur une route. Hermann Holder et sa femme n'étaient pas mauvais pour elle, mais ils ne lui témoignaient pas d'affection. Elle avait reçu une éducation très simple, une instruction primaire, insuffisante pour sa vive intelligence... Puis un jour, comme elle atteignait quinze ans, Hermann Holder lui avait annoncé qu'il était temps pour elle de commencer à gagner sa vie... Précisément, il savait qu'un grand seigneur autrichien cherchait pour sa fille malade une jeune personne suffisamment bien élevée pour lui tenir compagnie, la distraire, en même temps qu'elle remplirait près d'elle le service de femme de chambre. Il allait donc lui présenter Rosa, qui paraissait réaliser les conditions demandées.

L'Allemand et sa pupille étaient donc partis pour Berlin, où se trouvait à ce moment le comte Martold. Celui-ci avait agréé Rosa qui, mise dès le lendemain dans un train *via* Vienne, alla rejoindre dans la capitale autrichienne la petite comtesse Adda, alors âgée de quatorze ans.

Celle-ci était une enfant gâtée, mais elle n'avait pas mauvais cœur. Elle se prit d'amitié pour cette fillette sérieuse et mélancolique, d'allure distinguée. Une certaine affection unit bientôt les deux enfants, et, un peu plus tard, sur les instances de sa fille qui déclarait que « sa chère Roschen n'était pas faite pour être femme de chambre », Martold consentit à

ce que l'orpheline remplît seulement près d'elle le rôle de demoiselle de compagnie.

Quelques années passèrent ainsi. L'existence était relativement agréable pour Rosa, bien traitée par sa compagne. Toutefois, le comte et sa mère lui témoignaient une froideur hautaine, dédaigneuse même, pénible à cette nature sensible et fière, qui, en outre, ressentait vivement les moindres petits froissements inséparables d'une position telle que la sienne. En outre, le comte Egon, fils aîné de Martold, s'avisa pendant quelque temps de lui faire la cour... Fort heureusement sa carrière militaire le tenait généralement éloigné des diverses résidences de sa grand-mère et de ses sœurs. Puis, la santé d'Adda donnant des inquiétudes, la comtesse Augusta dut aller passer avec elle les hivers dans le midi de la France. Rosa les accompagnait et jouissait profondément de cette station sur la côte ensoleillée, fleurie, parfumée d'enivrantes senteurs.

La comtesse Martold louait une villa non loin de Saint-Raphaël... Ce fut là qu'advint à Rosa une aventure qui devait apporter une grande perturbation dans son existence.

Un soir, elle s'était couchée comme à l'ordinaire, en observant seulement qu'il existait dans sa chambre un parfum — fort agréable d'ailleurs — dont elle ne pouvait définir la nature. A peine la tête sur l'oreiller, elle s'endormit... Et voici qu'en s'éveillant, elle se vit dans une salle aux murs de porphyre, éclairée par des lampes électriques nichées dans d'étranges fleurs de cristal rose. Le sol était couvert d'admirables tapis persans; des rideaux d'épaisse soierie brochée d'argent tombaient devant les immenses fenêtres... A travers cette salle étaient disséminés des meubles précieux, de merveilleux ivoires anciens, de vieux vases cloisonnés dont chacun devait valoir une fortune.

Rosa était assise dans un fauteuil, vêtue du

peignoir qu'elle avait coutume de placer pres de son lit, pour le revêtir à son lever. Ses pieds étaient chaussés de bas et de pantoufles. Sur ses épaules tombait l'épaisse natte de ses cheveux noirs.

Elle constata cela dans une demi-inconscience... Puis elle s'aperçut qu'à quelques pas d'elle se tenait debout un étranger, un jeune homme de haute taille au beau visage altier, dont les yeux superbes s'abaissaient sur elle avec une expression froide et dominatrice.

Une voix s'éleva, nette et calme :

J'ai à vous parler, Bianca Mancelli. Écoutez-moi.

Dans sa stupéfaction, elle sursauta, en attachant sur lui des prunelles dilatées par l'effroi et l'ahurissement... Et elle balbutia :

Mais je... Qui êtes-vous?... Vous vous trompez!

Non, je vous donne le nom qui est réellement le vôtre... Qui je suis?... Le comte Luigi Mancelli, votre frère.

Mon... mon frère?

L'étranger s'approcha, prit un siège près d'elle, et, brièvement, lui raconta ce qui était advenu à don Gaëtano, à sa femme, à leurs enfants.

Il conclut :

Votre sœur jumelle, Huguette, a été élevée par les amis de nos parents, M. et Mme de Sangeray. Vous, nous vous avons en apparence abandonnée à celui qui s'empara de vous autrefois, mais en réalité, nous vous réservions pour servir nos desseins, lorsque serait venu le moment du châtiment.

Rosa ou plutôt maintenant Bianca — avait écouté ce récit en se demandant si elle ne rêvait pas, si elle n'était pas sous l'empire de quelque affreux cauchemar... Et quand Luigi se tut, elle dit en frissonnant :

Alors, ce comte Martold?... cet homme qui me

traite en subalterne, qui m'a donnée comme servante à sa fille? Il serait... l'assassin de mon père?

— Oui, puisque le crime fut commis sur son ordre. Et l'assassin de notre mère aussi, puisqu'elle mourut de l'angoisse causée par ma disparition.

Bianca joignit les mains, en frissonnant de nouveau.

— C'est affreux!... Quel misérable est-il donc?... Et son atroce vengeance a poursuivi les enfants mêmes de ses victimes...

— Vous ne vous étonneriez pas, si vous connaissiez l'âme germanique. Les races latines dont nous descendons se plaisent à la générosité, à l'oubli; mais eux, les adorateurs des dieux brutaux du Walhalla, ils cultivent la haine avec délices — une haine basse, tenace, hypocritement dérobée sous des dehors pacifiques ou affables. Martold est un des types caractéristiques de la race. Sa joie, c'est d'abaisser, d'avilir si possible ses victimes. Voilà pourquoi, quand il me fit enlever autrefois, il me destinait à devenir un de ces soldats allemands courbés sous la schlague, disciplinés à la prussienne, et qui, au jour où leurs maîtres les déchaîneront sur les pays voisins, se montreront les plus ignobles brutes que la terre ait jamais vues. Voilà pourquoi, Bianca, vous, fille de grande race, vous avez reçu une éducation inférieure à votre naissance, vous avez été placée comme une sorte de servante près de la fille de cet homme... Et ce n'était pas tout. Italienne et Française, de par votre père et votre mère, catholique par votre baptême, par la volonté de vos parents, il a voulu vous faire Allemande, il vous a fait élever dans la religion luthérienne... et je sais qu'il comptait vous marier à un Allemand, fils d'un garde forestier du grand-duc de Bade et sous-officier dans l'armée badoise. Ce sont là des raffinements dans la haine la haine contre les morts — qui portent la marque *made in Germany*.

Bianca se redressa, frémissante. ses beaux yeux étincelants d'indignation.

— Et voici plusieurs années que je vis sous le toit de cet homme!... Que je le vois et lui parle, sans me douter! Ah! quelle horrible chose!

— Il faudra que vous continuiez de demeurer sous ce toit, Bianca.

— Comment, il faudra que...?

Elle attachait sur son interlocuteur un regard d'intense surprise et de vive protestation.

— Certainement. Vous avez une mission à y remplir.

Le comte parlait d'un ton calme et impératif. Pas un instant, il n'avait paru ému, devant cette jeune sœur à laquelle il venait d'apprendre sa véritable identité. Sa physionomie restait froide, fermée, altière... Sous son regard, Bianca frissonnait un peu, d'inquiétude et de malaise. En lui, elle trouvait quelque chose d'étrange, d'énigmatique — une puissance mystérieuse le tenant très loin d'elle, ce frère aux yeux dominateurs, au beau visage impassible, qui la recevait dans cette salle de rêve, somptueuse comme celle d'un palais des *Mille et Une Nuits,* où elle avait été transportée... comment?

Troublant mystère, qui achevait d'angoisser la jeune fille.

Luigi reprit :

— Je vais vous révéler une chose que vous devrez conserver pour vous seule, sous peine des plus terribles châtiments... Il existe de par le monde une secte secrète dont les membres se nomment « les Fils du silence ». Ceux-ci se recrutent dans toutes les classes, dans toutes les nationalités... Pour vous en donner une idée, sachez qu'il en existe un parmi la domesticité du comte Martold. Ces associés font vœu de garder le plus strict silence sur tout ce qui a trait à la secte, sur les ordres qu'ils doivent exécuter. Toute

trahison, toute indiscrétion même sont punies — cruellement punies.

« Le principal but de l'association est de poursuivre l'injustice, où qu'elle se trouve, d'empêcher la mainmise d'une race sur le reste de l'humanité. C'est pourquoi, depuis des années, les Fils du silence s'occupent, dans le secret, de nuire au pangermanisme menaçant, avide, sournois, que les autres peuples regardent bénévolement perpétrer son œuvre de sinistre ambition... De ce pangermanisme, Martold est un des meilleurs représentants, sous un nom d'emprunt. Notre père le savait, Martold le comprit et vit là un motif de plus pour se débarrasser de lui.

« Ces associés ont un Maître, que seuls quelques-uns connaissent, qui a sur eux tous droits de vie et de mort, et auquel ils doivent une obéissance aveugle. La moindre transgression a ses ordres est punie sévèrement... Et « *il* » sait toujours... Et le coupable est toujours atteint, où qu'il se cache.

Luigi se tut un court instant... Bianca frissonna plus fort sous son regard dur, chargé d'une impérieuse menace.

D'une voix plus lente, avec une intonation d'orgueilleuse autorité, le comte Mancelli laissa tomber ces mots :

— Le Maître du silence, c'est moi.

Quelques secondes passèrent... Bianca, raidie par une secrète terreur, essayait d'abaisser son regard, d'échapper à ces yeux d'un bleu sombre et profond...

Luigi dit avec une calme ironie :

— Vous n'avez rien à cacher, Bianca. Votre nature est droite, généreuse, — digne en tous points des nobles êtres qui furent nos parents... Quant à la crainte que vous avez de moi, elle est légitime, car je suis maintenant votre Maître, et si vous tentiez de vous dérober à mes volontés, je vous punirais, vous, ma sœur, avec la même implacable sévérité que quiconque.

Les lèvres tremblantes de Bianca réussirent à balbutier :

— Mais que voulez-vous?... Pourquoi?

— Vous êtes la fille des victimes, vous m'aiderez à châtier le coupable. A partir d'aujourd'hui, vous faites partie de l'association des Fils du silence... Vous allez rentrer chez Martold, vous reprendrez votre poste près de sa fille. Là, vous serez un de mes agents de contre-espionnage. Tout ce que vous verrez, tout ce que vous entendrez d'utile au but que je poursuis, vous le noterez dans votre mémoire pour me le rapporter. Je vous ferai tenir ultérieurement des instructions à ce sujet... Et voyez ceci...

Il éleva un peu la main de façon à faire étinceler, sous les yeux éblouis de Bianca, la pierre aux reflets de feu.

—... Cette étoile qui se trouve gravée là est le signe de ma puissance. Où que vous la voyiez tracée, sur un ordre écrit, en couleur de flamme, sur un avertissement ou une condamnation, en couleur de pourpre, vous devrez vous incliner et obéir, sans hésitation. Lorsque je jugerai bon de vous transmettre un message verbal, celui que j'en chargerai sera muni d'une carte portant ce seul signe. Vous saurez alors que par sa bouche, c'est le Maître du silence qui parle et ordonne.

Il se leva sur ces mots, en ajoutant :

— Silence et obéissance. Que ce soit votre devise désormais, Bianca Mancelli.

Il étendit sa main, approcha la pierre resplendissante des lèvres tremblantes de la jeune fille... Puis, tournant les talons, il quitta la salle.

Tandis que Bianca demeurait là, écrasée par la stupéfaction et l'effroi, un Chinois apparut et l'invita par signe à le suivre... Elle obéit machinalement... Il lui fit traverser un autre salon non moins magnifique, puis un vestibule aux colonnes d'onyx... Par une

large porte ouverte sur le dehors, elle vit une automobile qui l'attendait.

Sur un nouveau signe du Chinois, elle y monta... Luigi ferma la portière et monta sur le siège, près du chauffeur. Après quoi, la voiture s'éloigna, à grande vitesse.

Combien de temps dura le trajet?... Bianca eût été incapable de le dire. Sa pensée, comme stupéfiée, ne parvenait pas encore à se persuader de la réalité...

L'automobile stoppa tout à coup. Le Chinois apparut à la portière, fit signe à la jeune fille de descendre. Elle obéit encore et le suivit dans la nuit parfumée.

Où étaient-ils?... Bianca ne s'en rendait pas compte... Ils cheminèrent pendant cinq minutes dans un chemin étroit; puis le Chinois ouvrit une petite porte et fit passer devant lui la jeune fille.

Au milieu de l'obscurité profonde, celle-ci eut l'impression de se trouver dans un jardin... Le Chinois lui avait pris la main et la guidait dans les ténèbres... Elle distingua tout à coup une lueur, derrière des volets... Une maison se trouvait là... Elle franchit avec son compagnon le seuil d'une porte, longea ce qui lui parut être un couloir, monta deux étages et fut introduite dans une pièce dont le Chinois referma sur elle la porte, sans le moindre bruit, après avoir tourné le commutateur.

Bianca vit alors qu'elle se trouvait dans la chambre qu'elle occupait à la villa des Palmes, chez les Martold.

. . . . . .

A dater de cette nuit fantastique, qui avait laissé une trace profonde dans son esprit, celle que l'on appelait ici Rosa n'avait plus été la même.

Auparavant, elle ne manquait pas de gaieté, quand elle se trouvait avec Adda, la seule qui lui fût sympathique dans cette famille; elle causait volon-

tiers, avec esprit, et apportait à toutes ses occupations un entrain qui faisait dire à la jeune comtesse, assez nonchalante :

— Vous avez du feu dans les veines, Rosa!

Peu à peu, elle devint triste, renfermée, taciturne... En présence du comte Martold, elle avait peine à contenir son indignation et son horreur. Mais les instructions de Luigi étaient formelles : « Ne pas laisser soupçonner, surtout, qu'elle connaissait la vérité sur cet homme... » Elle devait donc dissimuler, chose difficile à sa nature ardente et franche. En outre, des ordres du Maître, mystérieusement communiqués, lui enjoignaient de se procurer tel renseignement, de surveiller ceci ou cela, chez Martold. Elle obéissait à contrecœur, car là encore il fallait user de cette dissimulation, de cette ruse qui lui pesaient tant. En outre, sachant maintenant qui elle était, sa position dans cette demeure, la hauteur dédaigneuse de la famille Martold à son égard, lui devenaient intolérables.

Néanmoins, elle ne songeait pas à s'y soustraire. Il s'agissait, avait dit son frère, du châtiment de cet homme, assassin de leurs parents... Et surtout, il y avait la volonté de Luigi cette volonté puissante qui s'appuyait sur une menace énigmatique.

Bianca l'avait revu une fois, à Saint-Raphaël.

La voiture dans laquelle Adda et elle se trouvaient avait croisé une automobile où était assis le comte Mancelli... La jeune fille avait rencontré au passage le regard dominateur qui s'enfonçait dans le sien. Elle avait longuement frémi et s'était détournée un peu pour dérober la rougeur de son visage à Adda qui murmurait :

— Quelle superbe physionomie d'homme!

Ensuite, elle ne l'avait plus revu qu'au moment où il était venu s'installer dans l'hôtel contigu à celui des Martold. Il avait retrouvé et fait mettre en état le passage secret existant entre les deux logis, et ayant

issue dans les caves voûtées, profondes, très antérieures aux constructions élevées au-dessus... C'est par là qu'une nuit, le Chinois Kin-Feng avait fait passer Bianca, pour l'introduire près de son frère.

L'accueil n'avait pas été plus affectueux que naguère. Le Maître du silence avait impérativement donné à la jeune fille ses instructions : elle devait s'attacher à devenir, mieux encore que par le passé, la confidente d'Adda, s'arranger pour connaître tous les petits conflits qui pouvaient survenir entre le comte Martold et elle. En un mot, savoir tout ce qui se passerait entre le père et la fille.

La tâche se faisait plus dure pour Bianca. Il répugnait à sa délicatesse d'abuser ainsi de la confiance que lui témoignait Adda... Pourtant elle n'osa émettre une observation, tant était vive la crainte que lui inspirait cet être énigmatique qui était son frère.

Mais elle s'aperçut, au bout de peu de temps, que la jeune comtesse Martold ne rêvait plus que du comte Mancelli, après l'avoir vu deux ou trois fois dans le monde.

Puis, un jour, c'était la veille de la garden-party chez Mme Homson Bianca, par le canal de Kin-Feng, reçut l'ordre de parler souvent à Adda de don Luigi, de l'encourager habilement dans la passion qu'elle commençait d'éprouver pour lui.

Cette communication l'émut fortement. Quel but poursuivait donc son frère?... Pourquoi voulait-il se faire aimer de cette jeune fille qu'il ne pouvait pas songer à épouser?

Elle ne trouva qu'un motif : la vengeance contre Martold, qui avait un seul point sensible : ses enfants, et surtout sa fille cadette.

Mais alors, Adda souffrirait?... peut-être beaucoup? Car, si peu expérimentée qu'elle fût, Bianca se rendait compte que Luigi était de ces hommes que l'on aime passionnément, tout en les craignant, et

dont on conserve le souvenir jusqu'à la fin de ses jours.

Il faudrait donc qu'elle aidât son frère à faire le malheur d'Adda?... Cette idée la bouleversa tellement que, dans le premier instant de révolte, elle laissa voir au messager du Maître la vive répugnance que lui inspirait cette tâche.

Kin-Feng, sans doute, avait mentionné cette attitude dans son rapport à son Maître... Et, probablement, celui-ci appelait sa sœur en sa présence pour lui demander compte de ce qui constituait à ses yeux une faute grave.

Bianca frissonna... La perspective de se retrouver devant lui, sous ce regard si dur, si inflexible, chargé d'une mystérieuse puissance, la faisait trembler d'angoisse.

Et qu'allait-il exiger encore?

. . . . . .

A l'heure dite, Bianca, le visage pâle et défait, après cette nuit de veille inquiète, ouvrit doucement sa porte et vit Kin-Feng qui l'attendait dans le couloir.

Sans échanger un mot, ils descendirent à pas légers l'escalier couvert d'un tapis et gagnèrent une partie des caves que l'on n'utilisait pas, l'autre suffisant aux besoins du logis... Le Chinois démasqua l'entrée du passage où il s'engagea avec la jeune fille... Ils se trouvèrent alors dans les caves de l'hôtel de Sombreval. Et de là, Kin-Feng conduisit Bianca jusqu'au cabinet de travail de don Luigi.

Le comte, debout près d'une fenêtre ouverte, fumait une cigarette. Il était encore en tenue de soirée, car il venait de rentrer du théâtre... Au bruit de la porte, il se détourna, puis vint jusqu'au milieu de la pièce.

Et Bianca vit s'attacher sur elle le regard redouté.

La voix de Luigi s'éleva, avec les intonations dures habituelles chez lui.

— Il paraît que vous vous êtes permis de faire une observation à Kin-Feng au sujet de l'ordre que je vous envoyais?

Elle balbutia :

— J'ai dit que ce me serait très pénible... Adda est bonne pour moi... Et je ne voudrais pas la voir souffrir...

— Bonne pour vous?... Et votre mère, votre père, croyez-vous qu'ils n'étaient pas bons, qu'ils n'avaient pas des qualités plus hautes que celles de cette jeune fille? Cependant, le père d'Adda Martold n'a pas hésité à les torturer... Croyez-vous que les autres nations ne sont pas bonnes et accueillantes pour cette race de parasites sans foi que représente si bien Martold? Et pourtant, si elles connaissaient les monstrueux projets élaborés dans cet Empire de proie et de rapine!... Ah! gardez votre pitié pour d'autres, Bianca Mancelli!... mais qu'elle ne s'égare pas sur la fille de celui qui tua vos parents, et qui, un jour peut-être prochain, sera au nombre des ennemis, ouvertement déclarés cette fois, de vos deux patries : l'Italie et la France.

Bianca dit d'une voix frémissante :

— Vous avez peut-être raison... mais, je vous en prie, délivrez-moi de cette tâche! Je ne pourrai pas... je...

Ses yeux suppliants se heurtèrent à un regard de froide irritation.

— Vous ne pourrez pas?... Je pense que vous n'avez pas bien compris le sens de l'avertissement que je vous ai donné, naguère... Souvenez-vous : j'inflige un seul genre de châtiment : le silence, mais sous deux formes distinctes. Il y a le *silence vivant* et *l'autre* — la mort. Celui-ci est la peine qu'encourent les traîtres, ou les rebelles, qui, après avoir osé discuter mes ordres, essayent de se retirer, d'échapper

à ma volonté... Je vous ai dit aussi que les liens du sang ne m'arrêteraient pas pour vous punir, si un jour j'en voyais la nécessité. Prenez donc garde, car après ce nouvel avertissement, je serai inexorable, *et vous ne parlerez plus.*

Bianca recula, d'un mouvement instinctif. Un tremblement l'agitait, des pieds à la tête... Pendant un moment, les mots ne purent sortir de sa gorge contractée... Enfin, elle réussit à murmurer :

– J'obéirai, Maître.

Luigi se détourna, alla déposer sur un cendrier posé sur son bureau la cigarette à moitié consumée qu'il tenait encore à la main... Puis, demi tourné vers la jeune fille rigide et pâle, il demanda brièvement :

– Avez-vous quelque chose à me dire?

Elle répéta l'entretien qu'elle avait eu avec Adda au retour de la garden-party... Luigi l'écoutait en pétrissant de ses doigts distraits une fleur étrange, aux pétales couleur de soufre, qu'il venait de prendre dans un vase précieux ornant son bureau. Quand la jeune fille se tut, il dit d'un ton bref :

– C'est bien... Vous pouvez vous retirer, Bianca.

Elle sortit et rejoignit hors du cabinet son guide qui l'attendait.

Resté seul, Luigi se mit à marcher de long en large dans la vaste pièce... Ses sourcils étaient froncés, son visage tendu sous l'empire d'une sourde irritation... En levant les épaules, il dit entre ses dents :

– Oui, je les lui ferai passer, tous ses scrupules!... Des scrupules à l'égard de la fille de Martold!... Ah! si jamais un jour j'en avais, moi, c'est que je serais bien changé!... C'est que je ne serais plus le Maître du silence... le justicier implacable!

VI

Martold achevait de s'habiller, le lendemain matin, quand on lui apporta le courrier.

Il était d'une humeur fort sombre, n'ayant pu réussir à obtenir aucun éclaircissement au sujet de l'épingle d'or piquée sur son journal. Celui-ci avait été déposé sur son bureau, avec plusieurs autres, par Anton, le jeune valet de pied... Or, habilement questionné, Anton avait paru parfaitement innocent. De même Klaus et Samuel, le valet de chambre... Martold ne savait donc qui accuser de complicité avec ses adversaires... Et cependant il fallait, nécessairement, que ceux-ci eussent l'un des leurs dans la place.

Parmi les lettres composant son courrier, le comte avisa aussitôt une enveloppe jaune qu'il ouvrit. Elle en contenait une autre adressée à « M. Belvayre, rue d'Amsterdam »... Martold, quand il eut décacheté celle-là, en sortit un feuillet couvert d'une écriture féminine, et lut :

« MONSIEUR,

« Il s'est passé hier un incident qu'il vous sera peut-être intéressant de connaître.

« En venant de la gare de Trappes à la Frênaie, Mme Belvayre et Orietta ont failli être victimes d'un accident. Leur voiture fut renversée par un automobiliste qui continua sa route grand train... Un étranger arrivant derrière, en automobile lui aussi, vint à leur aide, et les ramena dans sa voiture à la Frênaie. Quelques contusions, un certain ébranlement nerveux, voilà tout le bilan de l'accident.

« Mais cet étranger — un jeune homme de fort grande mine et d'un physique très remarquable — ayant appris son nom à Mme Belvayre, il se trouve qu'il est le fils d'un comte Mancelli qu'elle a connu autrefois, à Florence, et qui fut l'élève de don Luciano. Il paraît qu'il a annoncé son intention de revenir prendre des nouvelles de ces dames... Don Luciano a paru satisfait d'apprendre cela. Naturellement, je me suis efforcée de persuader ces dames du contraire. Mais si je suis toujours sûre de réussir près de Mme Belvayre, il n'en est pas de même pour Orietta : celle-ci me tiendra tête, je vous en avertis... Et quant au sujet dont je vous entretiens, il me paraît certain qu'une défense formelle de votre part sera nécessaire, si vous ne voulez pas que cet étranger soit reçu à la Frênaie, lorsqu'il s'y présentera.

« J'ajouterai qu'il paraît avoir fait déjà une assez vive impression sur Orietta, ce qui, d'ailleurs, n'a rien d'étonnant, étant donné son allure, sa mine, sa physionomie réellement superbe, mais qui annonce une nature singulièrement énergique et volontaire. Son regard, tout particulièrement, paraît vous fouiller jusqu'au fond de l'âme. Jamais je n'en ai vu un semblable !

« En résumé, monsieur, le comte Mancelli m'a semblé un être inquiétant. J'ai donc pensé bien faire en vous écrivant sans tarder pour vous rapporter l'incident.

« Je suis, toujours, votre dévouée,

« Dominica HAUSEN. »

« *P.-S.* — Orietta conserve sa méfiance, son antipathie à mon égard. »

A mesure qu'il avançait dans cette lecture, Martold pâlissait et son visage se contractait violem-

ment... Entre ses doigts, le papier tremblait... Il murmura d'une voix rauque :

Ceci est le comble!

Un peu de sueur mouillait ses tempes... Il alla à une fenêtre et respira longuement pendant un moment... Puis, ayant maîtrisé cette première émotion, il dit entre ses dents :

Allons, il faut parer sans retard à ce nouveau danger!

Il se rendit chez sa mère, eut avec elle un court entretien... Après quoi, il s'éloigna dans la direction du petit bâtiment des communs où Martold se transformait en Belvayre.

. . . . . .

Orietta eut peine à retenir une moue de dépit, en voyant apparaître à l'heure du déjeuner son peu sympathique beau-père.

Très aimablement il déclara :

— Bien que fort occupé en ce moment, j'ai tenu à venir vous souhaiter la bienvenue ici, ma chère enfant.

Elle remercia froidement... Après quoi, Agnese apprit à son mari leur aventure de la veille.

— Quelle reconnaissance je dois au ciel, chère Agnese, pour vous avoir ainsi préservées!

Mais quand elle mentionna le nom de celui qui leur avait offert son aide, Belvayre eut un léger froncement de sourcils.

— Tu dis?... le comte Mancelli?... Serait-ce celui qui se prétend le fils de don Gaëtano?

— Il est son fils, en effet... Don Luigi, si étrangement disparu autrefois...

— Permets, chère amie! Rien ne le prouve!... Et, à te dire vrai, j'ai entendu parler de ce comte Mancelli comme d'une sorte d'aventurier de très grande envergure, servi par un extérieur fort remarquable et par une intelligence hors de pair jointe à la plus complète absence de scrupules.

Agnese s'exclama :

— Un aventurier?... Oh! c'est impossible! Il a un tel air de distinction!

— Il existe des gens de cette sorte ayant tout à fait les allures de grands seigneurs, ma chère amie... Et, tout en ne connaissant pas personnellement ce jeune homme, j'ai des raisons de penser qu'il peut n'être qu'un habile intrigant, profitant du mystère qui a continué de planer sur l'enlèvement du petit Mancelli.

— Alors, ceci expliquerait certaines étrangetés, chez lui... Par exemple, quand je lui ai parlé de sa sœur disparue, elle aussi, tout enfant...

— Qu'a-t-il dit?

Agnese répéta les paroles échangées entre le comte et elle... Belvayre leva les épaules, souriant ironiquement.

— Oui, c'était une échappatoire... Tu comprends bien qu'il aurait répondu d'autre façon si réellement il était le frère de cette enfant.

— Il est certain qu'il n'a pas eu un moment d'émotion.

Orietta, qui écoutait attentivement, fit observer :

— S'il était ce que vous dites, mon père, il me semble que pour bien jouer son rôle, il l'aurait feinte, cette émotion, précisément pour ne pas donner de doute à son sujet.

Belvayre eut un rire légèrement narquois.

— Et! voyez-vous ces petites filles qui se mêlent de présenter leurs objections!... La comédie de l'émotion n'entre peut-être pas dans les moyens de ce personnage, ma chère enfant et, en homme habile, il juge sans doute plus prudent de ne pas s'y hasarder... Au reste, tout ceci demeure encore dans le domaine des hypothèses. Et d'ailleurs, que le jeune homme soit ceci ou cela, c'est chose de peu d'importance en l'occurrence. Il vous est venu en aide. vous l'avez naturellement remercié comme il convenait; après

quoi, il n'y a pas lieu de penser que vous vous trouviez jamais en rapports avec lui.

Agnese dit d'un ton soucieux :

— Mais c'est que, précisément, il a manifesté le désir de revenir prendre de nos nouvelles!

Belvayre s'exclama, avec un accent de vif mécontentement :

— Voilà, par exemple, qui est fort ennuyeux!... Tu ne peux le recevoir, Agnese. Je t'ai fait part des raisons que j'avais de le suspecter, au point de vue identité. Un autre motif, plus grave encore, doit t'empêcher de l'accueillir. Je te le dirai tout à l'heure.

— En ce cas, je ferai répondre que nous sommes sorties, s'il se présente.

— C'est cela. Donne à l'avance tes instructions à Joachim, pour qu'il ne fasse pas d'impair.

Après quoi, il mit habilement la conversation sur une autre voie.

Orietta restait pensive... Un aventurier, cet homme au fier et profond regard?... Non, elle ne pouvait le croire!... Au reste Belvayre répétait seulement des on-dit. Ceux qui l'avaient renseigné pouvaient être animés de sentiments malveillants à l'égard du comte Mancelli.

La jeune fille, en songeant ainsi, abaissait doucement ses paupières... Et ses yeux éblouis revoyaient les étincelantes prunelles bleues, adoucies tout à coup, mais dominatrices toujours...

Depuis la veille, sa pensée, plus d'une fois, était retournée vers l'étranger... Un peu de trouble s'insinuait en elle, alors, au souvenir de ce regard qui semblait avoir pénétré jusqu'au fond de son être moral, et qui différait tant de ceux dont, parfois, l'admiration insolente et hardie avait choqué si profondément sa délicatesse. Secrètement, elle ressentait une joie inexpliquée à l'idée qu'il reviendrait, qu'elle le reverrait et rencontrerait encore ce regard

superbe... ce regard de maître qui s'était un peu adouci pour elle.

Mais non, elle ne le reverrait pas... Son beau-père venait de décréter qu'il n'était pas digne d'être reçu par sa femme et sa fille.

Et le cœur d'Orietta se serra un peu, tandis qu'entre les cils baissés son regard mécontent, un peu méfiant, se glissait vers Belvayre.

Le déjeuner terminé, tandis que celui-ci emmenait sa femme dans le fumoir, Orietta alla retrouver son grand-père au salon, où Dominica lui servait ses repas. Profitant d'un court instant pendant lequel la demoiselle de compagnie ne se trouvait pas là, elle dit au vieillard :

— Vous savez, cher grand-père, vous ne verrez pas le comte Mancelli... Mon beau-père prétend qu'il n'est pas du tout le fils du comte Gaëtano, que c'est un aventurier ayant pris indûment ce nom... J'en suis fort étonnée, car si vous le voyiez, grand-père, vous jugeriez certainement comme moi qu'un homme ayant cette physionomie-là est incapable d'être ce que dit M. Belvayre.

Don Luciano l'écoutait avec attention... Mais, comme Dominica rentrait à ce moment, Orietta ne poursuivit pas son plaidoyer en faveur du comte Mancelli.

Pendant ce temps, dans le fumoir, Belvayre disait à sa femme :

— Je suis fort ennuyé au sujet de cet incident, Agnese... Et voici pourquoi : le comte Mancelli — ou soi-disant tel — a la plus déplorable réputation au point de vue moral. C'est, m'a-t-on assuré, le pire viveur qui soit. Vous voyez d'ici le motif de la visite annoncée?... La beauté d'Orietta n'a pu manquer de le frapper, et il s'arrange pour avoir, peu à peu, ses entrées ici. Comme c'est un homme terriblement séduisant, il est certain que votre fille serait en grand péril, si elle le revoyait.

Agnese joignit les mains.

— Ah! Marcel, vraiment, cet accident est doublement déplorable!... et moi qui trouvais ce jeune homme si parfaitement bien!... Pourvu qu'il ne revienne pas à la charge, qu'il ne renouvelle pas sa visite?

— Il est très probable en effet que cela se produira. En ce cas tu lui feras donner la même réponse... Si par hasard tu es obligée de te rencontrer avec lui, montre-toi très froide, de telle sorte qu'il comprenne bien l'inutilité de continuer ses essais pour s'introduire dans la place... Et surtout veille bien sur Orietta. Elle se laisserait vite ensorceler, comme toute autre jeune fille à sa place, d'ailleurs, car il paraît que le personnage est très fascinant...

— Il en a l'air, en effet!

— Méfie-toi! Ne la laisse pas sortir seule, même aux alentours, du moins pendant un certain temps. Dominica, si dévouée toujours, t'aidera d'ailleurs à exercer cette surveillance.

Belvayre repartit le lendemain, ayant lui-même donné ses instructions à Mlle Hausen et aux domestiques, Bertha et son neveu Joachim. Il avait ainsi paré dans la mesure du possible au grave danger qui le menaçait. Mais il n'en était pas moins étreint par l'inquiétude, sachant à quel terrible adversaire il avait affaire.

Il lui paraissait en effet certain que le comte Mancelli, une fois sur cette piste intéressante, ne la quitterait plus. Par Li-Wang-Tsang, il devait connaître le motif de l'intérêt que lui, Belvayre-Martold, portait à don Luciano... Quelle excellente occasion de le gêner, là encore, dans ses desseins!... et, tout au moins, de l'inquiéter davantage, de le harceler de toutes parts!

Martold ne se dissimulait pas que sa situation devenait difficile... Et il se doutait trop bien que son ennemi ne s'en tiendrait pas là!... Dès maintenant, il

se trouvait dans l'angoissante situation d'un homme debout sur un roc instable et menacé à tout instant de choir dans l'abîme.

. . . . . .

Huit jours plus tard, vers quatre heures de l'après-midi, une luxueuse automobile s'arrêtait devant la Frênaie.

Le comte Mancelli en descendit et sonna.

La porte de la maison s'ouvrit. Joachim apparut, traversa la cour fleurie précédant le logis et s'avança vers la barrière de bois derrière laquelle se tenait le visiteur.

Luigi dit impérativement :

— Annoncez-moi à Mme de Fervalles.

L'autre, gêné par l'autoritaire regard, balbutia :

— Madame est sortie... Avec Mademoiselle.

— C'est là en effet la réponse mensongère que l'on vous a ordonné de me faire. Mais avec moi, c'est chose inutile. Je sais que ces dames sont là. Conduisez-moi donc vers elles.

— Monsieur...

— Je vous l'ordonne, Joachim Stoller, fils de Prussiens, Prussien vous-même!

Les yeux du jeune domestique se dilatèrent, de stupéfaction et d'effroi... Le comte répéta :

— Conduisez-moi vers ces dames.

Joachim, subjugué par la puissance de ce regard, obéit aussitôt... En contournant la maison, toute paisible sous son revêtement de lierre, il précéda Luigi dans le jardin, vers une terrasse d'où la vue s'étendait sur les bois environnant Versailles, et sur une partie de la ville elle-même.

Là, à l'ombre d'un marronnier centenaire, Agnese et sa fille travaillaient près de don Luciano. Orietta, la première, vit le jeune homme qui s'avançait, après avoir congédié Joachim d'un geste sans réplique. Une

chaude rougeur couvrit les joues délicatement rosées, une surprise très vive anima les beaux yeux noirs...

Agnese, à son tour, apercevait l'arrivant... Chez elle, ce fut l'effarement, le plus extrême embarras. Elle laissa tomber son ouvrage, en attachant sur Luigi un regard ahuri. Le comte, très à l'aise, s'inclina, en s'excusant de la déranger peut-être... Mais il était fort désireux de savoir comment sa fille et elle se trouvaient, à la suite de cet accident.

Agnese bégaya, sans trop savoir ce qu'elle disait :

— Mais bien... nous allons bien...

Luigi saluait la jeune fille, puis don Luciano... Agnese, dans son désarroi, oubliait de le présenter. Ce fut Orietta qui dit à l'aïeul, dont le regard surpris et intéressé s'attachait sur cet inconnu :

— Grand-père, c'est le comte Mancelli... celui qui nous est si aimablement venu en aide l'autre jour.

Les deux hommes se considérèrent pendant quelques secondes, les yeux dans les yeux...

— J'ai su en effet que mon père avait pour vous beaucoup de sympathie, don Luciano, dit Luigi.

Le regard du vieillard s'éclaira un peu... Il semblait qu'il s'attachât à celui du comte avec une sorte d'ardeur, de fascination. Et quand le jeune homme, s'étant assis sur l'invitation d'Agnese qui reprenait un peu ses esprits, fut en conversation avec ses hôtesses, ce regard ne le quitta pas, conservant cette même expression qui frappa Orietta, beaucoup plus observatrice que sa mère.

Avec une parfaite aisance d'homme du monde, Luigi causait de choses et d'autres, sans paraître s'apercevoir de l'embarras d'Agnese. Il regardait beaucoup Orietta, discrètement d'ailleurs, et lui adressait fréquemment la parole... Elle répondait avec simplicité, avec, aussi, l'esprit vif qu'elle tenait de son père. Vêtue d'une robe de serge blanche dont le corsage un peu échancré laissait voir un cou d'une forme parfaite, sa magnifique chevelure coiffée sans apprêt,

en ondes souples et dorées, sa physionomie souvent animée d'un fin et charmant sourire qui donnait à son regard une plus grande séduction, elle était réellement la plus délicieuse créature qui se pût voir... Et, très visiblement, don Luigi le jugeait ainsi.

Quant à Agnese, elle n'avait pas encore repris sa complète présence d'esprit... Comment, pensait-elle, Joachim avait-il introduit le visiteur, en dépit des expresses recommandations de son maître?... Inquiète, mal à l'aise, au souvenir des avertissements de Belvayre, elle n'était pas à la conversation et guettait tous les regards du jeune homme vers sa fille, tous les mouvements de la physionomie d'Orietta.

Néanmoins, quoi qu'elle en eût, elle subissait l'ascendant que Luigi exerçait toujours autour de lui... Puis, maintenant qu'elle le voyait mieux et plus longuement, elle discernait chez lui des traits de ressemblance avec don Gaëtano... Il avait, surtout, une certaine façon de renverser la tête qui rappelait de façon frappante un mouvement familier au comte Mancelli qu'elle avait autrefois connu à Florence.

Très perplexe, et se demandant avec quelque souci ce que son mari dirait de l'aventure, elle ne chercha pas à retenir Luigi, quand, au bout d'un quart d'heure, il se leva pour prendre congé.

Le jeune homme jeta un coup d'œil sur la vue qui s'étendait devant lui... Puis, frappant légèrement du talon le sol bétonné de la terrasse, il dit avec une intonation ironique :

De grosses pièces d'artillerie seraient fort bien installées ici, pour lancer leurs obus sur Versailles.

Agnese et Orietta le regardèrent avec surprise.

Mme Belvayre demanda :

Des pièces d'artillerie?

Mais oui. Si jamais les Allemands, lors de la prochaine guerre, arrivaient jusqu'à Paris, ils se vengeraient de la résistance qu'ils rencontreraient certainement, en détruisant tout ce qu'ils pourraient,

et particulièrement les lieux présentant quelque valeur au point de vue art ou souvenirs historiques.

Belvayre avait su, fort habilement, convaincre sa femme de la supériorité de l'Allemagne sur toute autre nation, au point de vue morale, culture intellectuelle et artistique, vertus familiales, etc. Aussi protesta-t-elle :

— Oh! comte, quelle idée avez-vous là?... D'abord, il n'y aura pas de guerre, car l'Allemagne est pacifique...

Luigi eut un sourire de raillerie.

— M. Belvayre vous le dit, en effet, madame. Mais permettez-moi d'être d'un autre avis... L'Allemagne prépare cette guerre depuis longtemps, et je pourrais vous indiquer, en tel et tel endroit, aux alentours de Paris, des installations dans le genre de celle-ci, destinées au même usage.

Agnese le regarda avec quelque stupéfaction.

— Comment, au même usage?... Cette terrasse, mon mari l'a fait faire il y a cinq ou six ans, pour jouir de la vue qui est agréable.

Elle ajouta en souriant :

— Et vous pensez bien qu'il n'avait pas idée de préparer une plate-forme pour les canons allemands!

Luigi riposta, un éclair de sarcasme dans le regard.

— Je n'en doute pas, madame.

Il salua don Luciano, qui continuait à le considérer avec une attention profonde, et Orietta, dont les joues rosées s'empourprèrent à nouveau, en rencontrant son regard devenu plus ardent, pendant quelques secondes.

Agnese, qui se tenait debout près du fauteuil de son père, tendit la main au jeune homme et fit machinalement quelques pas pour l'accompagner jusqu'à l'extrémité de la terrasse, vers l'allée descendant au logis.

Luigi se tourna vers elle, et la regarda en disant d'un ton bas, nuancé d'ironie :

— N'ayez crainte, madame, je ne suis pas l'homme que l'on vous a dépeint. Mlle de Fervalles n'a rien à redouter de moi. Quant à prétendre que j'ai usurpé le nom de Mancelli, c'est une accusation un peu osée, dans la bouche de M. Belvayre. Mais je n'en suis pas à m'étonner de ce qu'il peut dire ou faire.

Agnese resta un moment abasourdie... Comment savait-il ce que Belvayre lui avait dit à son sujet?... Et que signifiait cette dernière phrase?...

Stupéfaite, très gênée, elle balbutia :

— Vous... connaissez mon mari?

— Je le connais, oui, et beaucoup mieux que vous... Si vous aviez écouté autrefois mon père, madame, vous vous seriez épargné les dures révélations qui vous attendent.

Sur ces mots énigmatiques, Luigi s'inclina et s'éloigna.

Agnese resta un moment immobile, figée là par une stupéfaction grandissante... Elle ne comprenait pas... Qu'avait-il voulu dire? Que signifiait cette sorte d'attaque contre son mari?

Et lequel des deux mentait?... Marcel, en assurant qu'il ne connaissait pas celui qu'il appelait « le soi-disant comte Mancelli », ou celui-ci, qui tout à coup, aujourd'hui, disait de Belvayre : « Je le connais, et beaucoup mieux que vous. »

Le jeune homme avait disparu qu'elle était encore à la même place, cherchant le mot de cette énigme... Mais Dominica apparut soudainement dans l'allée, très rouge, visiblement sous le coup d'une forte émotion. Elle venait, en effet, au retour de sa promenade quotidienne, de croiser le comte Mancelli, dans la cour précédant la maison. Quel que fût son aplomb habituel, elle avait dû, cette fois encore, baisser les yeux sous le regard de cet homme. Mais aussitôt elle accourait, stupéfaite et irritée, interpellant Agnese de loin :

Comment, madame, auriez-vous reçu ce jeune homme, en dépit de ce que M. Belvayre vous a dit à son sujet?

Agnese répondit d'une voix troublée :

Je ne l'ai pas reçu... C'est-à-dire... Joachim est le seul coupable. Il l'a amené ici...

En vérité, ce garçon est-il idiot ou fou?... Après les recommandations que lui a faites son maître!

Je... Je ne comprends pas, en effet...

Eh bien, je pense que vous allez lui donner une bonne semonce, en attendant celle de M. Belvayre!... Voulez-vous que je m'en charge?

Mais oui... mais certainement, ma chère Dominica.

Et Agnese, satisfaite d'éviter cet ennui, revint à son père et à sa fille.

Orietta n'avait pas entendu les paroles prononcées par le comte Mancelli. Mais l'émotion de sa mère ne put lui échapper. Elle songea, un peu intriguée : « Que lui a-t-il dit? »

Don Luciano, lui aussi, regardait attentivement sa fille, et une interrogation se lisait dans ses prunelles.

Agnese s'assit machinalement, en murmurant :

— Je ne comprends pas... non, vraiment, je ne comprends pas que Joachim...

Orietta dit avec quelque vivacité :

— Mais, maman, il aurait été assez mal de ne pas recevoir celui qui nous a si aimablement secourues!

— Ton père assure qu'il n'est qu'un aventurier...

— Mon père peut se tromper... Il se trompe certainement... N'est-ce pas, grand-père, que ce jeune homme ne peut être un intrigant?

Le mouvement des paupières attesta que le vieillard pensait sur ce point comme sa petite-fille.

Et le dialogue continua :

— Il vous plaît, grand-père?

— Oui.

— Beaucoup, n'est-ce pas?

— Oui.
— Ressemble-t-il à son père?
— Oui.
Agnese approuva :
— Certainement, il y a quelque ressemblance... Les cheveux, la coupe du visage, un air de famille, des gestes qui rappellent don Gaëtano.
Orietta s'écria triomphalement :
— Vous voyez donc, maman, qu'il est bien son fils.
— Oui, je... je crois, en effet... Néanmoins, il y a parfois des coïncidences étranges... et la prudence nous commande...
Orietta secoua la tête, démontrant ainsi qu'elle n'était pas le moins du monde convaincue que cette prudence fût nécessaire... De fait, en cette seconde entrevue, elle avait ressenti à l'égard du comte Mancelli une étrange impression de confiance — aussi vive que l'était, d'autre part, son instinctive antipathie pour Belvayre. A cette confiance s'unissait un autre sentiment éclos dans le cœur de la jeune fille, dès la première fois où elle avait vu Luigi. Mais ce sentiment dans lequel se mêlaient le trouble, la joie, une frémissante douceur, Orietta l'appelait de la sympathie, ignorant encore le nom véritable qu'elle devait lui donner.

VII

Un juron s'échappa des lèvres de Martold, quand, le lendemain, il prit connaissance du nouveau rapport de Dominica adressé à Belvayre et réexpédié sous seconde enveloppe à l'hôtel de Labrèze par le fidèle Fritz.
La comtesse Augusta, quand, un peu après, il lui

communiqua ce message, ne montra pas moins de colère et de préoccupation.

— Mais il entre donc où il veut, comme il veut, cet individu? s'écria-t-elle. Comment le domestique a-t-il pu le laisser passer?

— Vous voyez, Dominica écrit : « Joachim prétend n'avoir pas pu résister à l'ordre de cet homme... » A vrai dire, ma mère, je crois que ce Mancelli possède un singulier pouvoir sur la volonté d'autrui — sur certaines volontés du moins. Sans ranger la mienne au nombre de celles-ci, je dois avouer que son regard est peu ordinaire et qu'il donne l'impression d'être doué d'une clairvoyance étrange, en même temps que d'une force secrète, à laquelle, pour beaucoup, il doit être difficile de résister.

— Un être terriblement dangereux, alors?

— Terriblement. C'est d'ailleurs ainsi que je l'ai jugé déjà, l'autre jour... Et je crois que la lutte contre lui sera chaude!

— Que comptes-tu faire, pour l'empêcher de revenir à la Frênaie?

— Eh! Je n'ai qu'un moyen : expédier toute la maisonnée ailleurs, discrètement et prestement, sans quoi, maintenant qu'il connaît le chemin, il ne se fera pas faute de revenir. C'est une trop belle occasion pour lui d'ajouter aux inquiétudes qu'il me cause déjà!

— Puis la beauté d'Orietta l'attire peut-être?

— C'est très possible... Et la petite ne peut manquer de le trouver à son goût... Voyez-vous le tour qu'il pourrait encore me jouer de ce côté-là?... Oui, il faut absolument que je m'arrange pour leur faire quitter à tous la Frênaie et les installer ailleurs!

— Où cela, Ludwig?

— J'ai pensé à Castel-Majac. Qu'en dites-vous?

— Hum? Il n'ignore probablement pas qu'Orietta est propriétaire de cette demeure.

Sans doute, puisqu'il sait tout! Mais n'importe où je les enverrais, il arriverait à connaître leur résidence, du moment où il dispose de si puissants moyens d'information.

Eh bien, alors?... Quel avantage trouves-tu à ce déplacement?

Martold ne répondit pas... Mais la lueur sinistre qui traversait à cet instant ses prunelles grises renseigna sans doute suffisamment sa mère, car elle s'écria, non sans anxiété :

- Ludwig, quelle idée as-tu?

Martold se pencha vers elle... Ils avaient jusque-là parlé à voix basse, mais ce fut dans un murmure que le comte répondit :

Castel-Majac est isolé, entouré de bois, et un torrent gronde à sa base, dans une ravine dangereuse... Si Mancelli vient par là, il peut lui arriver plus facilement qu'ailleurs un accident, comme jadis à son père!

La vieille dame eut un frisson et un peu d'épouvante passa dans son regard.

Ludwig, ne recommence pas « cela »!

Il leva légèrement les épaules, et sa mâchoire, en avançant, lui donna un saisissant caractère de férocité.

Êtes-vous donc devenue tellement pusillanime?... La disparition de cet homme s'impose, car il est le plus dangereux des adversaires, et je sens bien que, lui vivant, je cours les plus grands périls. Alors, aimeriez-vous mieux que ce fût votre fils qui devînt sa victime?

Non, non!... Mais... quand on avance en âge, Ludwig... on voit certaines choses... sous un jour différent...

Il la considéra d'un air à la fois sarcastique et irrité.

Quelles choses?... Pas en tout cas, je l'espère, ce qui concerne le service de l'Allemagne?

Non... mais il y a cette affaire qui nous regarde personnellement... nos manœuvres autour de don Luciano et de sa fille... ton mariage avec Agnese... et maintenant le sort que tu réserves à Orietta, en voulant lui faire épouser cet individu, ce Borel...

Martold eut un rire sourd.

— Vous avez des remords à ce sujet?... Eh bien! je vous affirme que ces scrupules-là me sont inconnus. J'irai jusqu'au bout dans l'affaire en question, comme dans les autres... Pour l'instant, il s'agit d'empêcher que Mancelli revoie Agnese et Orietta. Je vais m'y employer sans tarder. Vous ne serez pas étonnée de me voir absent pendant quelques jours, ma mère? Dès cet après-midi, je vais me rendre à la Frênaie, et de là nous partirons pour Castel-Majac.

Il ajouta, en souriant avec une satisfaction cynique :

— Orietta sera enchantée, car je sais que son plus grand désir était de connaître le vieux logis de ses ancêtres.

Après un court instant de silence, il demanda :

— Avez-vous commencé de persuader Adda, au sujet de son séjour en Suède?

— Ses cousins de Falsten s'en chargent. Elle a dit non, d'abord, mais Ebba m'assure qu'elle la fera revenir sur ce refus.

Martold dit d'un ton soucieux, en quittant le siège qu'il avait pris près de sa mère :

— Elle a mauvaise mine, depuis quelques jours.

— Le bon air de Stralsau la remettra vite... Et si elle a déjà un caprice pour le comte Mancelli, elle l'oubliera plus vite là-bas.

— Oui, il est de toute nécessité qu'elle soit éloignée de lui! Je sens tellement que cet homme nous fera, à tous, le plus de mal possible!... Au revoir, ma mère. Je vous enverrai un mot pour vous tenir au courant.

. . . . . .

Agnese éprouvait quelque anxiété, au sujet de la façon dont son mari accueillerait la nouvelle de cette intrusion du comte Mancelli à la Frênaie. Belvayre n'avait jamais de grandes colères, mais sa froide irritation, ses paroles dures et mordantes étaient fort redoutées de sa femme — comme, autrefois, elles l'avaient été de Wilhelmine, la femme du comte Martold.

Aussi le vit-elle arriver avec une émotion inquiète, cet après-midi-là. En réunissant tout son courage, elle lui fit aussitôt le récit de ce qui s'était passé... Il s'écria :

— Là, que te disais-je, Agnese?... Cette façon de forcer la consigne ne sent-elle pas son intrigant d'une lieue?... Mais il faut que ce Joachim soit un parfait imbécile pour s'être laissé faire.

— Il dit qu'il n'a pas pu... qu'il a été obligé de faire comme l'autre voulait...

— Mensonges pour excuser sa sottise!... Je vais lui donner l'enlevée qu'il mérite!

Quand Belvayre revint, après un court entretien avec le domestique, un pli barrait son front... Il résultait en effet des explications de Joachim que le comte Mancelli était réellement au courant de tout, puisqu'il l'avait appelé « Prussien, fils de Prussiens » telle était en effet la nationalité du soi-disant Suisse, de même que celle de sa tante Bertha. En outre, il apparaissait très certain que le jeune domestique n'avait pu échapper à la toute-puissante volonté contenue dans le regard de don Luigi.

Belvayre, naturellement, ne dit mot de ceci à sa femme. Il déclara seulement :

Je te conseille de veiller mieux que jamais sur ta fille, ma chère amie. L'individu me semble avoir un aplomb colossal.

Agnese objecta :

Il paraît pourtant extrêmement bien, je t'assure... Vraiment je regrette que tu n'aies pas été là,

hier, tu aurais jugé par toi-même, et peut-être serais-tu revenu de ta prévention...

A ce mot, il la regarda avec méfiance.

— Ma prévention?... Je n'ai pas de prévention, mais seulement une grande inquiétude basée sur ce que j'ai entendu dire du personnage. Je ne comprends donc pas ta réflexion, Agnese... Ce faux Mancelli aurait-il réussi à te jeter de la poudre aux yeux, comme c'est l'habitude de ses pareils?

Agnese balbutia :

— Non pas... mais ceux qui t'ont renseigné pouvaient se tromper... ou bien avoir quelque malveillance à son égard...

Belvayre la considéra plus fixement.

— Que t'a-t-il dit, Agnese?... Répète-moi exactement ses paroles, je te prie.

Elle se troubla, bégaya un moment... et comme toujours, finit par obéir à l'injonction de son mari.

Il l'écouta d'un air impassible, puis dit sévèrement :

— Tu as cru cela, Agnese?

Elle protesta d'une voix tremblante :

— Mais non, mon ami!... non, je t'assure!

— Tout au moins, tu as douté... Ne le nie pas!... Et sais-tu que c'est une chose très dure pour moi, de penser que le premier intrigant venu, tel cet individu que tu voyais seulement pour la seconde fois, peut, à l'aide d'odieuses insinuations — volontairement très vagues, — te faire douter d'un homme que tu connais depuis tant d'années, qui a été pendant longtemps un ami dévoué pour ton père et toi, avant de devenir ton mari?

L'admirable comédien qu'était Belvayre donnait ici toute sa mesure. Agnese d'ailleurs peu difficile à circonvenir y fut prise, une fois de plus. Elle protesta n'avoir pas cru du tout le faux comte Mancelli, se jeta dans les bras de son mari en déclarant qu'elle avait toujours eu pour lui la plus

entière confiance et qu'elle lui garderait à jamais une profonde reconnaissance du dévouement témoigné à son père et à elle... Magnanimement, Belvayre l'embrassa en disant :

— Eh bien, qu'il ne soit plus question de cela... Mais tu vois combien cet homme peut être dangereux? Voilà, je crois, une crainte convaincante à l'appui de mes avertissements. Quand un être, s'introduisant par ruse dans une famille, s'arrange de plus pour glisser à une femme des calomnies sur son mari, je crois qu'il est jugé, qu'en dis-tu?

Agnese en convint... De nouveau, elle était subjuguée par lui, et l'anxiété qu'avaient laissée en son esprit les paroles énigmatiques du comte Mancelli s'évanouissait instantanément.

Belvayre conclut :

— Ceci te démontre aussi qu'un homme aussi dépourvu de scrupules est réellement fort à craindre. J'aimerais mieux, je l'avoue, savoir Orietta ailleurs qu'ici... Ne penses-tu pas, ma chère amie, qu'un séjour à Castel-Majac serait excellent pour vous tous?

Agnese répéta d'un ton surpris :

— A Castel-Majac?

Elle n'y était plus retournée depuis son veuvage, et quand, trois ans auparavant, sur la demande d'Orietta, elle avait exprimé à Belvayre leur désir d'y passer une quinzaine de jours, il avait répondu par un refus, en prétendant que le logis, depuis longtemps inhabité, ne se trouvait pas prêt pour les recevoir... Agnese avait alors pensé qu'il ne se souciait pas de la voir habiter cette demeure toute remplie du souvenir de son premier mari. Aussi, aujourd'hui, s'étonnait-elle de sa proposition.

Il comprit sa pensée, et expliqua :

— Je voudrais faire à Orietta ce plaisir, auquel, je le sais, elle aspire depuis longtemps.

Agnese dit avec émotion :

— Cher, cher Marcel, combien je te suis reconnaissante de ta bonté pour cette enfant!... Oui, elle sera heureuse, bien heureuse... En outre, comme tu le dis, voilà un moyen de la soustraire aux poursuites possibles de ce jeune homme... Il la regardait beaucoup, l'autre jour... et je voyais bien qu'elle était émue, troublée...

— Oui, c'est un homme habile et fort dangereux, je te le répète... Eh bien, allons annoncer à Orietta ce très prochain départ...

— Nous emmènerons mon père, n'est-ce pas?

— Certainement. Un changement d'air et de milieu lui sera favorable... Et, d'ailleurs, cela le priverait trop de n'avoir pas près de lui sa fille et sa petite-fille.

Agnese l'embrassa chaleureusement, en déclarant :

— Tu as toutes les délicatesses, toutes les bontés, mon Marcel!

Orietta laissa voir une joie profonde en apprenant qu'elle allait enfin connaître le vieux castel de sa famille.

Elle remercia de bonne grâce son beau-père qui avait eu cette excellente idée... On tomba d'accord pour fixer le départ au surlendemain, Agnese et Mlle Hausen ayant déclaré que ce laps de temps était suffisant pour leurs préparatifs.

Une dépêche partit à l'adresse de l'ancien domestique des Fervalles qui gardait Castel-Majac, afin qu'il aérât et nettoyât quelque peu. Belvayre alla la porter lui-même à Versailles, sous prétexte de quelques achats à faire, et en envoya une autre, adressée à Fritz, pour lui indiquer en termes convenus où il se rendait, en cas de communication importante à lui transmettre.

Car il accompagnait là-bas les voyageurs, tenant à surveiller les alentours pendant le trajet et à jeter un coup d'œil sur Castel-Majac et ses environs, pour juger de ce qui pourrait être fait au point de vue

« défense », si le comte Mancelli s'avisait de venir par là.

. . . . . .

Par des photographies que lui avaient montrées sa mère, Orietta connaissait déjà l'aspect extérieur du vieux castel de ses pères. Il lui apparut, au matin de son arrivée, enveloppé d'un chaud soleil de juin qui chauffait ses pierres roussâtres. Juché sur un roc, il dominait la petite vallée où se blottissait le village de Saint-Jean-Majac... Une route montueuse, entre des bois touffus, menait jusqu'au pont de bois qui avait remplacé le pont-levis. Des remparts à demi croulants, couverts de lierre et de joubarbe, se dressaient encore au bord du roc... Le pont franchi, le logis apparaissait, vieux nid de petits féodaux datant du XIVe siècle, avec quelques adjonctions, quelques remaniements opérés à différentes époques.

La tour de guet se dressait, toute rousse, dans la vive lumière. Des pigeons se posaient sur les vieux toits couverts de mousse. Contre la façade, autour des fenêtres en ogive, le long de la tourelle au toit conique, le lierre montait, achevant l'aspect romantique de l'antique demeure.

Orietta s'écria :

— Oh! maman, que cela me plaît!

Agnese murmura :

— Oui, l'été, c'est bien... Mais aux mauvais jours, tu verrais...

Elle se rappelait l'ennui éprouvé ici, quand était venu l'automne... Mais en même temps, le souvenir de son premier mari, de ce Guy qu'elle avait aimé autant que le pouvait sa nature sans profondeur, la saisissait au seuil de cette demeure où était née Orietta, où il était mort, lui, si vite!

Elle ne voulut pas reprendre sa chambre d'autrefois, et dit à sa fille :

— Ce sera la tienne.

Orietta ne demandait pas mieux. Cette pièce, très vaste, avait trois fenêtres ouvrant sur le jardin ombreux, tant bien que mal entretenu par Léonard, le vieux domestique. On entendait de là le grondement du torrent qui se précipitait dans la ravine, à la base du roc supportant Castel-Majac.

Aussitôt qu'elle eut enlevé ses vêtements de voyage et rafraîchi son visage, Orietta descendit et gagna ce jardin... Il n'était pas très étendu, la place lui étant mesurée entre les vieux murs crénelés. Les fleurs y poussaient un peu à l'aventure, et les arbres y prenaient une expansion excessive. A son extrémité se dressaient de superbes tilleuls centenaires... Là le terrain formait terrasse au-dessus de la ravine. Le roc descendait à pic jusqu'au torrent, dont l'eau bouillonnante écumait entre deux falaises sombres. Sur celle qui faisait face à Castel-Majac, une châtaigneraie s'étendait, toute baignée de soleil. Mais la lumière n'arrivait pas jusqu'au fond de la ravine, d'où montait la fraîcheur de l'ombre et de l'eau.

Orietta eut un frisson léger, en se penchant sur la vieille balustrade de pierre couverte de mousse.

Mais elle resta là, cependant, un long moment, se plaisant à voir bondir l'eau bouillonnante, et, quand elle redressait la tête, plongeant les yeux dans la vibrante lumière de midi qui enveloppait la châtaigneraie silencieuse.

A petits pas, en humant avec délices l'air tiède et pur, la jeune fille reprit le chemin du logis, « son logis », car Castel-Majac lui appartenait... Comme elle s'arrêtait pour examiner la tour de guet, Léonard, le vieux domestique des Fervalles, vint à passer près d'elle. Il demanda avec un mélange de respect et de familiarité :

— Mademoiselle pense-t-elle se trouver bien ici?

— Oh! très bien! Tout me plaît, dès le premier moment... Et puis, c'est la demeure de mes ancêtres, que j'ai tant désiré connaître.

— Nous aussi, nous avions bien hâte de voir mademoiselle. Je disais à ma femme : « Vois-tu, Jacquette, je voudrais bien que le Bon Dieu ne me prenne pas avant que la fille de M. Guy soit venue ici. » Et voilà que tout d'un coup, l'autre jour, je reçois cette dépêche!... Nous en étions tous éberlués!... mais bien heureux, mademoiselle.

Ses bons yeux francs s'attachaient avec une joie sincère et une visible admiration sur la belle jeune fille dont la silhouette se détachait dans la vive lumière.

Orietta demanda :

— Vous aimiez beaucoup mon père?

— Je le pense bien, mademoiselle! Je l'ai vu tout petit, et c'était un joli enfant, très vif, très caressant! Plus tard, quand il fut orphelin, je restai ici comme gardien, pendant qu'il était en pension et après aux colonies... Puis il revint, marié. Nous étions si contents, Jacquette et moi, de le voir dans son vieux castel avec sa jeune femme, et de penser qu'il y aurait bientôt un petit enfant!... Mais c'était trop beau! Notre pauvre monsieur est mort tout d'un coup, et madame est retournée près de son père, avec la petite fille — vous, mademoiselle.

Le vieillard tira son mouchoir, essuya une larme qui glissait hors de sa paupière... Orietta, émue, songeuse, resta un moment silencieuse, évoquant la mémoire de ce père qu'elle n'avait pas connu. Les photographies lui représentaient une physionomie intelligente et fine — beaucoup plus sympathique que celle de Belvayre. En questionnant Léonard, elle apprit en outre qu'il se montrait affable et bon et qu'on l'aimait beaucoup dans le pays.

— Lui, notre cher monsieur, se plaisait tant ici, ajouta le vieillard. Après les réparations indispensables, il pensait faire restaurer peu à peu tout le castel... A propos, mademoiselle a-t-elle vu la chemi-

née de la salle qu'on appelle ici « la salle de la Dame »?

— Non, je n'ai presque rien vu encore, à l'intérieur.

— Je vais la montrer à mademoiselle.

Et, alerte encore malgré son âge, il précéda la jeune fille jusqu'à une grande salle du rez-de-chaussée, dallée, tendue de tapisseries fort endommagées, éclairée par des fenêtres en ogive garnies de vitraux sur lesquels étaient peintes les armoiries des Fervalles.

Il existait là une monumentale cheminée de pierre, décorée de sculptures à la fois naïves et fortes par un imagier d'autrefois. Dans l'âtre aux parois noircies par les énormes flambées du temps jadis se dressaient de fort beaux landiers, et, sous le manteau, deux bancs de pierre rappelaient les longues veillées des châtelains, près des braises grésillantes qui s'effondraient peu à peu.

— Cette cheminée est en effet fort belle, dit Orietta. Et que j'aime cette vieille salle!... Mais elle ne paraît pas avoir été utilisée depuis longtemps?

— En effet, mademoiselle. Monsieur comptait la faire réparer, quand il aurait un peu d'argent devant lui... Mais pour y loger, je crois que personne ne s'en soucierait.

— Pourquoi donc?

Le vieillard secoua la tête, en jetant autour de lui un regard légèrement inquiet. Puis il dit, en baissant instinctivement la voix.

— Mademoiselle sait, dans les vieux logis, il y a souvent des revenants...

Orietta sourit.

— Comment, vous croyez à cela, Léonard?

— Eh! mademoiselle... tout de même... Ce n'est pas que j'en aie jamais vu. Mais j'ai connu dans mon jeune temps un domestique de Castel-Majac qui avait aperçu un fantôme tout gris, sortant de cette cheminée...

Cette fois, Orietta rit tout à fait, joyeusement.

— Sortant de la cheminée?... Je crois bien qu'il devait être gris, et même noir!... Ce domestique avait probablement bu plus que de raison, ce soir-là, et, les histoires qu'il avait entendues aidant, il a pris une ombre quelconque pour un fantôme.

— C'est possible, mademoiselle... Pour en revenir à cette cheminée, elle intéresse toujours les touristes qui visitent Castel-Majac au passage.

— En vient-il beaucoup?

— Non, pas trop, mademoiselle, parce que nous sommes ici dans une situation isolée. Il faut des gens qui recherchent les jolis petits coins, peu connus... Hier, il est venu un jeune homme très bien — je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi bien, foi de Léonard!... Un air!... des yeux!... Et une façon de vous dire : « Je désirerais visiter le castel », qui n'aurait pas donné envie de répondre non, si on en avait eu l'idée!... Mais puisque les maîtres n'étaient pas encore là, je n'avais pas à lui refuser. Il a tout regardé avec beaucoup d'intérêt, mais il s'est arrêté ici surtout et a examiné assez longtemps les sculptures de la cheminée... celles-là principalement...

Le vieillard désignait, à l'un des angles de l'énorme cheminée, une licorne surgissant entre des feuilles de châtaignier.

— ... Il a dit que c'était fort bien fait, et qu'il désirait en prendre un croquis. Comme il avait l'air de quelqu'un de très comme il faut, — c'est sûrement un très grand personnage, mademoiselle! — je n'ai pas osé lui dire non. Et d'ailleurs, il n'y a rien à prendre, ici. Alors je lui ai apporté un siège, puis je l'ai laissé s'installer, avec son album à dessin sur les genoux. Mais Jacquette est restée dans les alentours, pour surveiller un peu, tout de même... Il est sorti au bout d'un quart d'heure et m'a remercié, avec son grand air, en me donnant une pièce de vingt francs... Oui, vingt francs pour si peu!... Après quoi, il est

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

remonté dans son automobile qui l'attendait... Oh! quelque chose de bien aussi, l'automobile! Et le chauffeur très chic. C'est du grand monde, bien sûr!... et pas du parvenu, j'en réponds!

Orietta sourit de l'enthousiasme du vieux domestique.

— Cet étranger paraît vous avoir bien vivement frappé, Léonard?

— Oh! mademoiselle, c'est impossible qu'il en soit autrement!... Si mademoiselle avait vu ses yeux!... Des yeux bleus si beaux, qui avaient l'air de vous fouiller jusqu'au fin fond du cœur...

La jeune fille répéta mentalement : « Des yeux bleus si beaux, qui avaient l'air de vous fouiller jusqu'au fond du cœur... »

Elle en connaissait, des yeux semblables... Elle rêvait d'eux souvent... Elle se demandait si elle les reverrait un jour...

Et voici qu'elle pensait tout à coup, avec un battement de cœur : « Ne serait-ce pas lui? »

Pourtant, il y avait peu de vraisemblance... Mais enfin, il se pouvait qu'il fût en villégiature dans les alentours... Peut-être à son château du Périgord, dont il lui avait parlé, au cours de sa précédente visite à la Frênaie. Elle se souvenait en outre de lui avoir dit qu'elle possédait en Limousin cette vieille demeure. Sans doute avait-il eu l'idée de la visiter... dans l'intention peut-être de s'en entretenir avec elle, quand il la reverrait.

Tandis qu'une plus vive teinte rose couvrait ses joues, à cette pensée, elle s'informa :

— Et autrement, comment était-il, ce monsieur?... Blond, sans doute?

— Oh! pas du tout, mademoiselle!... Très brun, au contraire... Des cheveux noirs qui bouclaient, un teint mat... Et avec ça une belle taille, une allure dont on chercherait longtemps la pareille... Puis cet air de commander... si bien qu'on lui obéirait malgré soi...

La teinte rose devint plus vive encore, les battements du cœur s'accentuèrent... Orietta songea : « C'est lui... c'est lui, certainement. »

Et aussitôt, cette autre pensée lui vint : « Quel dommage que cette visite ait eu lieu hier, plutôt qu'aujourd'hui!... Nous l'aurions reçu... avec plaisir. »

Avec plaisir?... Elle, oui... Mais son beau-père? Mais sa mère?

Elle avait remarqué, depuis la visite de don Luigi — ou plus exactement depuis que Belvayre, à la suite de cette visite, était arrivé à la Frênaie — qu'Agnese s'arrangeait pour ne pas lui répondre, ou pour détourner la conversation, dès qu'elle parlait du comte Mancelli. Quelle calomnie son mari avait-il pu lui raconter encore à ce sujet?... Car, pour Orietta, il n'y avait que mensonge dans ce que son beau-père avait dit du jeune homme. Toute sa confiance allait instinctivement à celui-ci, alors que, depuis des années, elle ne pouvait avoir raison de l'éloignement que lui inspirait le second mari de sa mère.

Il était donc à peu près certain que si don Luigi s'était présenté aujourd'hui à Castel-Majac, il n'aurait pas été reçu... Aussi ne dit-elle mot à personne de son soupçon, au sujet du visiteur de la veille. Mais une joie intime demeura en elle, à la pensée qu' « il » était venu dans sa demeure, celui dont le regard avait fait sur elle une impression si profonde qu'elle ne pouvait songer à lui sans que son cœur se troublât et ressaillît d'un bonheur mêlé de crainte.

VIII

Belvayre demeura quatre jours à Castel-Majac, pour y installer son monde. Après quoi, il reprit le

chemin de Paris, ayant dûment fait la leçon à Agnese, à Mlle Hausen, aux deux domestiques « suisses » et, aussi, à Léonard.

— Mlle de Fervalles est depuis quelque temps l'objet des poursuites d'un individu peu honorable, expliqua-t-il au vieux serviteur. J'ai lieu de craindre qu'un jour ou l'autre, il découvre sa présence ici et cherche à s'introduire près d'elle. Je vous recommande donc la plus grande vigilance. Ayez soin de ne jamais faire entrer quelqu'un d'inconnu, de répondre toujours que ces dames sont absentes au cas où un étranger les demanderait. Il y aurait là un très grand danger pour Mlle Orietta, souvenez-vous-en, Léonard.

— Bien, monsieur, je ferai attention, répondit laconiquement le vieillard.

Lui aussi, tout comme Orietta, éprouvait une instinctive antipathie pour Belvayre. Elle datait de la première fois où il l'avait vu, du vivant de M. de Fervalles. Le romancier, sur l'invitation de ses amis, était alors venu passer une dizaine de jours à Castel-Majac... Plus tard, ayant épousé la veuve de Guy, il avait fait une apparition dans la vieille demeure, pour régler certains détails relatifs aux fermages, Agnese, tutrice de sa fille, lui confiant le soin de gérer les affaires de l'enfant aussi bien que les siennes propres. Léonard ne l'avait plus revu depuis lors... Mais l'impression n'était pas meilleure maintenant qu'autrefois. Aussi le vieillard, ayant vu avec chagrin le remariage d'Agnese, n'était-il pas mieux disposé à l'égard de celui qui avait remplacé son cher jeune maître.

Contre Agnese aussi, à cause de cette seconde union, il gardait une secrète hostilité. Quant à Mlle Hausen et aux deux domestiques étrangers, il les tenait en méfiance, bien qu'ils fussent aimables pour sa femme et lui — « trop aimables », songeait l'avisé bonhomme... Mais il était plein de compatissante

sympathie pour don Luciano, et, chaque jour, célébrait les louanges de « notre si jolie demoiselle ».

Orietta se trouvait fort bien dans sa vieille demeure. Le village niché dans la verdure, au pied du roc supportant le castel, les pittoresques promenades qu'elle faisait avec sa mère et Dominica, le jardin aux feuillages exubérants, le torrent qui roulait au fond de la ravine sombre ses eaux vertes et bouillonnantes, tout lui plaisait, tout la retenait.

« Notre fille est toujours enchantée de son Castel-Majac, » écrivait Agnese à son mari. « Et pas d'inquiétant personnage à l'horizon. D'ailleurs, il paraissait bien improbable qu'il vînt la poursuivre jusqu'ici. »

Belvayre ne jugeait pas cela improbable du tout... Mais comme maintenant un mois s'était écoulé depuis l'installation à Castel-Majac, il commençait de se dire que le comte Mancelli avait peut-être abandonné la partie de ce côté, pour ne pas courir trop de lièvres à la fois.

Martold avait en ce moment de graves soucis paternels. Egon, son fils aîné, officier dans l'armée autrichienne, menait l'existence la plus désordonnée, accumulait dettes sur dettes — si bien que son colonel avait discrètement fait prévenir le père qu'un scandale était à craindre, quelque jour... Sa fille Bettina, mariée depuis sept ans au baron de Soltken, diplomate prussien, et mère de cinq enfants, lui écrivait de Madrid, où elle se trouvait en ce moment, des lettres dramatiques, accusant son mari des pires forfaits — entre autres de chercher à l'empoisonner... Enfin, il avait d'assez mauvaises nouvelles de la santé d'Adda. La jeune fille était partie pour la Suède sans enthousiasme et semblait s'ennuyer beaucoup dans ce domaine de Stralsau, pourtant agréable et animé par beaucoup de jeunesse.

« Elle devient pâle, elle maigrit », écrivait la baronne de Falsten. « Et son regard est triste, comme

lointain.. Ne pensez-vous pas, Ludwig, que cette enfant pourrait avoir une inclination — probablement sans espoir?... A Paris, elle avait parlé à Ebba, sur un ton de grand enthousiasme, d'un certain comte Mancelli... Ici, elle n'en dit plus mot. Et quand, un jour, Ebba prononça intentionnellement son nom, elle devint très rouge, puis pâlit aussitôt et fit dévier la conversation... Ne faudrait-il pas chercher de ce côté le motif du changement d'Adda?... Qu'est-ce que ce comte Mancelli?... Est-il marié?... Le connaissez-vous?... Je me souviens d'avoir entendu prononcer son nom, pendant notre séjour à Paris; mais comme nous allions peu dans le monde, je ne sais rien de lui. »

Martold froissa la lettre avec rage, en murmurant :

— Je crois bien que je le connais!... Le misérable! Adda l'aime... et elle est capable de retomber malade, à cause de lui!

Mais que faire?... L'éloignement, le temps seuls pouvaient avoir raison de cette folle inclination. C'est ce qu'il écrivit à sa cousine de Falsten, en lui apprenant que lui aussi soupçonnait Adda d'être amoureuse du comte Mancelli.

Vers cette même époque, il résolut de mettre à exécution un plan dès longtemps formé, c'est-à-dire le mariage d'Orietta avec un personnage de son choix.

Celui-ci était un nommé Adrien Borel, employé au ministère du Commerce. Cet individu, âgé d'une quarantaine d'années, appartenant à une bonne famille normande, avait descendu tous les échelons du vice et s'était vu soustraire à une condamnation infamante par Belvayre, toujours à l'affût de gens à repêcher dont il pût ensuite faire ses dociles instruments... Borel, mis en relation avec l'Allemand Stebel, avait fait de la bonne besogne au service de celui-ci... Comme façade, il occupait ce poste au ministère que lui avait procuré Belvayre, qui connais-

sait intimement le chef de cabinet du ministre. Le pseudo-romancier tenait à sa discrétion ce protégé, contre lequel il possédait une pièce accablante. Aussi jugeait-il que personne mieux que lui ne pouvait lui convenir, comme gendre, au cas où il arriverait plus tard à s'assurer la possession du trésor.

Borel, un jour, lui avait confié son désir de « se ranger », c'est-à-dire, comme sa santé devenait précaire, d'avoir un intérieur, une femme qui le soignât... « Une jolie femme, autant que possible », avait-il ajouté. « Puis il faudrait qu'elle eût un peu de galette... Oh! je ne demande pas des centaines de mille! Je sais bien que je ne puis être exigeant... De quoi vivre gentiment, voilà tout... Vous devriez bien me trouver ça, monsieur Belvayre, vous qui me portez intérêt. »

Vu le passé du personnage — et le présent qui ne valait pas mieux — la demande était passablement cynique, s'adressant à celui qui n'en ignorait rien... Mais Belvayre n'était pas homme à s'en offenser. Bien au contraire, il s'empressa de saisir la balle au bond.

— Ah! vous voulez vous marier, Borel?... C'est une bonne idée. Vous finirez ainsi par devenir un homme sérieux... Voyons, un parti pour vous?... Euh! euh! je ne vois guère... Une jolie femme, ayant une dot passable... Il y a bien ma belle-fille, parbleu!... Pour être jolie, elle l'est, la petite... Et cinquante mille francs de dot, plus un domaine en Limousin, qui rapporte encore quelque chose. Je compte y ajouter une petite somme, si le prétendant me plaît...

L'autre le regarda avec ahurissement.

— Votre belle-fille?... Vous me la donneriez?... à moi?

— Et pourquoi pas, mon cher ami?... Vos petites... erreurs de jeunesse sont loin... et pardonnées. Vous n'avez pas encore, évidemment, une

existence irréprochable, mais je suis persuadé qu'une fois marié, vous vous rangeriez, comme vous le dites, et sauriez rendre votre femme heureuse... Voyons, est-ce que je me trompe?

Borel reprenait son aplomb; il affirma :

— Mais non, mais non, vous êtes dans le vrai. Je ferai un bon mari, c'est très certain... Un domaine dans le Limousin? Voilà qui ferait bien mon affaire! J'adore la campagne, l'été!

— Un petit château, spécifia Belvayre. Il est fort ancien et a toujours appartenu à la famille paternelle de Mlle de Fervalles, ma belle-fille... Une vieille famille noble, comme celle de ma femme, d'ailleurs.

Il vit luire dans les yeux de Borel une lueur de joie vaniteuse... Et il appuya :

— Elle pourrait faire un beau mariage, cette petite. Mais j'aimerais mieux la donner à quelqu'un que je connaisse bien, dont je n'ignore ni les défauts, ni les qualités — comme vous, Borel. Car vous avez des qualités, vraiment sérieuses, qui ne demandent pour se développer que les occasions favorables.

Belvayre n'ignorait pas que l'un des nombreux côtés faibles de l'individu était un immense amour-propre uni, comme presque toujours, à une intelligence médiocre. Car il n'est personne au monde plus satisfait de soi-même que les sots... Borel reçut donc l'affirmation de son protecteur sans la moindre incrédulité. Après une courte réflexion, il se déclara fort reconnaissant et tout prêt à faire la connaissance de Mlle de Fervalles.

Ce fut ainsi qu'à son retour, Belvayre convint avec lui qu'il l'emmènerait la semaine suivante à Castel-Majac, où tous deux passeraient quelques jours.

Agnese reçut le lendemain une lettre de son mari l'informant de sa prochaine arrivée avec cet hôte... Elle ne connaissait pas Borel, mais en avait entendu parler plusieurs fois par Belvayre comme d'un mari possible pour Orietta. Après s'être récriée au sujet de

la grande différence d'âge, elle avait fini, comme toujours, par se ranger à l'avis de son mari, qui disait :

— Vois-tu, ma chère amie, cette petite sera bien plus heureuse près d'un homme sérieux comme celui-là, dont elle sera tout l'univers, qu'avec quelque jeune fou qui la délaisserait peut-être au bout de quelque temps. Crois-en mon expérience et mon affection pour notre fille.

Agnese était donc un peu émue, en préparant la chambre de cet hôte, qui, peut-être, deviendrait le mari de sa chère Orietta. Quant à la jeune fille, ignorante du complot, elle ne voyait dans cette prochaine arrivée que l'ennui de revoir son beau-père et d'avoir sous son toit un étranger qui, étant un ami de Belvayre, lui était à l'avance peu sympathique.

Elle constata que son pressentiment ne l'avait pas trompée, quand elle vit descendre de voiture l'hôte attendu — un homme de belle prestance, au crâne en partie dégarni, au teint blême, aux yeux un peu fuyants sous lesquels se formaient des poches jaunâtres... Du premier coup d'œil, il lui déplut profondément. Et l'impression ne fit que s'accentuer par la suite, en dépit — ou plutôt à cause de l'amabilité du personnage.

Pendant les cinq jours que Belvayre et son protégé passèrent au castel, Orietta s'arrangea pour se trouver le moins possible avec eux. Elle était d'ailleurs assez occupée, ayant entrepris d'aider la religieuse presque impotente qui s'occupait, à Saint-Jean, d'un petit patronage... Néanmoins, il fallait bien se trouver là à l'heure des repas, et pendant la soirée, au cours de laquelle on lui demandait de se mettre au piano. Borel lui adressait alors des compliments hyperboliques, accueillis avec un sourire d'ironie un peu dédaigneuse que remarquait Belvayre, et qui l'irritait profondément.

« Va, va, il faudra bien que tu en passes par où je

voudrai! » songeait-il, en considérant avec colère ce fier et dédaigneux visage.

Borel, très emballé, — il n'avait jamais rêvé d'une pareille beauté — parlait de faire une déclaration, avant son départ. Mais Belvayre l'en dissuada.

— Cette enfant sort du couvent, songez donc. Vous l'effaroucheriez. Il faut du doigté, avec ces petites filles, mon cher... J'ai chargé ma femme de lui glisser la chose en douceur. Elle fera peut-être des difficultés, d'abord, parce que c'est une enfant et qu'elle n'a certainement pas encore songé au mariage. Mais elle s'habituera bientôt à cette idée, vous verrez... et nous célébrerons dans peu de temps les fiançailles.

Orietta poussa un soupir de soulagement quand elle vit la voiture, emportant les deux hommes, quitter le castel. L'antipathie pour Borel, en ces quelques jours, était devenue de la répulsion, et si le personnage avait été moins infatué de lui-même, il se serait aperçu que ses regards d'admiration produisaient un effet tout contraire à celui qu'il attendait.

A Paris, Belvayre, redevenant Martold, rentra à l'hôtel de Labrèze, où l'attendait une lettre de sa fille arrivée le matin même... Après avoir donné rapidement de ses nouvelles, Adda disait :

« Il faut maintenant que je vous raconte la découverte que j'ai faite hier... C'est une chose tout à fait incompréhensible!... Figurez-vous qu'en rentrant le soir dans ma chambre, j'ai trouvé, attachée à mon oreiller, une étoile de rubis formant broche...

Martold tressaillit violemment, et le papier faillit lui échapper des mains.

Il bégaya :

— Une étoile... de rubis?... Ah! lui encore!... lui!

« Qui l'avait mise là? » poursuivait Adda. « Je n'ai pu le savoir... Mes cousins sont aussi stupéfaits et intrigués que moi-même. Ils ont fait parmi la domesticité une enquête qui n'a apporté aucun

éclaircissement... N'est-ce pas étrange, papa?... Et un peu inquiétant, tout de même? Car il a bien fallu que quelqu'un s'introduise dans ma chambre pour apporter ce bijou.

« Les rubis sont « vrais » et très beaux. Je regrette de ne pouvoir les porter... Qui donc a pu se dessaisir d'un joyau de cette valeur, pour le plaisir de poser une énigme? Car je ne vois pas d'autre motif...

« Ce mystère m'intrigue et m'inquiète. Aussi ai-je aujourd'hui un peu de fièvre. Je vais me coucher de bonne heure et Rosa me fera la lecture... De plus en plus taciturne et sombre, Rosa. En outre, elle a mauvaise mine, et m'a dit qu'elle dormait mal. Mais quand je lui demande si elle a un motif d'ennui, ou si elle se sent souffrante, elle me répond toujours : « Je n'ai rien... » Une singulière nature! Malgré tout, elle est bonne et dévouée et je l'aime toujours. »

Martold froissa la lettre et se laissa tomber dans un fauteuil, le front entre ses mains.

Ah! le motif, il le voyait bien, lui!... Une fois de plus, son adversaire l'avertissait : « Vous voyez, quand je voudrai... Je sais qu'elle est là, celle que vous avez voulu éloigner du péril, et quand il me plaira, je vous la prendrai... Où qu'elle soit, je la trouverai toujours. Ainsi donc, vous n'aurez plus de repos, dans l'attente du malheur qui vous frappera au jour fixé par moi. »

Oui, le langage du mystérieux bijou était aussi clair pour le comte Ludwig que si Luigi en personne le lui eût tenu.

Et pour un instant, il restait là, effondré, anéanti, saisi de terreur, devant cette nouvelle révélation d'une puissance occulte contre laquelle se brisait celle dont il disposait lui-même.

Tout à coup, il bondit de son fauteuil.

Pour que de tels actes fussent possibles, il fallait que le comte Mancelli eût un complice parmi la domesticité des Falsten... comme il en avait un, ici

même, ainsi que le prouvait l'épingle à tête de corail formant étoile trouvée par Martold dans son cabinet de travail, le soir où avait eu lieu la garden-party chez les Homson. Cette affaire n'avait jamais pu être élucidée. Le comte Ludwig se demandait toujours, en considérant l'un ou l'autre de ses domestiques : « Est-ce celui-ci qui m'espionne, qui est aux gages de mon ennemi?... » Et maintenant, il lui fallait imaginer quelque chose de semblable, chez ses cousins Falsten... Mais comment expliquer que, partout, ce Mancelli eût des complices?

Martold fit quelques pas saccadés à travers la pièce... Puis, soudainement il s'arrêta, l'esprit traversé d'une pensée.

Rosa!... Pourquoi ne serait-ce pas elle?

Mancelli, qui savait tout, n'ignorait probablement pas qu'elle n'était autre que sa sœur Bianca, une des jumelles enlevée autrefois et dont les adversaires de Martold avaient paru se désintéresser... Il avait pu se mettre en rapport avec elle, lui révéler sa véritable personnalité, s'en servir comme complice...

Oui, c'était cela!... ce devait être cela.

Mais alors, il fallait qu'il l'éloignât au plus tôt d'Adda, pour laquelle sa présence constituait un grave danger! Car, naturellement, elle devait haïr la fille de l'homme à qui était due la mort de son père et de sa mère. Elle obéirait joyeusement à toutes les instructions de son frère, l'implacable vengeur...

Ce changement de caractère, depuis quelque temps, n'était-il pas une preuve que quelque chose de nouveau avait passé dans sa vie?

Oui, Adda était en grand péril si Bianca demeurait près d'elle!

Mais quel prétexte allait-il lui donner pour rappeler sa compagne?

La comtesse Augusta, consultée par lui, après avoir été mise au courant de ces nouvelles et très graves complications, déclara :

— Je ne vois pas trop comment Rosa aurait pu se mettre en rapport avec son frère, sans que nous nous en soyons aperçu, car elle est très tenue, chez nous. Mais enfin, il est certain que cette affaire est assez troublante et donne à penser qu'elle pourrait jouer un rôle là-dedans... Pour plus de sûreté, mieux vaut en effet la retirer du voisinage d'Adda... Le difficile, c'est de donner à celle-ci une explication plausible... Je puis lui écrire qu'étant fort souffrante, je désire avoir près de moi Rosa, qui est une excellente garde-malade — je l'ai constaté l'année dernière quand j'ai eu ma pneumonie. En disant cela, d'ailleurs, je ne mentirai guère, car je me sens très faible depuis quelque temps.

Martold la regarda plus attentivement et fut frappé de l'altération de ses traits.

— Vous devriez consulter encore, ma mère.

— A quoi bon! Le mal dont je souffre est incurable, je le sais, à mon âge surtout... Donc, pour en revenir à notre sujet, je demanderai Rosa. Adda ne s'en étonnera pas, car elle sait que j'apprécie ses soins.

— Et une fois ici, je m'arrange pour l'éloigner, pour la faire disparaître.

La vieille dame se redressa, la physionomie inquiète.

— Où cela?... comment?

Il eut un rire sourd.

— Ne craignez rien, je me contenterai de l'expédier loin d'ici, à de braves Allemands d'Amérique chez lesquels elle sera fort bien, et qui la surveilleront de près... Vous comprenez que je ne puis la garder chez moi, avec ce soupçon que nous avons sur elle? Et il ne faut pas, d'ailleurs, qu'Adda la retrouve quand elle reviendra.

— Mais quelle explication donnerez-vous à votre fille?

— Je lui dirai qu'ayant découvert que la conduite

de cette jeune personne laissait à désirer, j'ai dû, à mon grand regret, la renvoyer chez ses parents.

Oui... c'est une idée...

La comtesse parlait avec effort... Peu à peu, à mesure que sa vie déclinait et qu'approchait le jugement de Dieu, elle se sentait écrasée par le poids des mensonges, des crimes, des actions viles dont elle avait été soit la complice, soit la confidente trop complaisante, dans son admiration aveugle pour son fils et son fanatisme de pangermaniste. Toutefois, dans ce remords, il n'entrait pas de repentir, mais seulement la terreur de la justice divine devant laquelle il lui faudrait bientôt paraître.

Martold s'était mis à marcher de long en large, l'air soucieux... Puis il s'arrêta devant sa mère en disant :

— A la réflexion, il me paraît impossible qu'Adda revienne ici... et que nous-mêmes nous y demeurions. Ce voisinage du comte Mancelli est terriblement dangereux... Je me souviens qu'en me faisant visiter cet hôtel, le précédent propriétaire me parla d'une communication existant autrefois avec l'hôtel de Sombreval. Peut-être Mancelli l'a-t-il retrouvée... En tout cas, une telle proximité apparaît trop favorable à la surveillance que cet homme fait certainement exercer sur nous.

— Alors... tu penses à changer de logis?

— Il le faut bien!... Mais c'est terrible pour moi, car je vendrai difficilement celui-ci... et j'ai précisément en ce moment de graves embarras d'argent.

— Seigneur! Ludwig, quand donc seras-tu sérieux et cesseras-tu de disperser, aux quatre vents de tes folies, les sommes considérables dont les gouvernements allemand et autrichien paient tes importants services?

Il leva légèrement les épaules.

— Bah! laissons donc cela, ma mère. Je m'en tire toujours, de ces ennuis pécuniaires... Si seulement ce

vieux Pellarini se décidait à parler, voilà qui ferait bien mon affaire!

— Tu n'aurais pas pour cela le trésor. Il faudrait y arriver, mettre la main dessus et le rapporter sans encombre. Or, tu trouverais peut-être là encore sur ta route le comte Mancelli, puisqu'il paraît affilié à cette société chinoise...

— Affilié? Je le soupçonne plutôt d'en être le chef... Oui, certainement, il cherchera encore à entraver mes desseins; mais enfin, je finirai tout de même bien par en avoir raison, de ce Mancelli!... Tenez, en ce moment, je le fais surveiller de près, car j'ai appris qu'il se trouvait à son château de Monteyrac. Or, de là à Castel-Majac, la distance n'est pas si considérable qu'il ne puisse un bel après-midi se présenter pour offrir ses hommages à ces dames... Et ce serait là une visite particulièrement fâcheuse, au moment où il va falloir batailler pour décider Orietta à épouser Borel.

— Hum! avec le caractère de cette petite, je ne sais si tu arriveras à tes fins!... Et à dire vrai, Ludwig, un tel individu... Elle serait fort malheureuse...

Il eut un impatient mouvement d'épaules.

— Allons donc! En sachant s'y prendre, elle le fera tourner comme un toton... Et quant à accepter ce mariage, je saurai bien l'y forcer. Au moins, que j'aie la sécurité de ce côté!

La vieille dame demanda :

— Agnese parlera à sa fille?

— Oui. Elle a d'abord fait quelques difficultés, Borel ne lui plaisant guère; mais je l'ai assez vite décidée. Je compte recevoir un mot d'elle demain, car je lui ai dit de donner aussitôt le premier assaut. Il ne faut pas en effet que cette affaire traîne, à cause de Mancelli, qui pourrait nous mettre des traverses dans le chemin. Car, d'après les observations d'Agnese, Orietta paraissait lui plaire beaucoup... Naturelle-

ment, je m'attends à un refus de la jeune personne. Alors, j'arriverai à la charge... et nous verrons bien!

IX

Quel que fût l'empire de son mari sur elle, Agnese n'avait accepté qu'avec répugnance de parler à sa fille de ce mariage. Le prétendant lui paraissait beaucoup trop âgé; mais, surtout, il lui déplaisait, par sa physionomie, par ses manières, par tout enfin... Néanmoins, comme toujours, elle cédait à cette volonté qui la dominait, à la crainte que lui inspirait cet homme si habile à en faire son instrument.

Aux premiers mots de sa mère, Orietta sursauta...

— Vous dites?... Ce monsieur... songe à m'épouser?... Ah! par exemple!

Elle se leva si brusquement, à ces derniers mots, que sa chaise tomba derrière elle.

Agnese, saisie par la violente protestation qui dressait ainsi debout la jeune fille frémissante, balbutia :

— Mais, ma chérie... écoute...

— Mais, maman, voyons, vous n'avez tout de même pas pris cela au sérieux?

Sous le loyal et fier regard de sa fille, Agnese baissa un peu les yeux, gênée, malheureuse...

— Pourquoi non, chère petite?... Ton père se porte garant de ses grandes qualités... L'âge est peu en rapport avec le tien, j'en conviens; mais il sera un mari plus sérieux, plus dévoué que ne pourrait être un homme plus jeune... Et puis, Orietta, il faut que tu saches ceci : des placements que nous croyions excellents ont deçu nos espérances, et de ma fortune il reste peu de chose. Toi, tu as encore une

cinquantaine de mille francs, plus Castel-Majac. C'est peu, de nos jours... Il faut donc te contenter d'un mariage relativement modeste... Or, celui-ci présenterait cet avantage que ton père, dont l'estime et l'amitié pour M. Borel sont très grandes, augmenterait ta dot d'une cinquantaine de mille francs... Mais, naturellement, si tu refusais son ami, cette générosité ne te serait plus acquise...

Agnese répétait tous les arguments dont s'était servi Belvayre pour la décider.

Orietta riposta, en redressant fièrement la tête :

— Je n'ai pas besoin de l'argent de M. Belvayre, et plutôt que d'épouser son ami, j'aimerais mieux ne me marier jamais, vivre dans la pauvreté, travailler à n'importe quoi.

— Voyons, ma petite... réfléchis... Ton père désire beaucoup ce mariage... Il sera très mécontent.

— Oh! maman, que peut compter ce mécontentement devant une aussi grave question!... A aucun prix, je vous je vous le répète, — et vous pourrez lui redire exactement mes paroles, — à aucun prix je n'accepterai d'épouser ce M. Borel, pour lequel je n'éprouve que de l'antipathie... et encore, ce mot n'est pas assez fort pour définir le sentiment qu'il m'inspire.

Agnese murmura d'un air consterné :

— Que va dire Marcel?

Orietta se pencha vers elle et l'embrassa avec un mélange de tendresse et de compassion pour cette faiblesse qu'elle était bien obligée de constater chez sa mère, et qui la peinait toujours.

— Voyons, maman, mon père ne peut cependant prétendre m'imposer son candidat! Au reste, je suis trop jeune encore pour me marier... Nous verrons dans trois ou quatre ans. D'ici là, laissez-moi vivre tranquillement près de vous, près de mon cher grand-père... Dites, chère maman, vous n'êtes pas si pressée de vous débarrasser de votre Orietta?

Agnese soupira :

— Oh! non! Mais Marcel voulait te voir établie... bien établie...

« Et se débarrasser de moi », songea *in petto* Orietta, que les airs aimables de son beau-père ne pouvaient tromper sur le degré de sympathie qu'elle lui inspirait.

Laissant Agnese fort anxieuse au sujet de la réponse qu'elle allait transmettre à son mari, la jeune fille alla retrouver dans le jardin don Luciano pour lui faire la lecture... Mais l'entretien qu'elle venait d'avoir avec sa mère la laissait fortement agitée, encore toute frémissante d'indignation devant la prétention qu'avait Belvayre de lui imposer ce personnage. Cette émotion se discernait dans sa voix, comme aussi sur sa physionomie... et quand, à la fin d'un article, la jeune fille leva les yeux sur son aïeul, elle vit dans le regard de celui-ci une interrogation inquiète.

Laissant glisser à terre le journal, elle rapprocha son siège et mit son bras autour du cou de l'infirme, en posant un baiser sur le front ridé.

— Cher grand-père, vous voyez que votre petite Orietta est un peu émue?... C'est que, figurez-vous, je viens de recevoir une demande en mariage!... et savez-vous de qui? De M. Borel, qui ne vous plaisait guère, à vous non plus, si j'en crois la façon dont vous le regardiez parfois.

La stupéfaction, puis la colère apparurent dans les yeux du vieillard.

Orietta ajouta vivement :

— Vous pensez bien que j'ai dit non aussitôt, en dépit des adjurations de maman, qui a toujours peur de contrarier son mari!... Vraiment, je ne comprends pas quelle idée a M. Belvayre, en voulant me faire épouser ce Borel!

Dans le regard de don Luciano, Orietta vit passer

une lueur qu'elle y avait déjà remarquée, plus d'une fois, quand il s'attachait sur Belvayre.

En se penchant à l'oreille du vieillard, elle chuchota :

— Vous ne l'aimez pas non plus, M. Belvayre, grand-père?... Vous sentez qu'il n'est pas franc, et qu'il ne vous aime pas?

Don Luciano eut un mouvement de paupières affirmatif.

A ce moment, l'oreille très fine d'Orietta perçut un léger bruit de pas... En se redressant, la jeune fille dit tout haut :

— Eh bien, grand-père, puisque cela ne vous fait rien, je finirai de vous lire ce journal un peu plus tard. Je vais aller dans ma chambre terminer un petit rangement...

La porte s'ouvrait, laissant apparaître Dominica Hausen, dont le coup d'œil investigateur, aussitôt, enveloppait aïeul et petite-fille.

Elle dit doucereusement, en voyant Orietta se lever :

— Vous partez, ma chère petite?... La lecture est déjà finie?

— Non, je viendrai la continuer tout à l'heure, car je me suis rappelée que j'avais laissé quelque désordre dans ma chambre, quand ma mère m'a appelée pour me parler.

— Eh bien, allez, chère enfant, et ne vous pressez pas. Je finirai de lire ce journal à don Luciano.

En réalité, le désir de terminer le rangement de sa chambre n'était qu'un prétexte pour Orietta. Un monde de pensées se pressait en son cerveau, et elle avait besoin d'un moment de solitude, pour réfléchir, pour calmer son agitation intérieure.

Aussi, au lieu de gagner aussitôt sa chambre, se dirigea-t-elle vers la vieille petite chapelle située dans la partie la plus ancienne du castel, près de la salle de la Dame. Elle s'agenouilla au hasard, sur un des

bancs de bois, devant l'autel de chêne sculpté qu'elle ornait pieusement de fleurs, depuis son arrivée à Castel-Majac... Et là, le front entre les mains, elle pria, et songea...

Pourquoi Belvayre voulait-il lui faire épouser ce Borel? Pourquoi le second mari de sa mère lui inspirait-il un tel éloignement, une antipathie si profonde qui croissait à chacune de leurs rencontres?... Pourquoi don Luciano regardait-il son gendre avec méfiance et colère?...

Et cette Dominica, qu'elle détestait de plus en plus, car elle s'était aperçue de l'espionnage que cette femme exerçait sur elle, sur sa mère, sur son grand-père... Et Bertha, la cuisinière, avec son air faux, ses regards fouineurs, dans sa face placide... Et Joachim aussi, qui avait une mine hypocrite... Tous ces gens, mis par Belvayre au service de son beau-père et de sa femme, étaient déplaisants à Orietta... Et elle s'avisait depuis quelque temps de leur trouver quelque chose de suspect.

Imagination, sans doute... Néanmoins, elle éprouvait parfois un singulier malaise — la sensation d'être surveillée, sournoisement, et de se trouver parmi des ennemis.

Aujourd'hui, en outre, s'étaient avérés les réels sentiments de Belvayre à l'égard de sa belle-fille. Dans un but encore ignoré d'elle, il voulait lui imposer ce mariage que rien ne motivait : ni l'âge du candidat, ni sa personnalité, ni sa fortune et sa situation, l'une inexistante et l'autre fort ordinaire. Il y tenait beaucoup pourtant, puisqu'il était prêt à augmenter la dot d'Orietta... Que se cachait-il donc là-dessous?

Une angoisse la pénétrait, tout à coup... Son antipathie instinctive pour Belvayre se mêlait maintenant de crainte. Elle avait l'impression que cet homme était pour elle, pour son aïeul, pour sa mère, un ennemi et un danger.

Mais comment?... Pourquoi?... Ceci était pour elle l'inquiétante incertitude.

Et voici qu'au milieu de ces anxieuses pensées, une image surgissait : celle d'un homme au superbe regard dominateur, dont le souvenir troublant hantait son esprit, depuis qu'elle le connaissait.

Elle s'était déjà rendu compte qu'en dépit de ce que prétendait son beau-père, au sujet de celui qu'il appelait « le soi-disant comte Mancelli », une étrange impression de confiance existait chez elle, à l'égard de cet étranger. Maintenant, elle se disait : « M. Belvayre paraît avoir contre lui de la malveillance... Pourquoi?... Aurait-il quelque motif de le craindre, de vouloir l'éloigner? »

Mais ce problème restait insoluble pour elle... Avec ferveur, elle demanda à Dieu d'éclairer sa voie, d'écarter les périls encore obscurs qu'elle pressentait, surtout depuis cette singulière demande en mariage Puis elle se leva et, s'inclinant devant l'autel, se détourna pour sortir de la chapelle.

Mais elle s'immobilisa, saisie par la stupéfaction...

Debout sur le seuil de la porte en ogive se tenait un homme de taille haute et svelte, en qui elle reconnaissait aussitôt le comte Mancelli.

Rapidement, il s'avança et dit à mi-voix :

— Venez, je vous prie, mademoiselle. J'ai a vous parler de choses graves.

Elle le suivit, machinalement, sans avoir même l'idée d'hésiter.

Dans la salle de la Dame, don Luigi lui désigna une vieille cathèdre à dossier sculpté, en prenant lui-même un escabeau de chêne.

— Ce que j'ai à vous dire prendra un assez long moment, mademoiselle... Personne n'a besoin de vous en ce moment?

Elle balbutia :

— Non, personne... On me croit dans ma chambre...

— Très bien... Veuillez excuser l'incorrection de mon procédé, mais je tenais à vous voir d'abord seule, à vous faire en premier lieu les révélations que j'ai l'intention de répéter ensuite à votre mère et à votre aïeul.

— Des révélations?... A quel propos?... Et comment avez-vous?...

Il eut un de ces rares et rapides sourires qui détendaient singulièrement sa physionomie hautaine.

— Comment je suis entré chez vous?... Je vous expliquerai cela tout à l'heure.

Son regard, éclairé d'une lueur ardente, enveloppait la charmante figure qu'empourpraient l'émotion, le saisissement, l'anxiété.

En se penchant un peu vers elle, le comte dit, avec une intonation de douceur très inaccoutumée dans sa voix impérative :

— Je sais que vous ne voyez pas en moi ce que Belvayre a voulu vous représenter. Je sais que je vous inspire confiance... Eh bien, mademoiselle, écoutez-moi... Je vais remonter un peu loin, à l'époque où mon père, revenant d'un assez long séjour en Chine, fit à Florence la connaissance du sieur Belvayre... ou soi-disant tel...

Orietta sursauta :

— Comment, soi-disant tel?

— Vous allez voir pourquoi j'emploie ce terme.

Et à sa façon nette, précise, Luigi fit à la jeune fille stupéfaite et indignée le récit des intrigues de Belvayre et de sa mère autour des Pellarini père et fille, de la façon dont le romancier, après s'être fait remettre le document chinois, avait réussi à éloigner don Gaëtano, dont il redoutait la clairvoyance, de la longue comédie — continuée jusqu'ici — jouée par lui autour de l'infirme et d'Agnese.

— ... Et croyez-vous que ce soit là tout ce que l'on peut reprocher à cet homme?... Non, mademoiselle, ce n'en est que la plus petite partie — la moins grave,

dois-je même ajouter. Vous savez que je fus enlevé à mes parents, vers l'âge de six ans, et que ma mère mourut de chagrin. L'auteur de ce rapt était ce même Belvayre...

— Oh! par exemple!

— Quelques mois après, mon père était victime d'un accident. Mais celui-ci avait été préparé par le même personnage.

Orietta eut une sourde exclamation d'horreur.

— Enfin, quand un ami de mon père, un Chinois du nom de Li-Wang-Tsang, eut réussi à me soustraire aux geôliers que cet homme m'avait donnés, ce fut au tour d'une de mes sœurs de disparaître... L'être vindicatif et mauvais entre tous poursuivait de sa haine les enfants mêmes de sa victime.

Frissonnante, les mains jointes, Orietta, écoutait Luigi avec des yeux agrandis par l'effroi.

Il poursuivit :

— Maintenant, je dois vous révéler la véritable identité de l'individu, avant de vous montrer la suite de ses exploits... Son état civil français au nom de Marcel Belvayre a été volé, ou acheté par lui, je ne sais. En réalité, il est autrichien par son père, allemand par sa mère et se nomme le comte Ludwig Martold.

Orietta répéta, la voix étouffée :

— Le comte... Ludwig... Martold.

— Marié à une Allemande, il en a eu quatre enfants.

— Comment?... Marié?...

— Il était veuf quand il a épousé Mme de Fervalles, sous le nom de Belvayre... Et savez-vous ce que le comte Martold, sous son masque de grand seigneur mondain, est réellement?... Un des meilleurs — le meilleur peut-être — des organisateurs de l'espionnage austro-allemand.

— Mon Dieu!... Est-ce possible?

— Je vous le garantis. Personne n'est mieux à

même que moi de connaître tout ce qui se rapporte à cet homme... Mon pauvre père, autrefois, l'avait dévoilé, avec l'aide de ce Chinois dont je vous parlais tout à l'heure. Ce fut la cause de sa mort. Martold craignit d'être gêné par lui, et ne trouva rien de mieux que de le supprimer.

Rapidement, Luigi donna au sujet du personnage quelques autres précisions à la jeune fille anéantie de stupéfaction et d'horreur... Puis il ajouta :

— Quant à vous, mademoiselle, vous êtes personnellement menacée par cet homme, non dans votre vie, mais dans ce qui doit vous être beaucoup plus précieux : votre dignité de femme. En effet, Martold, pour prévenir toute revendication possible de la part de votre futur époux, au cas où il entrerait en possession du trésor, a résolu de vous marier à un individu complètement indigne de vous, à tout point de vue, et qu'il tient à sa discrétion, l'ayant soustrait à une condamnation infamante.

— Un nommé Borel?

— C'est cela.

Orietta se redressa, toute frémissante, dans la cathèdre.

— Oui, ma mère vient de me faire part de cette demande en mariage qu'appuie fortement ce Belvayre... ou ce Martold... Je lui ai répondu que j'aimerais mieux n'importe quel sort plutôt que d'accepter cette union!

— Je n'en doute pas. Vous êtes d'âme trop noble, trop délicate et d'esprit trop clairvoyant, pour n'avoir pas eu, d'instinct, horreur de ce Borel — comme, depuis longtemps, depuis toujours, vous avez involontairement détesté le second mari de votre mère.

Dans le bouleversement de sa pensée, Orietta ne songea pas à se demander comment le comte Mancelli la connaissait si bien, et savait quels étaient,

quels avaient toujours été ses sentiments à l'égard du pseudo-Belvayre.

Accablée d'abord par ces révélations inattendues, elle se ressaisissait, et l'indignation, le mépris, dominaient tout autre sentiment dans son ardente et fière nature.

— C'est horrible de penser que cet homme a ainsi trompé ma mère... Cet homme, ce criminel... l'ennemi de mon pays!... Et qu'allons-nous faire, maintenant, pour lui échapper?

Une détresse, tout à coup, s'emparait d'elle... Mais, instinctivement, son regard demandait aide et conseil à celui qui se tenait à ses côtés, ce jeune étranger aux yeux pleins de puissance et d'énergie, dont elle ne songeait plus à se demander : « Comment est-il entré? » car, une fois de plus, en présence du comte Mancelli, elle avait la sensation de l'extraordinaire, de l'énigme.

Luigi se pencha davantage vers elle.

— Je vous y aiderai, mademoiselle. J'ai pour cela plusieurs raisons... L'une d'elles est que Martold demeure pour moi le pire ennemi, que je veux venger la mort de mes parents et que, partout, en toute occasion, je le poursuivrai implacablement. L'autre... je vais vous la dire très simplement. Je vous aime, mademoiselle de Fervalles, et je souhaite vivement que vous deveniez ma femme.

Pendant un moment, Orietta resta sans paroles... Un flot de sang montait à ses joues et ses yeux, un peu dilatés par la stupéfaction, s'attachaient sur la superbe physionomie qui n'avait plus son impassibilité habituelle.

La jeune fille dit enfin, d'une voix qui tremblait, hésitait :

— Vous... songez?... Mais je... je ne puis vous répondre... Il faut que je demande...

— Je veux, avant toute chose, votre réponse. Que ce soit sous réserve de l'approbation maternelle, soit.

Mais je sais que vous m'aimez, Orietta, et que, personnellement, vous ne voyez pas d'obstacle à notre union.

Comme il la devinait!... Oui, c'était bien ce qu'elle pensait, dans l'émoi troublant et délicieux qui la saisissait, devant cet aveu d'amour si complètement inattendu.

Luigi poursuivit :

— Toutefois, je veux être absolument loyal, et, avant que vous me répondiez, vous faire connaître ce que je suis.

Dans le regard d'Orietta passa une ombre d'inquiétude, que vit aussitôt Luigi. En souriant légèrement, il posa sur la main de la jeune fille, appuyée à l'accoudoir de la cathèdre, ses doigts fins et souples.

— Ne vous effrayez pas! Je suis le seul homme au monde qui puisse lutter efficacement contre Martold. Et voici pourquoi.

Il lui fit alors le récit de ce qui s'était passé pour lui, depuis que Li-Wang-Tsang l'avait conduit dans la secrète retraite de la cité chinoise, à San Francisco. L'homme mystérieux qui était alors le chef de la toute-puissante secte des Fils du silence l'avait désigné comme son successeur, et, ensuite, fait élever dans ce but. A sa mort, Luigi avait hérité à la fois de ses fabuleuses richesses et de son immense pouvoir, qui s'étendait, de façon occulte, à tout l'univers.

— Les Fils du silence ont des adeptes partout, et dans toutes les classes de la société, expliquait le comte. Il en existe chez Martold lui-même... Le pangermanisme n'a pas de plus terrible adversaire que cette secte. Malheureusement, les peuples et les gouvernements se couvrent les yeux d'un voile épais, et restent sourds aux avertissements que depuis des années leur fait donner le Maître du silence. Aussi la catastrophe est-elle proche, maintenant. Pour s'être bercées dans leur pacifisme inconsidéré, les nations se réveilleront demain au milieu d'une effroyable

conflagration. Quelques bons esprits le sentent, le savent, le voient, en tous pays. Mais ils sont impuissants à prévenir le malheur... Et c'est ainsi qu'en voulant la paix à tout prix, les nations trouveront la guerre.

Luigi s'interrompit, pendant quelques secondes... Puis il reprit :

— De cette secte, je suis le maître tout-puissant, absolu. J'ai sur tous les adeptes droit de vie et de mort. D'un mot, d'un geste, je condamne, sans appel. Seuls, les principaux associés me connaissent. Mais ils sont tenus au secret, sous peine de terribles châtiments... De plus, je dispose de certains dons qui paraissent extraordinaires, et qui ne sont, en somme, que l'utilisation des forces répandues par Dieu dans la nature. Certaines d'entre elles, au cours des siècles, ont été reconnues, étudiées, mises en pratique, avec plus ou moins de bonheur. D'autres, constatées, sont néanmoins restées le privilège de quelques-uns... Et il en est, enfin, qui sont encore totalement inconnues.

Or ces forces psychiques furent, dans les siècles passés, l'objet des méditations et des recherches approfondies d'un Maître du silence, originaire de l'Inde et possesseur des secrets que se transmettent les brahmes, fakirs et autres sectateurs des religions orientales. Cet homme, d'une rare intelligence, d'une science très étendue, pourvu lui-même de dons mystérieux, ou appelés tels par l'intelligence humaine qui recule lentement les bornes de la science, cet homme trouva le moyen de transmettre ces dons à son successeur, judicieusement choisi comme un cerveau apte à les recevoir. Et la tradition se continua... jusqu'à moi.

Il laissa passer un moment de silence... Orietta l'écoutait comme en un rêve, toute saisie, palpitante d'émotion et d'effroi... Sous ses doigts, Luigi sentait trembler la charmante petite main... Il se pencha

davantage et dit avec une intonnation plus ardente dans la voix :

— Je n'ai jamais aimé avant de vous connaître, Orietta. Mais dès que je vous ai vue, j'ai compris que cette fois j'avais trouvé celle à qui je pouvais donner, avec tout mon amour, la plus complète estime. Or, cette estime même me fait un devoir de ne vous tromper en rien. C'est pourquoi je vous dis sincèrement : je suis un justicier, un homme de par sa situation impitoyable au crime, à la trahison, aux méfaits qu'il s'est donné la mission de châtier. Mes éducateurs m'ont fait une âme implacable, un cœur insensible... Toutefois, je dois ajouter qu'il ne le sera pas pour celle que j'aime. Mais il faut aussi que je vous apprenne, Orietta, l'un des privilèges dont je suis doué : celui de lire dans la pensée d'autrui.

Elle tressaillit, et, instinctivement, baissa la frange soyeuse de ses cils, pour cacher ses yeux troublés au regard étincelant de Luigi.

Le comte prit sa main entre les siennes, et dit avec une douceur impérative :

— Regardez-moi, Orietta!... Que craindriez-vous? Qu'auriez-vous à cacher, même dans l'avenir? Rien, car je sens bien que vous êtes de celles qui aimeraient mieux tout endurer que de manquer à leur devoir. Et moi, qui pouvais ne rien vous dire de tout ceci, je viens de vous donner une preuve de loyauté qui doit vous inspirer confiance. Jamais — je vous en fais la promesse — jamais je ne profiterai du pouvoir dont je dispose pour peser sur votre volonté, jamais je ne vous mêlerai à la tâche de justice et de châtiment qui est la mienne dans le monde. Vous serez pour moi uniquement la femme très aimée, que je ferai heureuse, aussi heureuse que possible... Et vous n'aurez plus à craindre Martold, ni pour vous, ni pour les vôtres.

Sous le regard de Luigi, les paupières tremblantes se soulevaient... Et il revit les yeux veloutés, craintifs

encore, mais éclairés par l'amour ingénu et profond.

D'un geste passionné, le comte Mancelli porta à ses lèvres la main de la jeune fille.

Elle fit un mouvement pour la retirer, en devenant plus rouge encore et en balbutiant :

— Mais je... je n'ai pas dit oui...

Il sourit, en ripostant :

— Vous me le direz demain... Car je reviendrai. Y a-t-il un moment où l'Autrichienne ne se trouve pas ici?

— Demain elle doit partir de bonne heure, pour aller faire des commissions à Limoges, et elle ne rentrera que le soir.

— Parfait!... Je viendrai vers deux heures. Vous m'attendrez ici, ou vous viendrez m'y rejoindre un peu plus tard, si vous n'êtes pas libre à ce moment-là. Nous irons ensuite trouver don Luciano et Mme de Fervalles — je pense que vous m'approuverez de ne plus lui donner ce nom de Belvayre, qui n'est pas le sien, puisque l'homme qu'elle a épousé n'y a pas droit?

— Oh! certes!... ma pauvre mère!

— Tout vient de sa faiblesse, malheureusement. Martold avait là une trop belle occasion d'exercer ses intrigues... Je dis donc que nous irons trouver votre mère et votre aïeul, et que je leur dévoilerai le personnage...

— Mais pensez-vous que ma mère voudra vous croire?... Je crains que non, car elle est complètement sous l'empire de cet homme.

Les sourcils de don Luigi se rapprochèrent légèrement, et sa physionomie reprit pendant un moment l'expression altière et dure qui lui était habituelle.

— Il faudra qu'elle me croie... et qu'elle fasse ce que je veux. Avec son consentement, nous nous marierons dans les délais légaux. Je vous emmènerai alors dans une de mes résidences, où vous n'aurez rien à craindre de votre ennemi.

— Et... eux, ma mère, mon grand-père?

— Je les mettrai sous bonne garde, afin que Martold ne puisse leur nuire.

— Mais ne peut-il obliger ma mère à vivre où il voudra?

— Je saurai bien l'empêcher de faire valoir ses droits. Ne vous inquiétez de rien, Orietta. Désormais, je prends tout en main, et cet homme n'entrera plus sous votre toit, n'approchera plus de vos parents.

— Oh! combien je vous remercie!... Combien je vous suis reconnaissante!

Il sourit à ces beaux yeux pleins de larmes d'émotion.

— C'est un bonheur pour moi de vous délivrer de ce misérable... Maintenant, au revoir, chère Orietta. Je vais regagner mon château de Monteyrac... Et voici par où je sors...

Il se leva, s'approcha de la cheminée, saisit à pleine main une des feuilles de châtaignier d'entre lesquelles sortait la tête de licorne... Tout un côté de la cheminée s'enfonça dans le sol, découvrant une ouverture et des marches qui disparaissaient dans l'obscurité.

Orietta jeta une exclamation.

Le comte expliqua :

— Il existe de ces passages dans presque toutes les vieilles demeures. Mais pour beaucoup, le secret s'en est perdu... J'en ai un à Monteyrac. Celui-ci, je l'ai découvert quand je suis venu visiter le château, dans cette intention, la veille de votre arrivée.

— Ah! oui, le gardien m'avait appris cela... et j'avais presque deviné que ce touriste était vous, d'après ce qu'il m'en disait. Mais où aboutit ce passage?

— Dans un étroit petit sentier longeant la ravine. De là je gagne la route où m'attend mon automobile... Pendant ce temps, l'espion aux gages de

Martold me guette ailleurs... me guettait, du moins, car maintenant...

Il n'acheva pas sa phrase. Son regard s'était assombri, durci, pendant deux secondes... Puis il s'éclaira de nouveau, tandis qu'avec un sourire le jeune homme disait, en serrant la jolie main frémissante :

— A demain, Orietta... et d'ici là, composez votre visage, veillez sur vous, car l'Autrichienne pourrait avoir des soupçons et remettre son voyage.

— Oh! n'ayez crainte, je vais prendre sur moi!

— Oui, je n'ignore pas que vous êtes une âme énergique. A bientôt donc... et pas d'inquiétude, surtout!

Il disparut dans l'ouverture, toucha un ressort... La paroi de la cheminée remonta, reprit sa place, dérobant Luigi au regard de la jeune fille.

X

Orietta ne put jamais se rappeler par la suite à quoi elle s'était occupée pendant cette journée, pas plus que la manière dont elle s'y était prise pour cacher à tous sa violente émotion.

Elle s'arrangea d'ailleurs, sous prétexte de jardinage, pour passer au jardin une grande partie de l'après-midi. Là, assise sous une charmille, elle put réfléchir en paix à l'invraisemblable aventure qui surgissait en sa vie.

Pas un instant elle n'avait un doute au sujet des assertions du comte Mancelli. Elles expliquaient trop bien les sentiments que lui avait toujours inspirés celui qu'elle appelait désormais de son vrai nom : le comte Martold. Maintenant c'était de l'horreur qu'elle éprouvait pour celui-ci... Et, toute frémissante

de douleur, n'osant toutefois juger sa mère, elle songeait : « Comment cette pauvre maman a-t-elle pu se laisser berner, aveugler ainsi par un tel misérable? »

Puis l'âme éblouie, le cœur palpitant, elle pensait à don Luigi, à cet homme étrange qui lui avait révélé sa toute-puissance et offrait de l'associer à son existence... Oui, demain, elle devrait lui dire si elle consentait à devenir sa femme.

Et elle sentait bien que cette réponse ne pourrait être qu'affirmative. Toute sa confiance, tout son amour allaient à lui... Dans le premier moment, elle avait été saisie, effrayée, en l'entendant lui révéler son rôle d'implacable justicier, les dons exceptionnels et les moyens mystérieux dont il jouissait. Mais elle se rassurait maintenant, ne voyant, en son inexpérience, que le beau côté de cette mission de justice, trop éprise aussi pour bien réfléchir et bien juger, ne connaissant d'ailleurs Luigi que sous un aspect ignoré jusqu'alors de tous : celui d'un homme amoureux. Or, ainsi, le beau comte Mancelli, déjà très recherché en dépit de son habituelle froideur hautaine, n'avait rien que de fort séduisant, et sa mystérieuse puissance ne faisait qu'ajouter encore à son prestige.

Elle ne pourrait lui cacher aucune de ses pensées?... Eh bien, il verrait ainsi combien elle l'aimerait... combien elle l'aimait déjà. Avec quelle joie fière elle se confierait à cet époux supérieurement doué, si sûr de lui-même et de son pouvoir!

Non, vraiment, Orietta ne voyait pas de motif de refus!... Et elle pensait bien que ni son aïeul ni sa mère n'en trouveraient, une fois que don Luigi les aurait convaincus à son sujet et à celui du soi-disant Belvayre.

Il fallait être une personne aussi peu observatrice qu'Agnese pour ne pas remarquer, au cours de cette journée, l'émotion que la jeune fille essayait de

dominer autant que possible, sans y parvenir tout à fait... Quant à Dominica, elle avait heureusement aujourd'hui un fort mal de tête qui endormait sa vigilance et, en prévision du petit voyage décidé pour le lendemain, elle passa l'après-midi et la soirée dans sa chambre.

Orietta ne dormit guère cette nuit-là... La pensée de Luigi qu'elle allait bientôt revoir, la perspective du coup terrible que les révélations du jeune homme porteraient à la pauvre Agnese, et aussi à don Luciano, l'indignation contre Martold que ces mêmes révélations avaient laissée dans son esprit, tout contribuait à agiter la jeune fille, de nature très impressionnable et très vibrante à toutes les émotions. En outre, elle se disait anxieusement : « Pourvu que Mlle Hausen soit remise demain et puisse partir pour Limoges! »

Mais une bonne nuit avait complètement rétabli l'Autrichienne. Elle s'en alla de bonne heure dans la voiture conduite par Joachim.

Castel-Majac était débarrassé d'elle pour toute la journée... Maintenant le comte pouvait venir; il ne trouverait près de don Luciano que sa fille et sa petite-fille.

Agnese, ce matin-là, s'avisa que sa fille avait mauvaise mine et lui demanda si elle avait mal dormi.

— Assez mal, oui, maman.

— Qu'avais-tu? Étais-tu souffrante?

— Mais non, pas du tout.

Orietta songeait en même temps :

« Je devrais peut-être tout lui dire. »

Mais elle ne s'y décida pas, en pensant à la faiblesse, à la pusillanimité de sa mère. Mieux valait que celle-ci fût instruite de tout par le comte Mancelli, dont l'impérieuse volonté aurait seule raison de ses craintes, de ses incertitudes.

Quant à don Luciano, il regardait beaucoup sa

petite-fille, depuis la veille, et, très certainement, il se doutait que quelque chose d'anormal était survenu dans son existence.

Aux approches de deux heures, Orietta devint si nerveuse qu'elle s'éclipsa du salon, où son grand-père et sa mère prenaient le café. Elle se réfugia dans la chapelle, comme l'autre jour, et fit de méritoires efforts pour calmer son anxiété, sa violente émotion.

« Mon Dieu », priait-elle, « enseignez-moi ce que je dois faire... Ai-je raison de répondre oui à la demande qu' « il » m'a adressée?... Je le connais bien peu... Je ne sais quelles sont ses idées, si même il est chrétien... Peut-être devrai-je lui demander d'attendre... »

Incertaine, angoissée, maintenant, elle restait là, le front sur ses mains brûlantes...

Un bruit de pas sur les dalles la fit tressaillir... Elle tourna la tête et vit venir à elle le comte Mancelli.

Leurs regards se rencontrèrent... Et Orietta frémit, se troubla sous la brûlante lueur des yeux bleu sombre.

Luigi dit à mi-voix :

— Venez.

Elle le suivit dans la salle de la Dame... Alors, prenant sa main, il dit en plongeant son regard dans les magnifiques prunelles veloutées :

— Pourquoi hésitez-vous tant au moment de me répondre Orietta?... Vous avez des scrupules au point de vue religieux? Rassurez-vous, en ce cas, Je n'entends peut-être pas la religion de la même façon que vous; mais je suis un croyant, et je reconnais hautement que les privilèges, la puissance dont je dispose sont les dons octroyés par le Créateur de toutes choses...

« Quoi encore?... Vous vous demandez ce que je suis, comme nature, comme caractère. Vous avez peur de l'inconnu... Eh bien, sachez que je suis craint de tous, comme un Maître inflexible, dont on sait

que rien ne fera fléchir la dure justice. Sachez que jusqu'ici mon cœur est resté fermé à toute affection, hors celle que j'ai eue pour l'homme dont je suis le continuateur... Mais je vous aime, Orietta, et vous serez pour moi une épouse très chère, vous aurez le privilège de mettre dans mon existence le charme qui lui manque. Ainsi donc ne craignez rien et vous serez heureuse près de moi. »

Sous l'ardent regard, toutes les incertitudes, toutes les craintes de la jeune fille s'évanouissaient... Cependant les paroles du comte Mancelli laissaient subsister une énigme inquiétante. Mais comment Orietta s'en serait-elle aperçue, étant subjuguée à la fois par l'amour, par la loyauté de Luigi, et par le secret et enivrant orgueil qui tout à coup s'emparait d'elle à l'idée que cet homme tout-puissant, cet être supérieur de toute façon la choisissait comme compagne?

Elle dit avec un frémissant élan :

— J'ai confiance en vous, don Luigi!... Si mes parents le veulent, j'accepte de devenir votre femme.

Cette fois, elle n'essaya pas de retirer sa main, sur laquelle se posaient les lèvres de Luigi.

— Vous avez raison de vous fier à moi, Orietta. Si je vous ai choisie, entre tant d'autres, c'est que j'ai trouvé chez vous seule, réunies, les qualités physiques et morales capables de m'attacher irrévocablement à une femme... Et maintenant, ma très chère, il nous faut aller trouver vos parents, pour les instruire de tout.

Orietta dit avec émotion :

— Pauvre mère, comme elle va souffrir!... Et mon cher grand-mère, quand il connaîtra ce qu'est en réalité cet homme et le but qu'il poursuivait, en devenant son gendre... Ah! don Luigi, quelle terrible chose que cette infirmité! Vous l'avez vu, impuissant à exprimer sa pensée, même par un geste. Et pourtant, il y a tant de choses dans ses pauvres yeux!... tant de choses qu'il voudrait dire! Mais, j'y

songe!... Vous pouvez, vous, savoir ce qu'il pense?

— Je le peux, oui... Venez, Orietta.

Ils sortirent de la vieille salle et se dirigèrent vers le salon où se tenaient le vieillard et sa fille... Mais près de la porte, Orietta arrêta son compagnon.

— Laissez-moi d'abord les prévenir. Votre apparition les surprendrait trop.

Il acquiesça du geste... Orietta entra dans le salon, en laissant la porte ouverte. Elle dit avec une intonation un peu frémissante :

— Maman, le comte Mancelli est là, qui demande à vous voir, ainsi que grand-père.

Agnese sursauta en regardant sa fille avec stupéfaction.

— Le comte Mancelli?... Comment cela?... Je n'ai pas entendu sonner...

— Vous comprendrez pourquoi tout à l'heure... Don Luigi a des choses très importantes à vous communiquer.

Agnese balbutia :

— Mais... mais je ne puis... Où étais-tu?... Comment Joachim a-t-il encore introduit...

Elle s'interrompit à la vue du comte qui entrait délibérément.

Luigi dit, avec aisance :

— Joachim ignore ma présence ici, madame. Je ne suis pas entré à Castel-Majac par les voies ordinaires. Vous me permettrez de ne pas m'expliquer davantage sur ce point, pour le moment... et je demande aussi à Mlle de Fervalles de garder ce secret que je lui ai confié.

Orietta fit un signe affirmatif.

Le comte Mancelli poursuivit :

— Je dois vous révéler des choses pénibles. Tout d'abord, je le sais, vous allez refuser de me croire. Mais je vous donnerai une preuve de ce que j'avance...

Il prit place sur un siège que lui approchait

Orietta, tandis que la jeune fille s'asseyait près de l'aïeul, dont le regard, tout à coup éclairé, s'attachait avec un intérêt ardent sur le visiteur.

Quant à Agnese, tout abasourdie, elle semblait avoir perdu l'usage de la parole.

Luigi refit alors le récit qu'avait entendu Orietta, tout à l'heure... Agnese, blême, agitée, essaya plusieurs fois de l'interrompre. Mais il dit impérativement :

— Attendez, madame. Je vous ai dit que je vous donnerais une preuve. Si elle ne vous suffit pas, vous discuterez alors.

Orietta, qui considérait attentivement son grand-père, voyait avec émotion l'indignation, la douleur s'amasser dans ce regard qui ne quittait pas le comte Mancelli.

Le jeune homme conclut :

— Voilà l'homme qui vous a trompée depuis tant d'années, doña Agnese. Il n'est pas votre mari, puisqu'il vous a épousée en se servant d'un état civil usurpé. Il a toujours eu l'intention de vous abandonner dès qu'il ne verra plus l'utilité de jouer ce rôle...

Agnese se leva brusquement, le visage contracté...

— Non, non, ce n'est pas possible!... Je ne vous crois pas!

— Peut-être croirez-vous ceci?

Luigi sortait de sa poche un portefeuille où il prit plusieurs photographies qu'il tendit à Agnese.

C'était d'abord Belvayre entrant dans la maison de la rue d'Amsterdam.

Belvayre quittant cette maison...

Belvayre s'engageant dans la ruelle sise derrière les hôtels de Sombreval et de Labrèze...

Belvayre s'arrêtant à la petite porte dérobée, et, après un coup d'œil jeté derrière lui, disparaissant à l'intérieur.

Puis la pièce, dans le petit bâtiment des communs, où le pseudo-romancier redevenait le comte Martold.

La photographie reproduisait fidèlement les phases de cette transformation... Après quoi, l'on voyait Martold traversant la cour de ses écuries, Martold dans son cabinet de travail, lisant le *Berliner Tageblatt,* Martold près de sa mère, en qui Agnese ne pouvait faire autrement que de reconnaître Mme Belvayre — sa belle-mère.

Enfin une dernière photographie, représentant le noble Austro-Allemand seul, en buste, portait cette dédicace :

« A la plus charmante des Françaises, son admirateur dévoué. — Comte Ludwig Martold. »

Agnese, livide maintenant, laissa échapper la carte de ses doigts tremblants.

Orietta se leva, alla vers elle, l'entoura de ses bras.

— Maman chérie, combien j'aurais voulu vous épargner cela!

Agnese bégaya :

— C'est... affreux!... Je ne puis pas croire encore... Cette... photographie... d'où vient-elle?

Le comte répondit :

— Je me la suis fait remettre par la personne qui l'avait reçue, Madeline Pavey, une jeune cantatrice dont Martold s'est entiché, pendant quelque temps...

« Quant à la manière dont j'ai obtenu cette suite de clichés révélateurs, elle est très simple, étant donné que je dispose des serviteurs les plus habiles qui soient, sachant se dissimuler partout, et guetter patiemment l'occasion favorable. En outre, je possède un moyen de communiquer secrètement avec la demeure de Martold... Ceci expliqué, veuillez vous asseoir, madame, et m'écouter de nouveau.

Agnese se laissa retomber sur son fauteuil. Elle semblait anéantie et attachait des yeux presque hagards sur Luigi, dont la physionomie restait impassible. Comme il l'avait dit à Orietta, la sensibilité devait être fort restreinte chez lui... Toutefois, une lueur adoucie traversait les ardentes prunelles

d'un bleu sombre, dès qu'elles se posaient sur la jeune fille dont le visage s'appuyait tendrement contre la joue glacée d'Agnese.

Rapidement, le comte énuméra ses propres griefs contre Martold, et parla de la lutte sans pitié qu'il soutenait contre lui, sans toutefois dévoiler sa qualité de chef des Fils du silence, qu'il avait demandé à Orietta de tenir secrète, même à l'égard de ses parents.

Il ajouta :

— J'ai les moyens de vous défendre contre toutes les entreprises de cet homme. Sous ma protection, vous n'avez rien à craindre de lui... Et je vous la donnerai d'autant plus volontiers que Mlle de Fervalles, tout à l'heure, a promis de devenir ma femme, si vous y consentiez.

Agnese eut un brusque mouvement de surprise.

Elle bégaya, en regardant le visage empourpré de sa fille :

— Orietta... votre femme?

La jeune fille murmura, dans un baiser :

— Oui, maman... si vous le voulez bien.

— Mais... mais... mon Dieu!... Que vais-je faire? « Il » ne voudra pas... Il...

La malheureuse femme, complètement désemparée, tournait vers le comte Mancelli un regard affolé.

Toujours calme, Luigi répondit avec son air de hautaine assurance :

— Soyez tranquille, je me charge de tout. Martold vous laissera la paix, je m'en porte garant. Vous pouvez donc, en complète liberté, donner à Mlle Orietta votre consentement à ce mariage.

— Je... je veux bien... si vous croyez...

A ce moment, Orietta, qui regardait don Luciano, se leva et s'élança vers lui en s'écriant :

— Oh! grand-père chéri, que voulez-vous dire?

Dans les yeux du malheureux infirme se pressait un monde de pensées, en même temps que se

discernaient la détresse, l'angoisse atroce que lui donnait son impuissance à les exprimer.

Penchée vers lui, son regard plongé dans le sien, son bras passé autour du cou décharné, Orietta murmurait avec une tendre compassion :

– Je vais peut-être comprendre, grand-père... Vous voulez bien que j'épouse le comte Mancelli?... le fils de votre ancien élève?

Les paupières du vieillard répondirent : « oui ».

– Et vous avez compris ce qu'il nous a dit au sujet de ce Belvayre... qui est un Autrichien, le comte Martold?

Une lueur d'indignation s'alluma dans les prunelles de l'infirme.

– Cela ne vous étonne peut-être pas trop, grand-père? J'ai cru comprendre parfois que vous aviez de la méfiance contre lui...

Le comte Mancelli interrompit la jeune fille :

– Don Luciano va vous dire, Orietta, ce qu'il pense au sujet de ce personnage.

En même temps, il s'approchait, écartait doucement la jeune fille étonnée, puis, se penchant un peu, posait sa main sur les lèvres du vieillard, en attachant sur celui-ci un regard impérieux.

Le corps maigre fut secoué d'un tressaillement. La face ridée se contracta... Puis les bras remuèrent, les lèvres, que quittait la main de Luigi, s'ouvrirent en laissant échapper un son inintelligible...

Une exclamation s'étouffa dans la gorge d'Orietta.

Agnese se redressait, les mains jointes et crispées.

– Je vous permets de parler maintenant, don Luciano. Mais souvenez-vous que tout ce qui a trait au secret jadis surpris par vous doit être à jamais enfoui dans le silence, sous peine de vous voir plongé à nouveau dans l'état d'où je viens de vous sortir, pour l'amour de votre petite-fille.

Alors on entendit une voix chevrotante qui disait :

– Je promets... oui, je promets...

Don Luciano avait recouvré la parole!

Orietta et sa mère restaient clouées au sol par le saisissement... Le vieillard les regarda tour à tour, en disant :

— Agnese... Orietta...

Agnese se jeta contre lui, l'étreignit convulsivement.

— Père!... père!... Est-ce possible?

D'un mouvement spontané, Orietta saisit la main de Luigi et y appuya ses lèvres en balbutiant :

— Merci!... merci!... Mon cher grand-père!

Le bras de Luigi l'entoura, et sur les merveilleux cheveux blonds, le jeune homme mit des baisers passionnés.

— Don Luciano était condamné au silence à perpétuité, Orietta. Mais pour vous, ma bien-aimée, j'ai fait grâce — une fois, une seule fois.

Le vieillard se soulevait, les yeux fixés sur le couple superbe que formaient les deux jeunes gens... Luigi tourna la tête vers lui, en demandant :

— Eh bien, don Luciano, que dites-vous de notre projet de mariage?

— Je dis... je dis que je suis trop heureux... que c'est un bonheur pour ma petite Orietta...

La jeune fille, quittant les bras du comte Mancelli, s'agenouilla près de son aïeul, les mains jointes.

— Oh! cher, cher grand-père!... Vous voilà enfin guéri, grâce à lui!... Ah! je l'aimerai doublement, désormais!

— Oui... tu as raison... ma petite-fille... Mais cet homme... ce misérable... Je ne suis pas étonné... Depuis des années, je les étudiais, lui et sa mère... Hélas! je ne pouvais pas t'avertir, ma pauvre Agnese!... Et cette femme... cette Dominica, si fausse... Ah! quelle terrible chose de se sentir au pouvoir de ces gens-là!

— Grand-père, c'est fini! Don Luigi nous protège maintenant... et il est très puissant.

Le regard de don Luciano, déférant et craintif, se leva sur le comte Mancelli.

— Je ne sais comment vous remercier, don Luigi...

— Ne me remerciez pas, don Luciano; votre petite-fille s'est chargée de le faire... Asseyez-vous, ma chère Orietta, et vous aussi, madame. Je vais vous indiquer le plan auquel je me suis arrêté, quant à notre mariage et à ses conséquences pour vous, tout particulièrement, doña Agnese.

Les deux femmes obéirent machinalement. Elles ne savaient trop encore si elles ne rêvaient pas, et regardaient avec une sorte d'incrédulité le vieillard, en se demandant si réellement il venait bien de parler, si leurs yeux ne les abusaient pas, en voyant remuer ces bras, ce cou depuis si longtemps condamnés à l'immobilité.

Puis aussi elles ressentaient une sorte de crainte, très vive surtout chez Agnese, devant ce jeune homme doué d'un mystérieux pouvoir, qui, tout aussitôt, commandait en maître, et auquel on n'avait pas même la pensée de résister.

Il expliqua, en s'asseyant près d'Orietta, dont les beaux yeux pleins de larmes d'émotion joyeuse allaient de son fiancé à l'aïeul enfin délivré :

— En principe, doña Agnese, le soi-disant Belvayre a légalement le droit de vous obliger à réintégrer le domicile conjugal. Mais je ferai en sorte qu'il n'ait pas l'idée de s'en servir. Donc, ne vous inquiétez pas à ce sujet... Il faut maintenant, en premier lieu, débarrasser la place des espions de Martold. Ce soir, quand l'Autrichienne reviendra, elle trouvera porte close. Et les deux Prussiens, tante et nièce, seront tout à l'heure expulsés d'ici, par les soins d'un de mes hommes qu'aidera votre vieux serviteur, Orietta. J'ai vu que c'était un brave homme, et tout à l'heure nous lui dirons de la situation ce qui est nécessaire pour qu'il nous aide fidèlement.

Agnese balbutia, stupéfaite :

— Les deux... Prussiens?

— Mais oui, madame, vos soi-disant Suisses ne sont pas autre chose... Je vous laisserai l'homme dont je vous parle, un de mes meilleurs agents, Josuah Darson, qui sera chargé d'interdire l'entrée de Castel-Majac à Martold. Venu ici par le même chemin que moi, il attend mes ordres... Quant à vous, doña Agnese, je vous emmènerai demain avec Orietta pour les formalités nécessaires. Je désire que le mariage ait lieu le plus tôt possible. La cérémonie se fera à Monteyrac, dans l'intimité... Après cela, nous partirons pour ma villa de Saint-Tropez, Orietta, laissant vos parents dans mon vieux château où la surveillance autour d'eux sera plus facile qu'ici.

Les deux femmes et don Luciano ne trouvaient rien à objecter. Tous trois avaient conscience que, dans cette extraordinaire aventure, ils ne pouvaient mieux faire que de se confier aveuglément à celui dont la supériorité d'intelligence, la décision, les puissants moyens s'imposaient à eux.

Orietta fit observer cependant, après un instant de réflexion :

— Cet homme essayera peut-être d'empêcher notre mariage?

— Comment le pourrait-il? Nous aurons le consentement de votre mère, l'approbation de votre aïeul... Il est fort possible d'ailleurs qu'il n'en sache rien, jusqu'au moment où la cérémonie sera accomplie. Car j'ai débarrassé les environs de l'espion aposté par lui, et ceux qu'il tenterait d'y mettre par la suite auraient le même sort. Quant à l'Autrichienne et aux domestiques, si par hasard ils avaient l'intention de rester aux alentours, j'aurais tôt fait de les en déloger.

— En ce cas, il se peut qu'il ne connaisse pas tout de suite la guérison de mon grand-père?

— Cela se peut, en effet. Mais là encore, cette

révélation n'aurait pas d'importance. Don Luciano est maintenant sous ma protection et Martold est impuissant contre lui.

Le vieillard redressa son buste courbé en disant de sa voix chevrotante et faible, mais avec une flamme d'énergie dans le regard :

— D'autant plus impuissant que jamais, à quelque prix que ce soit, ce misérable n'obtiendrait de moi la moindre parole relative à ce secret... à ce fatal secret... Ah! mon fils!... mon pauvre Fabrizzio, qu'est-il devenu?... « Ils » l'ont enlevé devant moi, emporté blessé, mais vivant encore... Et j'étais là, sans parole, sans mouvement... voyant cette chose atroce et ne pouvant rien... Qu'en ont-ils fait!... Peut-être vit-il encore, mais dans quel état?... Hélas!

De nouveau, son buste s'affaissait, et ses mains décharnées, tremblantes, se croisèrent sur ses genoux.

Orietta tourna vers son fiancé un regard d'interrogation et de prière.

— Peut-être vous serait-il possible de savoir quel a été le sort de mon oncle, don Luigi?

La physionomie du jeune homme se durcit un peu, tandis qu'il répliquait avec froideur :

— Je ne puis vous répondre sur ce sujet. Contentez-vous de voir votre aïeul revenu à son état normal, ma chère Orietta.

Puis, comme une ombre de confusion et de tristesse voilait un instant les beaux yeux veloutés, il ajouta d'un ton plus doux, en se penchant vers la jeune fille :

— De quoi allez-vous donc vous tourmenter là?... Vous êtes la plus chérie des fiancées, vous serez la plus aimée des femmes. Cela doit vous suffire, ma belle Orietta, sans vous occuper de ce qui est pour vous l'inconnu.

Sa main prit celle d'Orietta, la serra longuement... Et sous son ardent regard, la jeune fille se sentit éblouie, emportée dans un rêve enivrant qui lui

faisait oublier l'inquiétude, le froissement de la minute précédente.

XI

En quittant Castel-Majac, Martold avait dit à Agnese :

— Écris-moi dès que tu auras parlé à Orietta de Borel, afin que je sache son idée là-dessus.

Il s'attendait d'ailleurs à un refus de la jeune fille, et voulait prendre ses mesures en conséquence, dès maintenant, pour l'obliger à ce mariage.

Mais au lieu de la lettre d'Agnese, ce fut une dépêche qui lui parvint rue d'Amsterdam. Elle contenait ces mots :

« Graves événements. Venez le plus vite possible. »

Suivait l'adresse d'un hôtel de Limoges.

Fort inquiet, Martold regagna l'hôtel de Labrèze et prévint sa mère de cette nouvelle absence. Après quoi, il se rendit à la gare d'Orléans où Fritz, d'après ses ordres, l'attendait avec une valise rapidement faite.

Le trajet lui parut interminable. Il se demandait :

« Qu'est-il arrivé encore?... Est-ce un nouveau coup de Mancelli?... Certainement, il faut un événement très sérieux pour que Mlle Hausen m'ait télégraphié. »

En arrivant à l'hôtel, il se fit indiquer la chambre de sa compatriote et monta rapidement... Dominica devait le guetter, car elle ouvrit la porte avant qu'il eût frappé.

A peine l'avait-elle refermée qu'il demanda :

— Eh bien, qu'est-ce donc?... Pourquoi êtes-vous ici?

— Parce qu'on n'a pas voulu me laisser rentrer hier soir à Castel-Majac, monsieur.

— Comment, on n'a pas voulu?... Qui cela?... Ma femme?

Dominica eut un dédaigneux mouvement d'épaules.

— J'ignore si Mme Belvayre est pour quelque chose là-dedans... C'est Orietta, en tout cas, qui a signifié à Bertha et à Joachim, hier soir, qu'elle n'avait plus besoin de leurs services, et les a mis à la porte...

Le comte Martold sursauta :

— Comment, Bertha et Joachim aussi?

— Oui, monsieur. Elle leur a dit qu'ayant appris leur nationalité prussienne elle ne voulait pas les garder un instant de plus à son service. Ils ont eu beau protester, rien n'y a fait... Bertha a essayé de voir Mme Belvayre... Mais celle-ci, souffrante, prétendait-elle, s'était enfermée dans sa chambre. Alors Bertha et son neveu ont déclaré catégoriquement qu'ayant été placés là par vous, ils ne s'en iraient que sur votre ordre.

— Très bien... et ensuite?

— Eh bien, ensuite, monsieur, voilà qu'arrivent Léonard et un individu qu'ils ne connaissaient pas — un grand gaillard d'une cinquantaine d'années, au type américain, qui leur dit : « Dépêchez-vous de faire vos malles, ou c'est nous qui allons nous en charger... » Voyant qu'il fallait céder, ils se préparèrent au départ, et s'en allèrent après avoir reçu leurs gages, non sans protester encore contre une pareille façon d'agir.

Martold serrait les poings... il dit brièvement :

— Et vous?

— Moi, monsieur, j'étais partie depuis le matin pour Limoges, où j'avais à faire des courses indispen-

sables... En revenant le soir, vers huit heures, je vois venir à moi sur le chemin du castel Bertha et Joachim... Ils m'apprennent ce qui s'est passé... Stupéfaite et fort inquiète, je continue de monter, je veux ouvrir la porte de la cour avec la clef que j'emporte toujours... Impossible. On avait mis la barre derrière. Alors je sonne. Quelqu'un vient, j'entends la voix de Léonard demandant :

— Qui est là?

— C'est moi, Mlle Hausen. Ouvrez-moi donc vite... Quelle idée d'avoir mis cette barre?

— Ordre de Mademoiselle. Et ces dames vous font dire qu'elles n'ont plus besoin de vos services.

— Comment, plus besoin?... Qu'est-ce que cela signifie?

— Dame, c'est pourtant clair!... Ces dames et don Luciano en ont assez, des Prussiens ou autres Allemands que M. Belvayre a mis près d'eux. Alors ils s'en débarrassent vivement... On vous expédiera vos nippes demain matin, en gare de Limoges. Quant à ce qui vous est dû, vous le demanderez à M. Belvayre, puisque c'est lui qui vous avait mise comme espionne près de don Luciano et de Madame.

« Je l'entendis qui s'éloignait là-dessus... Vainement, je frappai, j'appelai... De guerre lasse, j'allai rejoindre Bertha et Joachim, et tous trois, nous prîmes le train pour Limoges, d'où je vous télégraphiai aussitôt.

Quel que fût son empire sur lui-même, Martold ne dissimulait pas une vive angoisse... Il demanda.

— Vous n'avez rien remarqué d'anormal, les jours précédents?

— Rien absolument, monsieur! Vous pensez bien que sans cela, je ne me serais pas absentée ainsi.

— Personne n'est venu, n'a demandé ces dames?

— Personne... A moins que ce vieux Léonard ait réussi à introduire quelqu'un sans que ni Joachim, ni moi-même nous nous en apercevions.

— Ce n'est pas impossible... Léonard peut être... doit être complice.

— Mais de qui?... Le comte Mancelli, peut-être?

— Oui, le comte Mancelli, qui veut Orietta, à tout prix... qui veut aussi se venger de ce que je me mets en travers de ses desseins...

Blême, le visage contracté, Martold fit tout en parlant quelques pas à travers la chambre.

Dominica s'écria :

— Mais vous allez tous les mettre à la raison, monsieur Belvayre!... A vous, on n'osera pas fermer la porte, puisque votre femme est là...

Martold dit entre ses dents :

— Si — comme cela ne fait pas de doute pour moi — Mancelli est dans cette affaire, il osera tout.

Pendant un moment il resta silencieux, réfléchissant, les sourcils froncés.

Puis il dit à l'Autrichienne :

— Je partirai demain matin pour Castel-Majac. Restez ici jusqu'à nouvel ordre... Bertha et Joachim sont-ils aussi dans cet hôtel?

— Oui, monsieur.

— Je leur donnerai mes instructions après avoir vu ce que je puis faire là-bas.

Il était près de dix heures, quand Martold descendit le lendemain à la petite gare de Saint-Jean-Majac. Au lieu de se diriger aussitôt vers le castel, il gagna l'extrémité du village, au bord de la rivière torrentueuse... A l'écart, dans un enclos planté d'arbres fruitiers, se blottissait une maisonnette au toit couvert de mousse. Elle était louée depuis un mois par un homme d'une quarantaine d'années, M. Louchet, qui avait besoin, disait-il, de passer quelque temps à la campagne pour rétablir sa santé.

Après avoir jeté autour de lui un coup d'œil investigateur, comme pour s'assurer que personne ne le voyait, Martold poussa la petite porte treillagée,

longea un étroit parterre et s'arrêta devant la petite maison.

Portes et volets étaient clos... Martold murmura :

— C'est bizarre!... Je ne pense pas cependant qu'il ait osé s'absenter sans mon autorisation?

Il essaya d'ouvrir la porte, puis frappa à plusieurs reprises... Personne ne répondit... Sans plus de résultat, il fit le tour de l'enclos... Près d'un carré bêché demeurait un panier contenant des plants de laitue fanés. Martold le remarqua et songea : « Il doit être absent depuis deux ou trois jours... Ces plants ont l'air d'avoir été abandonnés brusquement... Là, il y en a trois mis en terre... Voici son plantoir ici... Peut-être a-t-il eu tout à coup vent d'une piste à suivre... Mancelli doit être certainement par ici... Or, Stolzbach est un très fin limier... Il est possible qu'il m'apprenne quelque chose d'intéressant. Aussi aurais-je voulu le voir avant de monter à Castel-Majac. Mais du moment où il a ainsi fermé son logis, c'est qu'il pense être retenu assez longtemps... »

Tout en songeant ainsi, le comte revenait vers la maison... Après avoir réfléchi un instant, il prit une feuille à son calepin et écrivit :

« De passage dans le pays, je serais heureux de vous voir, cher ami. Je tâcherai d'être plus heureux ce soir. Mais si vous n'êtes pas de retour, j'espère que vous me donnerez promptement de vos nouvelles.

« LUDOVIC. »

L'écriture était contrefaite, méconnaissable. C'était là encore une des spécialités de Martold.

Le comte se courba pour glisser le papier sous la porte... Mais il n'acheva pas son mouvement. Reculant, le visage bouleversé, il s'exclama sourdement :

— Oh!

Sur le vantail de bois déteint, il venait de voir une toute petite étoile rouge.

D'une voix étranglée, il murmura :

— Ils sont venus ici... Qu'ont-ils fait de Stolzbach? Ah! comment savoir?

Il restait là, immobile, les yeux attachés sur le logis clos... Son espion n'était-il pas derrière ces murs, mort peut-être, tué par ses mystérieux adversaires?... Ou bien l'avaient-ils enlevé, pour le faire parler?

Martold passa la main sur son front mouillé de sueur... Puis, d'un pas alourdi, il quitta le petit enclos.

Tout en marchant, il cherchait un moyen d'interroger dans le pays, au sujet du soi-disant M. Louchet. Il fallait qu'il s'y prît habilement, car il n'était pas censé connaître cet homme, chargé par lui de surveiller toutes les allées et venues, autour de Castel-Majac.

La rencontre du facteur, à quelque vingt-cinq mètres de là, lui apporta la solution désirée.

En répondant à son salut, il s'arrêta un instant pour demander :

— Elle n'est donc plus habitée, la maisonnette là-bas? J'ai vu les volets fermés... Cependant, je croyais qu'elle était louée pour quelque temps.

— Eh! Bien sûr, monsieur. Mais ce pauvre M. Louchet est tombé paralysé l'autre jour...

Martold retint un tressaillement.

— Comment, paralysé?... Je l'ai rencontré il y a peu de temps, et il m'a paru jeune encore, fort alerte.

— En effet, personne n'aurait songé à ça... La femme qui venait faire son petit ménage l'a trouvé avant-hier matin étendu dans son jardin, ne pouvant plus parler ni remuer les bras...

Martold pâlit et frémit de tout son corps.

Le facteur poursuivit :

— On a vite appelé le médecin, qui n'a rien pu y faire. Alors on a transporté le pauvre monsieur à l'hôpital de Limoges, car on n'a trouvé dans ses affaires aucune adresse de parents, ou d'amis, qu'on

aurait pu faire prévenir. Et M. le maire a écrit à Paris, où M. Louchet avait dit habiter, pour savoir s'il a de la famille, et tous les renseignements nécessaires.

Martold prit congé du facteur et se dirigea vers Castel-Majac... Il marchait un peu courbé, comme si un poids s'était abattu soudainement sur ses épaules... Et de fait ce nouvel avertissement était vraiment terrible. Le comte Mancelli, en réduisant à l'impuissance l'homme chargé d'espionner Castel-Majac et de le supprimer lui-même, éventuellement, laissait trop bien entendre à son adversaire qu'il ne craignait rien de lui, et qu'il tenait sa vie, sa réputation entre ses mains.

« Mais comment a-t-il appris le rôle véritable de Stolzbach? » songeait l'Autrichien avec une fureur mêlée d'effroi. « De quel pouvoir occulte cet homme dispose-t-il donc, pour arriver à tout connaître de ce que je fais, de ce que je médite? »

Maintenant, il était certain de se heurter à un échec complet, en essayant d'entrer à Castel-Majac. Il ne faisait plus de doute pour lui que don Luigi avait pris en main toute l'affaire, et menait à son gré Orietta et la faible Agnese, probablement instruites par lui de tout ce qui concernait Belvayre-Martold... Peut-être même projetait-il d'épouser Orietta, dont le charme et la beauté avaient de quoi satisfaire l'homme fort difficile qu'il était, assurait-on. Mais Martold savait bien que, n'eût-il aucune inclination pour la fille d'Agnese, le comte Mancelli poursuivrait implacablement sa vengeance contre lui.

Néanmoins, l'Autrichien ne se tenait pas pour battu. Précisément parce qu'il pressentait la résolution du comte Mancelli de le poursuivre et de l'acculer à sa perte, il était décidé à la lutte, jusqu'au bout, jusqu'à la défaite de l'un ou de l'autre. Et d'ailleurs, sa haine grandissante contre le jeune homme ne lui laissait pas d'autre alternative.

A la porte de Castel-Majac, il sonna en s'attendant à ce qu'on ne lui ouvrît pas... Mais le vantail s'entrebâilla, laissant voir une figure inconnue, menton rasé, regard aigu, traits forts et cheveux grisonnants.

Comme Martold, surpris, restait un moment sans parole, l'étranger demanda, avec un léger accent américain :

— Vous désirez?

Reprenant instantanément sa présence d'esprit, Martold riposta :

— Je veux entrer, parbleu!... Je suis M. Belvayre... Et vous, qui êtes-vous?

— Le gardien de Castel-Majac.

— Comment, le gardien?... Et Léonard, qu'est-il devenu?

— Il est toujours ici.

— Alors, qu'est-ce que vous faites là?... Qui vous a fait venir?

— Vous n'avez pas à vous occuper de cela, monsieur. Je suis aux ordres de Mlle de Fervalles.

— Comment, je n'ai pas à m'en occuper?... Mlle de Fervalles est ma belle-fille, et... Mais je suis bien bon de discuter ainsi! Allons, ouvrez cette porte, que je passe!

En même temps, il essayait de repousser le vantail. Mais l'homme était un vigoureux gaillard et s'attendait à ce coup. Il ne broncha pas, et, légèrement goguenard, riposta :

— Ces dames et don Luciano ne sont pas ici. A quoi vous servirait-il d'entrer, monsieur le comte Martold?

— Que dites-vous là?... Pourquoi m'appelez-vous ainsi?

— Parce que c'est votre nom... Et, tenez, voici ce qu'on m'a dit de vous remettre, en prévision de votre visite.

Il lui tendit une large enveloppe... Puis, profitant

de la surprise de l'Autrichien, il ferma prestement la porte.

L'enveloppe portait cette suscription :

Comte Ludwig Martold

Martold l'ouvrit brusquement, la déchira plutôt, et en sortit toute une série de photographies — celles que le comte Mancelli avait montrées à Agnese, comme preuve de la double personnalité de celui qu'elle appelait son mari.

Martold murmura d'une voix étranglée :

— Ah! le scélérat!... Comment a-t-il pu?...

L'enveloppe contenait encore deux feuillets de papier. Sur l'un, Agnese avait écrit :

« Je sais maintenant ce que vous êtes et comment vous m'avez trompée. Tout est fini entre nous. Je demande à Dieu qu'il vous donne le repentir de vos crimes et de vos mensonges.

« A. DE FERVALLES. »

Sur l'autre feuille, Martold lut ces mots, tracés par une main masculine :

« Le comte Martold est informé que s'il tente quoi que ce soit contre Mme de Fervalles, les preuves ci-jointes et d'autres non moins convaincantes seront divulguées publiquement.

« Comte Luigi MANCELLI. »

Martold resta un moment figé au sol... Il avait pleine conscience que son ennemi le tenait à sa discrétion, il se rendait compte de l'impossibilité de lutter, pour le moment. Car il fallait que don Luigi fût bien sûr d'avoir en main des atouts précieux,

pour dévoiler son intervention, le rôle capital qu'il jouait en cette affaire.

Oui, cette fois, il signait cet ultimatum de son nom, comme un arrogant défi.

Blême de rage, Martold jeta un coup d'œil férocement haineux sur le castel silencieux, puis tourna les talons en disant entre ses dents :

— Nous nous retrouverons!

XII

Bien qu'entourée d'affectueuse sollicitude par les Falsten, la jeune comtesse Martold s'ennuyait à Stralsau où l'avait exilée son père pour l'éloigner du comte Mancelli. Les attentions de son cousin Gustave, très épris, ne pouvaient lui faire oublier celui qui avait produit sur elle une impression ineffaçable... Il ne se passait pas de jour qu'elle ne parlât à sa demoiselle de compagnie de don Luigi, sans chercher à lui cacher qu'elle l'aimait éperdument. Et elle s'exaltait alors, devenait fiévreuse, pour tomber ensuite dans une sorte d'abattement, dans une lassitude qui inquiétait Rosa.

Celle-ci ne cherchait jamais à provoquer ses confidences. Et dès qu'Adda lui parlait du comte Mancelli, elle semblait mal à l'aise, essayait de détourner la conversation... Elle aussi prenait mauvaise mine. Sa figure maigrissait, un cerne profond se formait sous ses yeux, dont l'expression était souvent triste et anxieuse.

Adda, toute à ses propres préoccupations, ne s'apercevait pas de ce changement physique. Mais la baronne de Falsten le remarqua et en fit part à la comtesse Augusta Martold, avec laquelle, chaque

semaine, elle correspondait pour lui donner des nouvelles de sa petite-fille.

« Je ne sais ce que peut avoir cette petite Rosa, ma chère tante, écrivait-elle. On la croirait tourmentée par quelque souci. Elle devient si nerveuse, si impressionnable que l'autre jour, elle a sursauté, puis s'est mise à frissonner simplement parce qu'Ebba est entrée un peu brusquement dans la pièce où elle se trouvait, en s'écriant : « Venez donc voir la superbe étoile qui brille au ciel, ce soir. » Visiblement sa santé s'altère et son caractère s'assombrit. Je me demande si, dans ces conditions, elle est bien la compagne qu'il faut à Adda, tellement nerveuse elle-même en ce moment. »

Martold, en lisant ceci, fit observer :

— Voilà qui me donne un motif tout trouvé pour écarter définitivement d'Adda cette jeune personne devenue suspecte... Car, de plus en plus, maintenant, je me doute que Mancelli est en rapport avec sa sœur.

La comtesse Augusta dit avec agitation :

— Il faut, en ce cas, la rappeler au plus vite! C'est un grand danger pour Adda!

— Je vais m'en occuper immédiatement. Mais calmez-vous, ma mère. Vous aggravez votre état en prenant les choses trop vivement.

Elle répliqua sur un ton d'angoisse :

— Comment veux-tu que je les prenne autrement? Une menace formidable plane sur toi, sur nous... d'un moment à l'autre, ce comte Mancelli peut déchaîner une catastrophe... Et je me sens si malade...

Martold enveloppa d'un regard sombre la vieille dame, étendue dans son lit, qu'elle ne quittait plus depuis quelques jours. Les nouvelles que son fils avait rapportées de son rapide voyage à Castel-Majac l'avaient vivement impressionnée, d'autant plus que sa santé se trouvait déjà dans un état fort précaire et

à la merci d'une émotion un peu forte. Le médecin ne cachait pas au comte Ludwig qu'elle était très malade... Aussi, tout en s'arrangeant pour ne pas trop inquiéter sa fille, celui-ci ne mentit-il qu'à moitié en lui écrivant que l'aïeule avait besoin des soins de Rosa.

Il fallait cette raison pour qu'Adda se séparât de sa compagne, surtout en ce moment où elle semblait prise d'un fiévreux besoin de confidences... Avec des larmes dans les yeux, elle fit part à Rosa du désir de son père.

— Que vous allez me manquer, chère! dit-elle en se jetant dans ses bras. Ebba est bien gentille, mais un peu sotte... Et puis, je ne saurais lui parler de tout ce qui me préoccupe, comme à vous... Mais enfin, j'espère vous revoir bientôt. Mes cousins quittent Stralsau dans quinze jours et m'emmènent avec eux à Carlsruhe. De là, ils reviendront à Paris, où je vous retrouverai.

Peu démonstrative, selon son habitude, Rosa ne laissa pas voir un grand mécontentement de ce rappel... Un observateur aurait même constaté qu'elle en semblait satisfaite.

Martold, soucieux sans doute que la jeune personne ne s'égarât pas en route, et en même temps désireux de juger par lui-même comment se trouvait sa fille, avait prétexté une affaire l'appelant à Stettin, d'où, écrivait-il à Adda, il se rendrait en Suède, et, après un séjour de vingt-quatre heures à Stralsau, regagnerait Paris en emmenant Rosa.

La veille du jour indiqué pour l'arrivée du comte Ludwig, la jeune fille rentra d'une courte promenade dans le parc de Stralsau avec une mine si altérée que la baronne de Falsten, la rencontrant, lui demanda si elle était souffrante.

Rosa rougit en répondant d'une voix changée :

— Je suis du moins très fatiguée, madame la baronne.

— L'air de Stralsau ne paraît pas vous avoir réussi. D'ailleurs il en est de même pour Adda... Cette enfant m'inquiète, et je ne suis pas fâchée de voir arriver son père.

Là-dessus, la noble dame quitta Rosa, qui regagna sa chambre d'un pas décelant en effet une grande lassitude physique ou morale.

La voiture des Falsten alla de fort bonne heure le lendemain chercher à la gare le comte Martold... Quand celui-ci arriva chez ses cousins, huit heures venaient de sonner. Le baron de Falsten, sa femme, ses enfants, étaient là pour le recevoir, ainsi qu'Adda, levée plutôt qu'à l'ordinaire, en l'honneur de l'arrivée de son père.

Martold fut aussitôt frappé de l'amaigrissement, de la pâleur du joli visage qui s'offrait à son baiser.

En dissimulant son impression, il gronda la jeune fille, affectueusement, d'avoir si mal profité de ce séjour à la campagne.

— Je crois qu'Adda s'ennuie parmi nous, dit Mme de Falsten, en feignant un air piqué.

Adda protesta vivement.

— Oh! non, chère tante! Je vous aime tous beaucoup, et je suis très heureuse avec vous. Mais... mais je suis un peu nerveuse...

Et des larmes montèrent à ses yeux, ainsi qu'il lui arrivait fréquemment maintenant.

Affectant de ne pas le remarquer, Martold parla d'autre chose... Quand il eut déjeuné avec sa fille et ses cousins, il demanda :

— Eh bien, Rosa sera-t-elle prête pour partir demain matin?

— Mais oui, mon père, puisqu'il le faut!... Il est certain que grand-mère aura en elle une garde-malade dévouée, intelligente, et il faut bien cette considération-là pour que je la lui cède!... Je vais la faire appeler, afin qu'elle vous salue.

Le domestique envoyé pour quérir la demoiselle de

compagnie reparut un peu après, annonçant que Mlle Rosa n'était pas dans sa chambre, et qu'on ne la trouvait nulle part dans le logis.

Adda déclara :

Elle aura été faire un tour dans le parc. Cela lui arrive souvent, à cette heure.

Eh bien, je la verrai plus tard. Mais qu'elle ne se retarde pas pour ses préparatifs, car je ne me soucie guère de manquer mon train à cause d'elle demain.

— Oh! il n'y a rien à craindre! Elle est l'exactitude même.

Quand le comte se fut un peu reposé dans l'appartement préparé pour lui, il vint retrouver sa fille, qui lisait dans le petit salon attenant à sa chambre... Après avoir parlé de choses et d'autres, il demanda :

— Cette histoire d'étoile en rubis trouvée sur ton oreiller n'a donc jamais été éclaircie?

Adda secoua la tête.

— Jamais!... C'est incompréhensible, n'est-ce pas?

— Tout à fait... Montre-la-moi donc.

Adda alla chercher le bijou, dont Martold put constater la réelle valeur.

— Quelqu'un a voulu, certainement, s'amuser à m'intriguer, dit la jeune fille. Mais qui donc?... Ce n'est pas Gustave, il n'aurait pu garder un secret si longtemps... Ebba non plus. D'ailleurs, elle ne disposerait pas des moyens nécessaires pour acquérir un objet de ce prix... Les rubis sont d'une grande beauté, remarquez-vous?

— Oui, je vois... C'est étrange... Je vais garder ce bijou, que tu ne peux conserver, ne sachant d'où il vient, ni quel est celui ou celle qui s'est permis cet acte d'un goût douteux.

Adda, d'un geste instinctif, étendit la main pour reprendre la broche.

— Oh! non, papa, rendez-la-moi! Je ne la porte

pas, naturellement... mais j'aime à la regarder de temps en temps. Vous savez que je raffole des rubis...

Le comte avait refermé les doigts sur le bijou... Son regard se plongea dans les yeux bleus, tandis qu'il répliquait :

– Je ne veux pas de cela, ma chère enfant. Tu es une petite fille romanesque, et je suis certain que tu te lances à ce propos dans des rêveries, des imaginations qu'il n'est pas nécessaire d'entretenir chez toi.

Adda rougit très fort et détourna les yeux en murmurant d'un air boudeur :

— Quelle idée avez-vous là?... Il me plaisait seulement d'admirer de belles pierres...

Martold, à qui l'émoi de sa fille n'avait pas échappé, songea avec un frémissement de colère et d'inquiétude :

« Se douterait-elle que c'est « lui » qui a fait introduire ce bijou chez elle?... En tout cas, elle ne l'a pas oublié encore, j'en suis sûr... Elle pense toujours à lui, cet odieux Mancelli! Ah!... que je puisse un jour le tenir entre mes mains!... et il verra! »

Habilement, il mit la conversation sur Rosa, cherchant à savoir, sans donner l'éveil à sa fille, si celle-ci avait remarqué dans la conduite de sa demoiselle de compagnie quelque chose d'insolite... Mais Adda dit seulement que Rosa était souvent triste, et qu'elle lui paraissait assez nerveuse depuis quelque temps.

— Je m'étonne de ne l'avoir pas encore vue ce matin, ajouta-t-elle. Que fait-elle donc?... Je ne pense pas que sa promenade se soit prolongée jusqu'ici...

La femme de chambre, envoyée pour s'informer de Rosa, revint en disant qu'elle ne la trouvait nulle part.

Martold fronça les sourcils.

– Il me semble que cette demoiselle en prend bien à son aise!... Je t'ai déjà dit que tu la gâtais trop, Adda.

— Mais jamais il ne lui est arrivé d'être en retard, mon père!... Je ne sais ce qui lui arrive... Pourvu qu'un accident...

Martold eut une lueur d'inquiétude dans le regard... Il pensait, lui, à autre chose qu'un accident.

Et son idée se confirma, quand, la journée passée, le soir venu, Rosa ne reparut pas.

Le parc fut fouillé, les environs explorés... La jeune fille resta introuvable.

Dans sa chambre, on constata qu'elle avait emporté un vieux petit sac et quelques menus objets de toilette... Puis une enquête plus approfondie, le lendemain, apprit aux châtelains de Stralsau qu'une automobile inconnue avait été aperçue aux alentours, la veille et le jour de la disparition de Rosa.

Martold feignit de croire que la jeune fille s'était laissé enlever, et profita de l'occasion pour la noircir aux yeux d'Adda, afin d'en détacher plus sûrement celle-ci... Mais au fond, il ne doutait pas un instant que ce nouveau coup vînt du comte Mancelli. Don Luigi, le rôle de sa sœur terminé près de la jeune comtesse Martold, la retirait maintenant au jour, à l'heure fixée par lui, avant que son adversaire pût mettre à exécution le plan d'exil formé pour la pseudo-Rosa — en réalité Bianca Mancelli.

Ainsi, tout échouait, pour Martold... Tous ses desseins s'effondraient... Et lui, Mancelli, restait le vainqueur, ayant entre ses mains don Luciano, Agnese, Orietta... possédant tous les secrets du puissant agent austro-allemand... maître du cœur d'Adda... et disposant peut-être du sort d'Aloys, ce fils dont le comte Ludwig n'avait plus entendu parler, depuis le jour de sa mystérieuse disparition.

Pour mettre le comble aux ennuis de Martold, Adda, très vivement frappée par cette fuite de la compagne qu'elle aimait et dont elle avait fait sa confidente, dut se mettre au lit, atteinte de fièvre violente... Elle fut très malade pendant plusieurs

jours, et quand, le mois suivant, elle regagna la France, son père emportait le diagnostic suivant, donné par le médecin de Stockholm qu'il avait appelé près d'elle :

« L'état de cette jeune fille est sérieux. Elle est menacée de consomption, et je vous conseille fort de l'emmener cet hiver dans un climat doux, ensoleillé, en lui évitant si possible fatigues et grandes émotions. A ce prix, elle peut guérir... si, toutefois, il n'y a pas à sa maladie une cause morale — un amour contrarié, par exemple, comme j'ai cru le discerner à certains signes. »

Ces paroles du savant professeur étaient pour Martold la condamnation à mort de sa fille, car il pressentait trop bien qu'il existait, chez Adda, cet amour sans espoir, qui la tuerait, peu à peu.

DEUXIÈME PARTIE

I

Un après-midi, à la gare de Monteyrac, descendirent deux jeunes filles qu'accompagnait une femme de chambre.

Elles se ressemblaient peu, l'une étant grande, très mince, avec des cheveux châtains, de beaux yeux bleus doux et gais, l'autre plus petite, brune aux yeux noirs mélancoliques... Cependant, quelque chose en elles faisait dire : « Ce sont deux sœurs... » Et c'étaient en effet les jumelles Huguette et Bianca Mancelli.

Bianca, après son départ clandestin de Stralsau, exécuté sur l'ordre de son frère, s'était rendue toujours d'après les instructions de celui-ci, chez M. et Mme de Sangeray, où se trouvait Huguette, traitée par eux comme leur fille. Don Luigi avait expliqué à ces dévoués amis de ses parents qu'il avait retrouvé sa sœur, élevée en Allemagne, donnée par Martold comme demoiselle de compagnie à sa fille. Il leur avait demandé, en outre, de lui accorder l'hospitalité jusqu'au mariage d'Huguette, — celle-ci était fiancée depuis peu, — après quoi il verrait de quelle façon orienter l'avenir de Bianca.

Huguette, très affectueuse, avait accueilli sa sœur avec grande joie. Bianca, moins démonstrative, se tint d'abord sur la réserve. Mais au bout de quelques

jours, elle était déjà attachée à sa jumelle, avec toute l'ardeur d'une nature aimante que les circonstances avaient toujours obligée de se concentrer, de se replier sur elle-même.

Toutefois, la spontanéité d'Huguette n'existait pas chez elle. Elle parlait peu de son passé, surtout de son séjour chez les Martold, et répondait par un : « Je ne puis rien te dire, c'est le secret de Luigi » quand sa sœur la questionnait au sujet de la façon dont leur frère s'y était pris pour la faire sortir de chez le meurtrier de leurs parents.

Huguette n'insistait pas. Elle savait par elle-même combien était énigmatique ce frère qui ne lui témoignait aucune affection et l'intimidait à un point qui confinait à l'effroi... Ce sentiment, qu'elle avoua un jour à Bianca, parut trouver chez celle-ci un vif écho. En frissonnant un peu, elle dit d'une voix changée :

— Oui, Luigi a quelque chose d'étrange... et je... je suis comme toi, Huguette.

Elle semblait d'ailleurs toujours mal à l'aise dès qu'on prononçait le nom de son frère... Quand M. de Sangeray disait : « Je pense que nous verrons un de ces jours don Luigi », elle devenait toute pâle, et une lueur d'angoisse traversait son regard.

Luigi, s'il vint à Paris pendant la durée de ses fiançailles, n'honora pas en tout cas ses sœurs de sa visite... Mais elles étaient invitées à se rendre au château de Monteyrac, huit jours avant la date fixée pour le mariage, afin de faire la connaissance de leur future belle-sœur. M. et Mme de Sangeray devaient venir les y rejoindre la veille de la cérémonie.

Voilà pourquoi, cet après-midi-là, elles descendaient à la gare de Monteyrac, où les attendait un des domestiques du château.

Huguette, que la perspective de vivre pendant huit jours sous le toit de son frère n'enthousiasmait guère, était en outre soucieuse de savoir ce qu'était cette fiancée inconnue sur laquelle Luigi n'avait donné que

de brefs détails, en annonçant à ses sœurs et aux Sangeray son mariage. « De bonne noblesse et d'une rare beauté... charmante en tous points », disait-il. Mais Huguette pensait : « Je voudrais surtout qu'elle fût bonne et qu'elle nous témoignât quelque affection. »

Quant à Bianca, son visage amaigri était aujourd'hui d'une pâleur extrême et le cerne semblait se creuser plus profondément, sous ses yeux traversés d'angoisse.

Une automobile amena rapidement les jeunes filles à Monteyrac... Le comte Mancelli les attendait dans un des salons du rez-de-chaussée. Tandis qu'il leur tendait la main avec un mot d'accueil sans chaleur, son regard s'arrêta sur Bianca... Celle-ci devint plus pâle encore, essaya de détourner le sien... Mais les yeux bleu sombre la fouillaient impérieusement... Et pendant que le jeune homme et ses sœurs prenaient le thé, un instant après, ces yeux impitoyables continuaient de poursuivre la pensée de Bianca, dont la physionomie était celle d'une pauvre créature traquée, accablée par une menace terrible.

Quand, un peu après, les deux sœurs se retrouvèrent dans l'appartement qui leur était dévolu, Huguette s'écria d'un ton inquiet :

— Qu'as-tu donc, Bianca?... Regarde ta mine... Es-tu souffrante?

— Oui... J'ai un grand mal de tête... Un peu de fièvre, je crois...

Huguette lui tâta le front, les joues, les mains et déclara :

— Tu es glacée, ma pauvre chérie!... Il faisait un peu frais, dans ce salon. Couche-toi. Je t'excuserai près de Luigi, pour le dîner.

— Oh! non! Cela va passer, tu verras. C'est la fatigue du voyage...

— Et peut-être l'effet produit par notre frère... Qu'il est intimidant!... J'ai peur de ses yeux,

Bianca!... C'est fou!... Mais je ne puis jamais échapper à cette impression, en sa présence.

Bianca eut un grand frisson, et murmura :

— Tu n'as pas de raison, cependant, pour... pour...

Elle pâlit encore davantage, et serra les lèvres nerveusement.

Ce fut avec un visage défait qu'elle reparut un peu plus tard dans le salon, avec Huguette. Le comte Mancelli présenta à ses sœurs le vieux Li-Wang-Tsang, qui était généralement son commensal et devait lui servir de témoin pour la cérémonie du mariage... La présence du Chinois fut agréable aux jeunes filles, car elle les dispensait de se trouver seules avec leur frère. Luigi s'entretint presque constamment avec son hôte, en adressant parfois seulement quelques mots aux jumelles et sans accorder à Bianca l'attention dont elle avait été gratifiée à son arrivée... Le dîner terminé, il alla fumer sur la terrasse en compagnie de Li-Wang-Tsang, après avoir dit à ses sœurs qu'elles pouvaient aller se reposer de la fatigue de leur voyage.

Sur le conseil d'Huguette, Bianca se coucha. Les deux jeunes filles causèrent un peu, puis Huguette se retira dans sa chambre que séparait de l'autre un vaste cabinet de toilette... Bianca, restée seule, enfouit sa tête dans l'oreiller, en songeant : « Si je pouvais dormir un peu! »

Une heure passa... Le sommeil ne venait pas. Dans son cerveau enfiévré, la jeune fille voyait passer de menaçantes visions...

Un coup léger frappé à sa porte la fit sursauter.

Elle demanda :

— Qui est là?

Une voix répondit en excellent français, mais avec un accent étranger :

— Son Excellence le comte Mancelli demande mademoiselle.

Elle resta un moment sans parole, la gorge serrée par l'effroi... Enfin, elle put balbutier :

— Bien... je viens...

Un tremblement se saisissait d'elle... A la hâte, elle se rhabilla, puis ouvrit la porte. Dans le corridor attendait le jeune Chinois Kin-Feng, serviteur préféré du comte... Elle le suivit d'un pas chancelant, jusqu'à la grande terrasse du rez-de-chaussée qui dominait la Dordogne.

Luigi s'y trouvait seul. Assis près d'une table, il parcourait des journaux à la lueur des lampes électriques allumées sur cette partie de la façade.

Quand Bianca fut à quelques pas de lui, le jeune homme leva les yeux et dit froidement :

— Faites-moi votre rapport sur la tâche que je vous avais confiée.

Elle resta muette, en blêmissant et en baissant les yeux.

Luigi reprit du même accent net et dur :

— Vous n'avez pas obéi à mes ordres, Bianca. Tout au contraire, vous avez engagé Adda Martold à m'oublier.

Elle dit, la voix étouffée :

— Je... je ne pouvais pas!... C'eût été une mauvaise action...

— Comment vous permettez-vous de juger ce que j'ordonne?

Il la considérait avec une irritation altière qui donnait à ses yeux superbes un éclat fulgurant.

— Pardonnez-moi, Luigi... mais c'était impossible... Je... je vous obéirai en toute chose que me permet ma conscience... mais cela... je ne puis...

— Les membres insoumis ne doivent plus servir. On les retranche, comme je vous l'ai dit un jour... Vous pouvez vous retirer, Bianca.

Les mains de la jeune fille se joignirent en se tendant vers le comte. Dans son regard passait une supplication désespérée... Mais Luigi avait déjà repris

son journal et ne jetait plus les yeux sur sa sœur... Bianca laissa retomber ses bras le long de son corps, et, en frissonnant plus fort encore, recula jusqu'à une porte-fenêtre du grand salon que des lampes voilées éclairaient discrètement.

Là, elle s'arrêta un instant, et regarda son frère... La lumière tamisée par des globes opalins éclairait les boucles brunes, le front orgueilleux, le beau visage mat, si froid, si impassible... Bianca eut un soupir douloureux, et, se détournant, disparut à l'intérieur.

Pendant quelques instants, Luigi continua de parcourir son journal... Puis il se leva et rentra, lui aussi, pour gagner son appartement.

Il renvoya le valet de chambre qui l'attendait et, au lieu de se coucher, alluma une cigarette... Enfoncé dans un fauteuil, il regardait une photographie posée sur une table près de lui — celle d'Orietta, qui semblait lui sourire tendrement. La physionomie du comte n'avait plus en ce moment la froideur habituelle. Mais une ombre voilait ses yeux, un pli se formait sur son front, comme si quelque pensée désagréable s'imposait à lui.

II

Ces jours de fiançailles avaient passé comme un rêve pour Orietta... Luigi était venu fréquemment la voir, de Monteyrac, et l'avait emmenée deux fois avec sa mère et son aïeul au vieux logis dont elle serait bientôt la châtelaine. Pour elle, il dépouillait son air de froide indifférence, et dévoilait une âme passionnée, longtemps occupée du seul but de vengeance, de haine implacable, de justice inflexible qu'avait mis devant ses yeux, dès l'enfance, l'homme énigmatique dont il était le continuateur.

De son côté, le cœur ardent d'Orietta se donnait tout entier à celui qu'elle aimait. Si, parfois encore, elle éprouvait un peu de crainte, de malaise, près de ce fiancé qu'elle savait être une puissante et mystérieuse personnalité, ce sentiment s'évanouissait devant un regard amoureux des yeux dominateurs qui faisaient un peu trembler Agnese et paraissaient subjuguer don Luciano.

Mme de Fervalles — elle avait repris son nom, maintenant — se laissait diriger par son futur gendre comme auparavant par Belvayre. Bien qu'elle souffrît encore du coup terrible porté à sa confiance en cet homme, sa nature sans profondeur n'en éprouvait pas l'intensité d'indignation, de honte, de douleur que d'autres eussent ressentie en semblable occurrence... Elle faisait de son mieux pour oublier cette pénible aventure et, assurée par les affirmations de Luigi qu'elle n'avait rien à craindre de Martold, se complaisait dans la pensée du mariage de sa fille avec ce beau comte Mancelli, puissamment riche, doué de tous les attraits, et si épris d'Orietta.

Quant à don Luciano, sa reconnaissance et son admiration à l'égard de son futur petit-fils étaient si grandes qu'elles devenaient une sorte de culte. Orietta, ayant promis à Luigi de garder le secret au sujet des révélations touchant à sa propre personnalité, n'avait pu expliquer à son aïeul ni à sa mère comment le comte Mancelli avait eu le pouvoir de rendre instantanément l'infirme à son état normal: mais don Luciano s'était bien rendu compte de la force secrète contenue dans le regard de Luigi, dans ses doigts fins un instant appuyés sur sa bouche, et il avait conscience qu'elle était vraie, cette parole prononcée par le comte, un jour qu'il le remerciait de l'avoir enlevé à sa terrible infirmité :

— S'il ne m'avait pas plu de le faire, personne d'autre au monde ne pouvait vous sortir de cet état.

Il n'avait pas ajouté qu'il pouvait l'y replonger

instantanément... Mais don Luciano sentait bien qu'il se trouvait à sa merci. Comme le comte n'ignorait rien de la terrible aventure si mal terminée pour les Pellarini, père et fils, le vieillard, sachant qu'il avait vécu parmi des Chinois le supposait en rapport avec les individus mystérieux qui avaient autrefois châtié si cruellement don Luciano et Fabrizzio. Sans doute connaissait-il quelques-unes de leurs mystérieuses pratiques occultes, et s'en servait-il à l'occasion. Voilà pourquoi il avait pu guérir son futur grand-père...

Ainsi don Luciano donnait-il à sa fille et à lui-même cette explication... Mais il sentait en cette personnalité captivante et dominatrice une énigme plus profonde, qui, d'ailleurs, augmentait encore le prestige exercé sur lui par le comte Mancelli. En outre, le vieillard éprouvait une grande joie du bonheur que laissait voir ingénument Orietta, sa chère petite-fille, en même temps que son amour-propre — très développé chez les Pellarini — se trouvait extrêmement flatté d'une si noble alliance, rehaussée encore par une opulence qu'il devinait incalculable.

Dans cet état d'esprit, il ne s'arrêtait pas à quelques inquiétudes lui traversant la pensée, au sujet du caractère, des idées de ce jeune homme qui avait de si étranges manières d'autocrate et ne semblait s'intéresser à personne au monde, en dehors de sa fiancée.

Orietta n'avait pu manquer de remarquer l'indifférence avec laquelle Luigi parlait de ses sœurs... Elle ne s'en étonnait qu'à demi, sachant qu'il les avait connues assez tard, et vues alors assez rarement. A ses questions, il répondait :

— Oui, elles sont assez bien... Bianca est plus intelligente, Huguette a plus de charme... Elles vous plairont, je crois.

Orietta attendait donc avec plaisir de faire la

connaissance de ses futures belles-sœurs... Luigi les amena à Castel-Majac le lendemain de leur arrivée à Monteyrac. Huguette, remise de la fatigue du voyage, après une bonne nuit, était fraîche et gaie. Mais Bianca avait la figure défaite d'une personne qui n'a pu trouver le sommeil. Sous ses paupières alourdies, les yeux conservaient une expression de tristesse inquiète, qui se changeait en effroi mêlé d'angoisse quand la jeune fille rencontrait le regard de son frère.

Les jumelles furent aussitôt conquises par la beauté, le charme d'Orietta. Et elles plurent beaucoup à la jeune fiancée, comme celle-ci le confia à Luigi, tandis qu'au cours de l'après-midi tous deux allaient s'asseoir sur la terrasse dominant la ravine.

— Huguette est très fine, très jolie. C'est le portrait de votre mère, d'après la photographie que vous m'avez montrée... La physionomie de Bianca a plus de caractère. Mais comme elle est pâle! Comme ses traits sont creusés!... Et son regard est triste, anxieux!...

Luigi resta silencieux, les yeux tournés vers la châtaigneraie que le soleil déclinant inondait de sa clarté pâlie.

La jeune fille reprit, en penchant sa tête sur l'épaule de son fiancé :

— Je sens que je les aimerai beaucoup, vos sœurs, mon cher Luigi... Que fera Bianca, après le mariage d'Huguette? Restera-t-elle chez les Sangeray, ou viendra-t-elle près de nous?

Le comte répondit brièvement :

— Je n'ai rien décidé encore.

— Il est possible qu'elle soit bientôt mariée. Elle est charmante... et les Sangeray, ou vous, lui trouverez certainement un bon mari... comme vous!

Il tourna la tête vers elle, et le dur éclat de ses yeux s'adoucit en chaude caresse.

— Vous ne savez pas si je le serai.

Oh! j'en suis certaine!

Luigi appuya ses lèvres sur le front tout proche d'elles.

— Vous avez raison d'en être sûre, Orietta. J'ai le grand désir de vous rendre heureuse, parce que je vous aime très profondément, comme je me croyais incapable d'aimer.

Elle protesta vivement :

— Oh! Luigi, que dites-vous là!... Pensiez-vous donc avoir un cœur de pierre?

Il sourit à demi en répliquant :

— D'airain, plutôt. Mais j'ai dû m'apercevoir qu'il n'était pas à l'épreuve de l'amour pour une certaine jeune personne qui a bien, en vérité, les plus beaux yeux du monde... et l'âme la plus charmante qu'il m'ait été donné de connaître.

. . . . . .

Dans l'automobile qui le ramenait avec ses sœurs à Monteyrac, assez tard dans la soirée, Luigi demanda :

— Eh bien, que dites-vous de votre future belle-sœur?

Huguette répondit avec enthousiasme :

— Elle est délicieuse!... Je l'aimerai beaucoup, Luigi, soyez-en sûr.

— Elle aussi vous trouve à son gré.

Bianca n'avait rien dit. Elle évitait de regarder son frère, et sur son visage pâli des tressaillements passaient, de temps à autre.

Quand les deux sœurs furent dans leur appartement, Huguette répéta d'un ton joyeux :

— Elle est délicieuse, cette Orietta... Quelle chance que Luigi ait si bien choisi!

Bianca eut un hochement de tête, en murmurant :

— Oui... Mais ne souffrira-t-elle pas près de lui?

— A cause de sa nature, si... si froide, et si autoritaire?... Peut-être, en effet... Cependant, sa

physionomie change tellement d'expression quand il la regarde!... Je crois qu'il l'aime beaucoup, Bianca.

— J'ai entendu dire que cela n'empêchait pas de faire souffrir...

D'une voix étouffée, la jeune fille acheva :

— Et il a une âme si dure... cruelle, impitoyable...

Huguette la regarda, d'un air surpris.

— Tu exagères, Bianca!... Ou bien, alors, tu as une raison particulière de penser ainsi... Voyons, y a-t-il quelque chose entre Luigi et toi? J'ai remarqué que tu étais devant lui plus gênée encore que moi-même... Et pourquoi as-tu une mine pareille?... Des yeux fatigués comme si quelque tourment te poursuivait?

Bianca eut un frisson... Mais elle raffermit sa voix pour répondre :

— Ma santé n'est pas très bonne, depuis quelques mois. C'est probablement cela qui me rend très nerveuse, et me fait ressentir plus péniblement la froideur de Luigi, l'impression de trouble, de crainte que produit son regard.

Pour rien au monde, Bianca n'aurait voulu faire part à sa sœur du terrible motif de son angoisse... Qu'aurait pu Huguette pour elle? Intercéder près de Luigi, il n'y fallait pas songer. Il verrait là, au contraire, un nouveau sujet de châtiment pour celle qui n'aurait pas gardé le secret qu'il lui avait imposé, quand il avait fait d'elle une adepte des Fils du silence. Dès lors, mieux valait qu'Huguette demeurât dans l'ignorance de la tragique chose qui se préparait. Mieux valait que Bianca portât seule son fardeau d'angoisse et de terreur... cette pensée harcelante et atroce : « Quand sera-ce?... Aujourd'hui?... demain?... »

Non, cela ne se ferait pas avant la cérémonie du mariage où les deux jumelles devaient remplir le rôle de demoiselles d'honneur. Luigi ne voudrait pas qu'elle fût troublée par un funèbre événement...

Mais, après?... Après, mon Dieu?... Un jour on trouverait Bianca Mancelli morte... et l'on ne saurait jamais comment, pourquoi...

Oserait-il, pourtant?... N'aurait-il pas horreur, au moment de faire exécuter la condamnation? Horreur et pitié?

Bianca l'espérait parfois... Mais quand elle se retrouvait en présence de son frère, quand elle cherchait, vainement, un signe d'émotion sur cette superbe physionomie, elle éprouvait à nouveau la sensation accablante que cette âme d'autocrate, d'implacable justicier, demeurerait fermée, inaccessible, et qu'elle irait jusqu'au bout de sa décision.

La jeune fille vit donc arriver le jour du mariage avec un effroi que nul ne connut, autour d'elle... La cérémonie était célébrée dans la chapelle de Monteyrac — cette chapelle où s'ouvrait le passage secret découvert par Li-Wang-Tsang du vivant de don Gaëtano. La jeune mariée arriva en automobile de Castel-Majac, avec sa mère et son aïeul. Elle était radieusement belle, dans sa robe de satin blanc qu'ornait un point à l'aiguille, souvenir de famille, autrefois mis par Guy de Fervalles dans la corbeille d'Agnese. Le regard de Luigi le lui dit avec éloquence... Et les assistants — un petit nombre d'intimes — se déclarèrent les uns aux autres que plus superbe couple ne se pouvait voir.

Huguette, au bras de son fiancé, le lieutenant de Glandal, rayonnait de joie. Mais Bianca semblait plus pâle, plus défaite que jamais, dans l'élégante et claire toilette semblable à celle de sa sœur et qu'ornait également un pendentif, délicat chef-d'œuvre de joaillerie, présent de Luigi.

Elle eût été courageuse devant un danger immédiat, devant la mort qui se fût montrée à elle sous des traits habituels... Mais cela... cette pensée que, d'un moment à l'autre, sans avertissement, la terrible condamnation serait exécutée... cette atroce incerti-

tude de tous les instants... c'était réellement pire que la mort elle-même!

Vivement frappée par la mine de sa belle-sœur, Orietta, après le lunch servi dans la grande salle du château, vint à elle et lui demanda affectueusement :

— Êtes-vous souffrante, chère Bianca?... Vous semblez n'en plus pouvoir.

Une fugitive montée de sang colora le visage de la jeune fille.

Elle répondit en essayant de sourire :

— Je ne me sens pas très bien, en effet... Un peu de fièvre, je pense...

— Il faut vous reposer... Retirez-vous donc un moment dans votre chambre... Voilà qu'on se disperse dans les jardins et le parc. Je vais dire à votre garçon d'honneur que vous vous trouvez fatiguée...

Bianca répondit avec une émotion qui amena des larmes dans ses yeux :

— Vous êtes très bonne... Oui, je vais me reposer un instant... Mais je crois que vous devez partir bientôt?

— En effet. Je vais changer de toilette, dans un moment, et nous quitterons Monteyrac. Aussi vais-je vous dire au revoir maintenant, ma chère Bianca.

Elles s'embrassèrent affectueusement... Des larmes glissaient hors des paupières de Bianca. Car la jeune fille pensait. « Je ne la reverrai plus, sans doute... C'est un adieu... »

Orietta, émue et un peu surprise, demanda :

— Vous m'aimez donc déjà, chère sœur?

— Oui, et puis, je...

Quelle idée folle avait-elle là?...

Faire de la jeune femme son avocate près de Luigi... Mais si le comte n'avait rien dit à Orietta de son rôle occulte, jamais il ne pardonnerait à sa sœur une pareille révélation!

Puis encore, n'y aurait-il pas là une cause de

souffrance pour la charmante créature qui venait à elle avec tant de sollicitude et de bonté?

Non, elle ne pouvait mêler personne aux angoisses de sa tragique destinée!

En serrant fiévreusement la main d'Orietta, elle acheva :

— Je vous demande de prier pour moi... et de penser quelquefois à moi, quand je ne serai plus.

— Comment?... que me dites-vous là?... Voulez-vous bien laisser ces idées!

A ce moment, le comte Mancelli se dirigeait vers sa femme. Il dit, avec une légère impatience dans la voix :

— Que faites-vous là, toutes deux, en conférence?

Orietta répondit :

— Votre sœur va se reposer un moment, Luigi. Elle est très fatiguée!... Voyez cette mine!... Il faudra qu'elle se soigne sérieusement.

Le regard de Luigi effleura le visage altéré où, de nouveau, montait une poussée de sang.

— En effet... Bonsoir, Bianca. Je ne vous reverrai probablement pas, car nous partons tout à l'heure.

La jeune fille eut un frémissement... Ces mots : « Je ne vous reverrai probablement pas », avaient pour elle un terrible double sens.

Sa main glacée trembla, en touchant celle que lui tendait Luigi. Sa voix, un peu étouffée, balbutia :

— Adieu, Luigi... Orietta...

La jeune femme répliqua, avec son délicieux sourire :

— Mais non, au revoir, chère sœur... et à bientôt!

Tandis que Bianca s'éloignait, Orietta, qui la suivait des yeux, fit observer :

— Oui, vraiment, elle a besoin d'être soignée, votre pauvre sœur, Luigi!... Ne vous en étiez-vous pas aperçu?

— Mais si. Mme de Sangeray s'en occupera.

Le ton de Luigi était bref, et de nouveau un peu

impatient... Mais Orietta, toute à son idée, poursuivit :

— Elle a dû souffrir, chez ces Allemands... Ce doit être une nature impressionnable, en dépit de son apparence un peu froide.

Luigi dit avec une ironie légèrement forcée :

— Comment voyez-vous cela, ma chère?

— Oh! cela se devine aussitôt!... Huguette, plus expansive, a probablement moins de sensibilité profonde — et, naturellement, moins de capacité pour souffrir.

— En résumé, Bianca vous plaît davantage qu'Huguette?

— Je ne les connais pas assez encore pour me prononcer à ce sujet... Je vous répondrai définitivement quand je les aurai vues davantage, cet hiver.

Une lueur passa dans les ardentes prunelles bleues, qui, aussitôt après, s'assombrirent.

Orietta mit la main sur le bras de son mari, en disant avec un sourire ému :

— Allons retrouver maman et grand-père; puisque je vais les quitter, il faut leur consacrer ces derniers instants.

III

C'était dans la villa du Silence, située à quelques kilomètres de Saint-Tropez, que Luigi et Orietta passaient leur lune de miel.

En ces jours d'été, les merveilleux jardins en terrasses, avec leurs bassins de marbre, leurs fontaines jaillissantes, leurs parterres couverts de fleurs admirables, présentaient le plus féerique aspect.

A l'intérieur de la villa de marbre rose — du palais, eût-il mieux valu dire — la chaleur était

agréablement tempérée par un ingénieux système de ventilation. Et d'ailleurs la brise de mer la rendait partout fort supportable.

De nombreux domestiques, presque tous de race asiatique, assuraient le service de la somptueuse demeure. Ils témoignaient à leur maître un respect profond, mêlé de crainte, et servaient avec empressement la belle jeune femme qu'il avait amenée dans la retraite embaumée où le Maître du silence avait coutume de venir faire quelques séjours, quand lui en prenait la fantaisie.

Orietta vivait dans l'émerveillement. Elle n'avait connu jusqu'alors que la vie retirée du couvent et celle, relativement simple, qu'elle menait près de sa mère, à la Frênaie d'abord, à Castel-Majac, ensuite... Tout à coup elle se trouvait transportée dans une demeure des contes de fées, un peu mystérieuse dans sa hautaine solitude, avec ces serviteurs exotiques, agiles et silencieux; elle se voyait environnée d'un luxe où les splendeurs de l'Asie se mêlaient aux raffinements occidentaux... Et pour achever de l'éblouir, de la griser un peu, il y avait l'amour de Luigi, le Maître énigmatique dont l'orgueilleux pouvoir planait dans l'atmosphère de ce palais, faisait courber le front de tous ceux qui l'approchaient.

Ce furent des jours de rêve, pour tous deux. Rêve enivrant, dans la lumière vibrante et les parfums grisants qui montaient des terrasses fleuries... Ils s'aimaient ardemment, avec un bonheur presque recueilli. Aucun d'eux n'avait besoin de paroles pour faire connaître à l'autre ses sentiments. Luigi voyait clairement dans la pensée de sa femme, et celle-ci avait en lui la plus entière confiance qui pût exister en ce monde.

Cependant, elle ignorait ce qui avait trait à son rôle occulte... Et si elle n'avait été aussi absorbée dans sa joie d'amoureuse, elle aurait sans doute

remarqué l'ombre, d'ailleurs assez vite évanouie, qui venait parfois assombrir le regard de son mari.

Mais alors même, elle ne l'aurait pas interrogé... Dans les premiers jours de leurs fiançailles, il lui avait dit : « Ce n'est pas le Maître du silence que vous épousez, Orietta, mais seulement le comte Mancelli. » Et elle avait compris quelle règle de conduite il lui traçait ainsi, quelle barrière il élevait devant d'éventuelles curiosités. Aussi, très discrète et très délicate, ne cherchait-elle en aucune façon à pénétrer dans cette partie secrète de son existence.

De Belvayre-Martold, on n'entendait plus parler... Agnese et son père étaient demeurés à Monteyrac où, comme le leur avait dit Luigi, celui-ci pouvait faire assurer plus facilement la surveillance nécessaire, car il fallait prévoir que Martold tenterait quelque manœuvre, quelque vengeance.

— Vous n'avez rien à craindre de lui, avait dit le comte à sa belle-mère et à don Luciano, pourvu que vous vous conformiez à quelques règles de prudence.

Quant aux jumelles, elles étaient retournées à Paris avec les Sangeray. Mais la santé de Bianca inspirait de réelles inquiétudes... Et, un après-midi, Orietta reçut une lettre alarmée d'Huguette, disant que les médecins consultés ne comprenaient rien à l'état de sa sœur et que celle-ci s'affaiblissait de jour en jour.

Il y avait aussi un mot de Bianca, très court, « car, expliquait-elle, ma fatigue est trop grande pour que j'écrive plus longuement. Mais je pense bien à vous, ma chère petite sœur — à vous, si délicieusement bonne et sympathique, et pour qui je demande chaque jour à Dieu toutes ses bénédictions ».

Orietta ressentit un réel chagrin des nouvelles que lui apportait ce courrier. Elle était d'une nature trop généreuse, trop peu disposée à l'égoïsme pour se contenter d'être heureuse elle-même sans se soucier des peines et des souffrances d'autrui... Aussi éprouvait-elle une sensation pénible quand elle s'apercevait

de l'indifférence hautaine que son mari témoignait à ce sujet, et du peu d'intérêt qu'il semblait porter à ses sœurs.

N'avait-il donc pas de cœur?... Pourtant, il l'aimait tant, elle! Il l'entourait d'une telle sollicitude!

« C'est qu'il les connaît très peu », pensait la jeune femme. Mais je lui demanderai de les faire venir à Monteyrac, quand nous y serons, afin que l'affection fraternelle se développe chez lui... Je pense qu'il a dû être toujours très flatté, que l'on a dès longtemps exalté son orgueil. Il est si au-dessus de tous les autres hommes!... Mais au fond, il doit certainement être bon, noble et généreux. »

La lecture de son courrier terminée, Orietta résolut d'aller parler à son mari de Bianca. Il fallait que l'on vît à tout essayer pour remettre en état cette santé profondément ébranlée.

La jeune femme, longeant la terrasse de marbre où elle se trouvait à ce moment, gagna la pièce immense et magnifique dont le comte Mancelli avait fait son cabinet de travail. Tendue de merveilleuses soieries de Chine, décorée de meubles précieux, elle ouvrait sur la première terrasse par trois immenses baies vitrées devant lesquelles retombaient des stores de soie blanche brodés de fleurs étranges.

Orietta souleva l'un d'eux et entra... Mais elle s'arrêta sur le seuil en disant :

— Oh! pardon, Luigi!... Je vous dérange!

Le comte, assis près d'un bureau d'ébène incrusté d'ivoire, paraissait donner des instructions au jeune Chinois Kin-Feng, prosterné devant lui... A la vue de sa femme, il avait eu un mouvement de vive contrariété, qu'accompagnait un froncement de sourcils. D'un ton d'impatience hautaine, il répliqua :

— Mais oui. J'irai vous retrouver tout à l'heure, Orietta.

Ainsi congédiée, la jeune femme s'éloigna, le cœur gonflé d'une peine soudaine... C'était la première fois

qu'il l'accueillait ainsi... la première fois qu'elle voyait, pour elle, son regard mécontent, presque dur.

Machinalement, elle descendit les degrés de marbre rose, fit quelques pas sur la seconde terrasse et s'arrêta dans un délicieux kiosque de marbre blanc, fouillé, découpé comme une dentelle. Très souvent, le comte et elle y venaient prendre le thé, ayant sous les yeux la mer éblouissante sur laquelle s'abaissait lentement le soleil.

Orietta demeura debout, les mains appuyées à la balustrade, ses yeux pleins de larmes attachés sur cette onde lumineuse... Elle songeait : « Que je suis déraisonnable! Il est naturel qu'il soit mécontent d'être dérangé, quand il est occupé avec quelqu'un... »

La brise, assez forte aujourd'hui, soulevait les beaux cheveux souples et soyeux, dont le soleil avivait la nuance d'or. Dans la lumière qui commençait de pâlir se dressait la svelte silhouette aux formes harmonieuses, autour de laquelle tombaient les plis souples d'une robe de crêpe de Chine blanc garnie de précieuses dentelles. Sous leur voile de larmes, les admirables yeux noirs, si profonds et si veloutés dans la blancheur satinée du jeune visage, avaient une expression de tristesse et de songe qu'accentuait le pli soucieux des lèvres charmantes.

Orietta était là depuis un moment déjà, quand un bruit de pas la fit légèrement tressaillir... D'un mouvement vif, elle passa son petit mouchoir sur sa joue, le long de laquelle glissait une larme... Puis elle pensa aussitôt : « A quoi bon, avec lui?... Il verra bien qu'il m'a fait de la peine... »

Luigi entra dans le kiosque et vint à sa femme, qui s'était un peu détournée vers lui.

— Eh bien, Orietta, vous êtes en contemplation devant la mer?

Elle répondit en essayant de raffermir sa voix :

— Vous savez que je ne m'en lasse pas.

Ses paupières s'abaissaient, pour essayer de dérober son regard à celui de Luigi... Debout à quelques pas d'elle, le comte la considérait, et ses yeux assombris s'éclairaient d'une ardente lueur.

Il se rapprocha, mit la main sur son épaule et se pencha un peu en disant d'un ton mi-impatient, mi-railleur :

— Ma petite Orietta se fait du souci pour bien peu de chose... Allons, dis-moi ce que tu voulais, en venant me trouver tout à l'heure.

Il s'assit sur le banc de marbre recouvert de soyeux coussins, et Orietta se blottit entre ses bras.

— Je regrette de t'avoir dérangé, mon Luigi. Je suis entrée assez étourdiment...

Une ombre voilà de nouveau, pendant quelques secondes, le regard de Luigi.

— Laissons cela, chérie... Je ne t'en veux pas du tout.

Il baisa longuement les yeux de la jeune femme, encore brillants de larmes. Puis il demanda :

— Que désires-tu, ma petite fleur aimée?

— Je venais te montrer la lettre d'Huguette... Tiens, lis... Tu verras comme l'état de cette pauvre Bianca est inquiétant...

L'ombre se fit plus profonde dans le regard du comte Mancelli... Rapidement, il parcourut la feuille que lui tendait sa femme. Puis il dit d'un ton bref :

— Eh bien, que puis-je y faire?... Mme de Sangeray a consulté pour elle plusieurs médecins, qui n'y comprennent rien. Il en sera de même pour les autres...

— Peut-être pas... Et puis, Luigi, je me suis demandé s'il n'y avait pas à cet état quelque cause morale. Or, cela, tu es à même de le savoir. Alors, on pourrait la soigner en connaissance de cause, cette pauvre chère Bianca.

La main qui caressait les cheveux d'Orietta eut un frémissement léger.

— Une cause morale?... Pourquoi imagines-tu cela?

— On le voyait dans son regard... Dis, Luigi, tu l'as vu toi aussi?... Bien mieux que moi?

Les paupières de Luigi battirent un peu sur ses yeux, qui se détournaient légèrement de ceux d'Orietta.

— Je l'ai vu, oui... mais je ne puis rien y faire.

— Oh! vraiment?... Est-il tout à fait impossible d'essayer?... En la prenant avec nous, en l'entourant d'affection... Non, Luigi, on ne peut la laisser s'en aller vers la mort, sans essayer cela encore!

Ses lèvres s'appuyèrent sur la joue du comte, tandis qu'elle ajoutait d'un ton de prière caressante :

— Dis, mon Luigi chéri, tu me permets de lui écrire de venir?... Nous la soignerons tous les deux, et tu lui feras des sermons fraternels, toi à qui elle ne pourra voiler sa pensée.

— Tu me demandes trop, Orietta...

La voix de Luigi était changée. Elle frémissait d'une émotion violente, qui se reflétait aussi dans les ardentes prunelles bleues dont la lueur brûlante enveloppait le délicieux visage, tout animé par le charitable désir qui poussait la jeune femme à solliciter pour sa belle-sœur plus d'attention fraternelle.

— ... Bianca ne viendra pas ici pour le moment. Je ne veux pas que personne nous dérange dans notre retraite. Mais je vais lui écrire un mot qui lui fera plaisir, et contribuera certainement à améliorer son état.

— Oh! mon cher Luigi, je savais bien qu'il suffisait de faire appel à ton cœur!

Il demanda avec un demi-sourire :

— Tu trouves que je ne suis pas très tendre pour mes sœurs?

— Il est vrai, mon ami...

— Que veux-tu, ceci est une suite de mon éduca-

tion. J'ai été élevée dans cette idée que les liens d'affection ne seraient qu'une entrave à ma mission et qu'il importait de ne pas m'en embarrasser. A vrai dire, la tendance naturelle de mon caractère luttait contre ce genre d'enseignement. Mais je m'y étais fait, je considérais tout être humain avec l'impassibilité quelque peu dédaigneuse d'un homme dont le cœur est devenu de marbre... jusqu'au jour où je t'ai connue, Orietta.

Il appuya sa joue contre les cheveux aux reflets d'or, en achevant à mi-voix :

— L'amour a tout changé pour moi... Et je ne puis plus être maintenant le même homme qu'avant de te connaître.

. . . . . .

Deux heures plus tard, le comte Mancelli, ayant pris le thé avec sa femme, regagnait son cabinet de travail.

Il s'assit au bureau et prit une feuille sur laquelle il écrivit ces mots :

« Je vous fais grâce. Ne craignez plus.

« LUIGI. »

La feuille fut insérée dans une enveloppe sur laquelle le comte inscrivit l'adresse de Bianca.

Puis il sonna et donna l'ordre qu'on lui envoyât Kin-Feng.

Quand le jeune Chinois fut devant lui, le comte ordonna :

— Donne-moi l'ordre d'exécution que je t'ai remis tout à l'heure...

Kin-Feng prit dans une poche intérieure une feuille de vélin qu'il présenta au Maître.

Puis, congédié du geste, il sortit à reculons.

Luigi jeta les yeux sur le vélin, où quelques mots

chinois seulement étaient inscrits, avec, au-dessous, une étoile couleur de feu... Et, d'un geste assuré, il le déchira en menus morceaux.

Après quoi, s'accoudant au bureau, le menton sur sa main, il demeura un long moment songeur, mesurant la lente transformation de ses idées, depuis qu'il connaissait Orietta.

Ce qui lui paraissait très légitime auparavant, de la part du tout-puissant Maître du silence, ce qui lui paraissait même un devoir — telle l'inflexible justice qui n'avait jusqu'à ce jour jamais connu de défaillance — prenait peu à peu une autre apparence. Le terrible code qui régissait la secte des Fils du silence ne pouvait s'accorder avec les principes évangéliques dont était pénétrée Orietta... Et ces principes, qui étaient ceux de sa race, Luigi avait commencé d'en subir l'influence sans en avoir conscience.

C'est ainsi que la condamnation à mort de Bianca avait été pour lui, plus d'une fois, un sujet de malaise, et qu'il avait dû faire appel à toute son énergie pour charger aujourd'hui Kin-Feng d'exécuter la sentence... Mais Orietta, sans le savoir, venait d'obtenir la grâce de la condamnée. De cette décision, Luigi éprouvait à la fois un immense soulagement et une sourde colère contre lui-même pour ce qu'il appelait « ma coupable faiblesse ».

Mais au fond, son âme loyale et noble, trop longtemps obscurcie par les enseignements de ses éducateurs et par l'orgueil que la conscience de sa personnalité avait développé en lui, son âme de gentilhomme, héritier des traditions chrétiennes de ses deux familles, commençait d'éprouver quelque répugnance dans l'accomplissement intégral de cette mission justicière, conçue par des cerveaux d'Asiatiques pour lesquels la pitié, la miséricorde n'existaient pas et qui érigeaient en dogme l'autocratie, la souveraine puissance qu'ils s'arrogeaient, tout en

rendant un vague hommage à une divinité lointaine dont ils se prétendaient le bras vengeur.

Don Gaëtano Mancelli, autrefois, quand Li-Wang-Tsang lui offrait de devenir un des adeptes de la secte, avait fort bien eu l'intuition que sa conscience ne pourrait s'accommoder de tous les principes et obligations des Fils du silence. Mais son fils les avait reçus tout enfant, ces principes d'un autre âge, et — aggravation terrible — il en avait été constitué le gardien, le Maître... Jusqu'alors, Luigi n'en avait pas discerné les côtés dangereux, ni la froide cruauté. Il ne s'était pas demandé si, réellement, le Maître du silence, chef d'une secte occulte, était qualifié pour juger sans appel, condamner et faire exécuter ses semblables... Cette dernière question, il ne se la posait pas encore. Mais il commençait de sentir que son âme n'était plus aussi impassible, et qu'il ne pourrait vivre auprès d'Orietta sans devenir un autre homme.

IV

Le comte Mancelli et sa femme apparurent à Monteyrac vers le milieu de septembre, après un séjour de trois semaines à Florence, dans le vieux palais magnifiquement restauré.

M. et Mme de Sangeray arrivèrent presque aussitôt, avec les jumelles. Le mariage d'Huguette devait être célébré au château dans les derniers jours de septembre... Bianca, dont la santé se remettait lentement mais sûrement, fut l'objet d'un accueil particulièrement affectueux de la part d'Orietta, qui correspondait plus fréquemment avec elle qu'avec Huguette, très paresseuse pour écrire.

— Je suis si heureuse de vous voir presque

rétablie! dit la jeune femme en serrant chaleureusement la main de sa belle-sœur. Luigi n'est-il pas un véritable magicien, d'avoir obtenu cela par quelques mots de sa main?

Bianca rougit, en regardant avec embarras son frère qui lui tendait la main... Et comme, à ce moment, Orietta se détournait pour embrasser Huguette, la jeune fille dit tout bas :

— Merci, Luigi.

Il répliqua à mi-voix :

— Qu'il n'en soit jamais question.

Elle ne demandait pas mieux, la pauvre Bianca, de chasser le souvenir des jours d'angoisse passés dans l'attente du châtiment. Il lui semblait renaître, depuis l'instant où elle avait lu sa grâce signée de la main de Luigi... Et maintenant, elle sentait une joie paisible la pénétrer, dans la calme atmosphère de Monteyrac, près de cette belle-sœur tendrement attentive et de ce frère qui se faisait un peu moins indifférent, un peu moins impénétrable.

Après la célébration du mariage, M. et Mme de Sangeray quittèrent Monteyrac, y laissant la jeune fille à qui Orietta et Luigi avaient demandé de rester près d'eux.

— Je veux vous guérir tout à fait, déclarait la jeune femme. Vous verrez comme Luigi et moi nous sommes de bien meilleurs médecins que tous les maîtres de la Faculté.

Le comte avait aussitôt accédé au désir de sa femme. En son for intérieur, il reconnaissait avoir quelque chose à réparer, au sujet de Bianca. Et, en outre, il était plus naturel qu'elle demeurât chez lui que chez les Sangeray, des étrangers pour elle.

Ainsi, à Monteyrac, s'établissait pour l'automne l'existence paisible de ces cinq personnes, car Agnese et son père étaient toujours là, ravis du bonheur d'Orietta et plus que jamais enthousiastes de Luigi.

Personne d'entre eux ne parlait jamais de Martold.

Le souvenir de cet homme était un cauchemar pour le vieillard et les trois femmes qui, à des degrés divers, avaient été les jouets de ses intrigues et de sa duplicité... Confiante dans le mystérieux pouvoir de son mari, Orietta ne lui demandait pas : « Que devient-il?... Que sais-tu de lui? » Et le comte Mancelli, peu soucieux de lui donner des émotions inutiles, gardait le silence sur les nouveaux agissements de l'Autrichien, que lui révélait son service d'information supérieurement organisé.

Des microphones très perfectionnés, disposés de façon à demeurer invisibles pour les non-initiés, étaient établis dans le petit appartement de la rue d'Amsterdam et permettaient à Josuah Darson, l'Américain, installé dans l'appartement au-dessus, d'entendre toutes les conversations du soi-disant Belvayre avec ses agents d'espionnage et autres. Le même système existait à l'hôtel de Labrèze, où se trouvait à demeure un Fils du silence, sous la forme de Samuel, le valet de chambre galicien du comte Ludwig. C'était lui qui recueillait les conversations entre la mère et le fils... Mais ce genre de renseignements allait manquer à Luigi, car la comtesse Augusta se mourait.

Martold montrait un visage sombre et paraissait avoir considérablement vieilli, depuis quelques mois... Dans son entourage, on attribuait uniquement ce changement à ses inquiétudes filiales et à celles que lui inspirait la santé de sa fille. Adda, en effet, n'éprouvait aucune amélioration, bien au contraire. L'annonce du mariage de don Luigi, trouvée un jour dans le carnet mondain d'un journal, lui avait porté un coup dont elle ne se relevait pas.

— Il lui faudra le Midi, cet hiver, disaient les médecins.

Quels que fussent à ce sujet les soucis de Martold, il n'en était pas moins occupé à préparer sa revanche contre le comte Mancelli... La haine, le désir de la

vengeance atteignaient chez lui leur paroxysme, et ne lui permettaient pas de s'arrêter à tout ce que l'entreprise offrait de dangers, avec un adversaire de cette trempe.

Mais sa passion vindicative ne l'empêchait pas, néanmoins, de préparer son plan avec soin et de se munir des atouts nécessaires.

C'est ainsi qu'un jour, à Monteyrac, un étranger de bonne mine se présenta, demandant à visiter le château. Il était porteur d'un mot de recommandation signé du baron Van Leyck, consul de Hollande, que connaissait le comte Mancelli.

Luigi, occupé à lire un article de revue à sa femme qui travaillait près de lui, prit cette carte et celle de l'inconnu sur le plateau que lui présentait le valet de pied.

Il réfléchit quelques secondes, puis ordonna :

— Faites voir à ce monsieur les parties que l'on montre habituellement aux visiteurs, André.

Puis il se remit à sa lecture, pendant un moment... Après quoi, se levant, il quitta le salon tendu de vieilles tapisseries, qui avait les préférences d'Orietta, et s'en alla faire les cent pas sur la grande terrasse, en fumant une cigarette et en échangeant quelques mots avec don Luciano, qui, installé confortablement dans un fauteuil, profitait du clair soleil automnal attiédissant l'air délicieusement.

Quand l'étranger, M. Cornélius Schaeft, arriva là en compagnie du domestique, pour admirer le point de vue, il y trouva le maître de céans, auquel il adressa tous ses remerciements et fit part du plaisir que lui avait causé la visite de cette noble demeure.

— J'excursionne dans la contrée, expliqua-t-il, et j'avais entendu parler de Monteyrac comme d'un lieu digne d'être vu. Le baron Van Leyck, avec lequel j'ai des relations assez intimes, a eu l'amabil té de me donner un mot d'introduction, pensant que très

probablement on n'admettait pas le premier venu à visiter le château...

Tandis qu'il parlait, le comte Mancelli le considérait avec attention... Et le Hollandais, gêné par ce regard, se mit à balbutier, finit par rester court.

Luigi répondit avec une politesse froide qu'en effet il donnait rarement l'autorisation de visiter, mais que pour cette fois il avait fait une exception puisque M. Schaeft était recommandé par le baron Van Leyck... Après avoir échangé encore quelques paroles, avec le châtelain et don Luciano, le Hollandais, décidément embarrassé, prit congé d'eux et alla retrouver l'automobile qui l'avait amené.

Le comte Mancelli gagna son cabinet de travail, et écrivit ces mots :

« Informez-vous près du baron Van Leyck de ce qu'est un certain Cornélius Schaeft, auquel il a donné un mot de recommandation pour visiter le château de Monteyrac. »

Puis il mit la feuille sous enveloppe et inscrivit sur celle-ci le nom d'une personnalité mondaine que nul, certes, ne soupçonnait d'être un des plus actifs et des plus intelligents adeptes des Fils du silence.

. . . . . .

Dans la matinée du surlendemain, Cornélius Schaeft était introduit près de Belvayre, dans l'appartement de la rue d'Amsterdam.

L'Autrichien demanda :

— Avez-vous rempli votre mission, monsieur Schaeft?

— Oui, monsieur, du mieux possible. Le plan de l'ex-gouvernante était bien établi, mais rien ne vaut de voir par soi-même. Je me suis fait, en outre, indiquer la situation de l'appartement des châtelains, chose indispensable.

— Pensez-vous alors pouvoir me rendre le service que je vous demande?

Schaeft hésita.

Martold dit vivement :

— Eh bien, quoi donc?... Vous étiez décidé, l'autre jour?

— Oui... certainement... Toutefois, je risque très gros...

— Pensez-vous donc risquer moins en me refusant ce que j'attends de vous?... La justice de votre pays ne sera pas tendre pour vos nombreuses... défaillances, monsieur Schaeft. Et je ne sache pas qu'il soit très agréable à l'oncle dont vous êtes l'héritier de connaître le déshonneur jeté par vous sur un nom jusqu'alors très respecté.

Le Hollandais tressaillit, baissa la tête... Puis il dit d'une voix sourde :

— Soit, je ferai ce que vous voulez... Mais il ne doit pas être facile de tromper la surveillance du comte Mancelli!... Quel regard il a!... J'ai eu la sensation qu'il voyait jusqu'au fond de ma pensée!

Un pli se forma sur le front de Martold... Après un court instant de silence, l'Autrichien leva les épaules.

— Il me paraît bien impossible qu'il vous soupçonne, mon cher. Vous avez été jusqu'ici un bon agent d'espionnage, mais c'est la première fois que je vous emploie à une affaire de ce genre... Je vous ai choisi à cause de votre extrême habileté à vous transformer, de votre esprit d'initiative et de votre goût pour les aventures, que vous m'avez appris naguère. C'est une mission de confiance que je vous donne là, Cornélius Schaeft. Pour de multiples raisons, je tiens essentiellement à avoir entre mes mains, comme otage, la jeune comtesse Mancelli. En cas de réussite, je me fais fort de vous obtenir un poste de choix dans la diplomatie de votre pays.

Le Hollandais dit avec empressement :

— Je mettrai à cette tâche toute mon intelligence, toutes mes forces! Je vous le promets, monsieur Belvayre!

— C'est bien... Vous n'avez pas aperçu la comtesse, dans votre visite là-bas?

— Non, je n'ai vu personne d'autre qu'un vieillard, qui se trouvait sur la terrasse, près du comte.

— Un vieillard?... Infirme et muet?

— Muet?... Pas le moins du monde! Il m'a dit quelques mots, à propos du paysage...

— Comment était-il?

— Un homme très maigre, figure osseuse, jaunâtre, semée de rides... menton rasé, cheveux blancs assez rares. Les yeux sont noirs, encore assez vifs pour un homme de cet âge...

Martold interrompit le Hollandais, d'une voix un peu haletante :

— Et vous dites qu'il parlait?

— Mais oui, monsieur, avec un accent étranger... italien, il me semble.

Un flot de sang montait au visage habituellement pâle de Martold.

L'Autrichien demanda encore :

— Vous n'avez pas entendu prononcer son nom devant vous?

— Si fait! Le comte Mancelli, en lui parlant, a dit : « don Luciano ».

— C'est bien, monsieur Schaeft... Revenez demain vers dix heures. Nous établirons définitivement le plan de l'affaire.

Quand Schaeft eut disparu, Martold laissa tomber ses coudes sur son bureau et se prit la tête à deux mains en murmurant :

— Il parle!... Il parle!... Ce que j'ai attendu depuis tant d'années se produit enfin... mais quand il m'a échappé!... Ah! Mancelli maudit, là encore, je te trouve sur mon chemin!

Puis il tomba dans une profonde songerie... Et peu à peu, en ce cerveau supérieurement inventif, se précisaient les lignes d'un nouveau plan...

Il avait précédemment décidé de faire enlever

Orietta, dans le seul but de se venger du comte et d'Agnese, en les laissant ignorants du sort de la jeune femme. Maintenant, il voyait le moyen de se servir de celle-ci, comme otage, pour obtenir que lui fût livré le secret du trésor.

Et il dirait à don Luigi : « Je vous rendrai votre femme quand j'aurai atteint le but, pris possession du trésor, et que je serai revenu sain et sauf en Europe... » Ainsi le comte Mancelli serait intéressé à faire écarter de lui toutes les embûches et à lui faciliter l'accès de la caverne du Kou-Kou-Noor.

« C'est une idée géniale! songeait l'Autrichien, pour qui l'horison s'éclairait à nouveau. Ah! Vous vous trompiez fameusement, comte Mancelli, si vous croyiez en avoir fini avec moi! Je vous montrerai de quoi je suis encore capable, ne craignez rien! »

Tout absorbé dans ses nouvelles combinaisons, Martold regagna sa demeure... Là, on lui apprit que l'état de sa mère avait empiré subitement et qu'elle se trouvait à ses derniers moments.

Il monta aussitôt près d'elle et, du premier coup d'œil, constata les symptômes d'une mort prochaine.

La vieille dame commençait de perdre la parole...

Comme Martold se penchait vers elle pour l'embrasser, il entendit ces mots, péniblement balbutiés :

— Prends... garde... Laisse... Trop fort... pour... toi...

Il dit à mi-voix :

— N'ayez pas peur, maman. Je suis prudent, vous le savez, et j'ai trouvé un moyen de le tenir.

Mais elle ne parut pas rassurée... Son regard, où passait une tragique épouvante, allait du comte Ludwig à Adda, assise près du lit dans une attitude lasse et morne. Cette vieille femme, sans doute, repassait à l'heure de la mort sa vie coupable, sa vie d'orgueil, d'ambition, de fausseté; elle revoyait sa complaisance à l'égard des criminelles combinaisons de son fils, la complicité qu'elle avait accordée à

nombre de ses intrigues — telle, par exemple, celle qui avait eu pour but de circonvenir les Pellarini... Et sa conscience s'agitait, moins repentante que terrifiée, devant la perspective du jugement tout proche.

Les paroles d'espérance et de foi prononcées par le pasteur que ses petites-filles avaient fait appeler ne parurent pas la calmer... Elle mourut une heure plus tard avec cette même détresse dans le regard, les yeux attachés sur son fils qui lui tenait la main et semblait quelque peu impressionné.

Cette mort affecta sincèrement Martold, car il aimait sa mère à sa façon. Puis il perdait en elle une confidente, la seule qu'il eût jamais eue... Et, pour un autre motif, le comte Mancelli en fut contrarié. Car les entretiens de l'Autrichien avec la comtesse Augusta lui avaient jusqu'ici fourni plus d'une précieuse indication.

V

Luigi et Orietta, depuis leur installation à Monteyrac, avaient noué des relations avec plusieurs châtelains de la contrée. Le comte donnait des chasses à courre dans les grands bois qui faisaient partie de son domaine, et se rendait avec sa femme aux réunions qu'offraient, beaucoup en leur honneur, les propriétaires voisins.

Son rang, son immense fortune, sa personnalité qui s'imposait à tous, donnaient à Luigi un énorme prestige ici comme partout ailleurs. Quand à Orietta, il ne pouvait y avoir que quelques jalouses incurables pour contester qu'on eût difficilement trouvé son égale en charme et en beauté.

Bianca souvent, accompagnait son frère et sa belle-sœur. Luigi lui avait dit : « Il faut penser à vous marier. » Mais cette perspective ne paraissait pas lui

sourire. Maintenant qu'elle avait recouvré la santé, son meilleur plaisir était d'accompagner Orietta dans les charitables visites que la jeune femme faisait aux alentours, et de s'arrêter pour prier longuement dans l'église du village. Car elle était revenue à la religion dans laquelle, aux premiers jours de sa vie, elle avait été baptisée.

Orietta dit un jour à son mari :

— Luigi, ne penses-tu pas que ta sœur se fera religieuse?

— C'est bien en effet son idée, ma chère amie. Elle est d'ailleurs tout à fait libre, et je ne puis que l'approuver.

— J'avais imaginé qu'étant chez le comte Martold, elle avait eu quelque attachement et que c'était là le motif de cette tristesse qui influait si fâcheusement sur sa santé.

Luigi sourit à demi, avec une ironie légère.

— Non, jeune personne romanesque, Bianca n'a eu aucun attachement. Son changement physique et sa tristesse venaient d'une autre cause, et, celle-ci disparue, elle a repris son complet équilibre.

Orietta remarquait avec plaisir qu'il témoignait maintenant un peu plus d'intérêt à sa sœur... Bianca, de son côté, perdait peu à peu son air de crainte et de gêne devant Luigi... Néanmoins, elle frissonnait encore parfois, quand elle rencontrait son regard, ou qu'elle jetait les yeux sur la pierre aux reflets de feu qui ornait le doigt de son frère.

L'existence était donc unie et paisible entre ces cinq personnes qui s'entendaient fort bien. Le comte Mancelli continuait de garder le silence au sujet de la partie secrète de son existence. Il s'absentait parfois, jamais très longtemps, et disait seulement à sa femme :

— Je pars pour affaires.

Elle n'en demandait pas davantage, pas plus qu'elle ne l'interrogeait sur sa correspondance, sou-

vent volumineuse, ou sur les gens, de types divers. qu'il recevait quelquefois dans son cabinet de travail. et qui se retiraient après une courte audience.

Elle n'oubliait pas que la femme du comte Mancelli devait ignorer le Maître du silence... Mais peu à peu, ce mystère dans la vie de son mari lui devenait pénible. Elle se prenait à y penser parfois avec un malaise et se disait, en regardant la physionomie altière et toujours énigmatique : « Lui peut lire dans ma pensée, et d'ailleurs je n'ai aucunement le désir de lui rien cacher. Mais moi, je ne jouis pas de son entière confiance... Pourquoi?... Il sait qu'il pourrait compter sur ma complète discrétion... Est-ce qu'il craint de ne pas me voir approuver certaines de ses idées ou certains de ses actes? »

L'amour de Luigi éloignait assez vite ces pensées de l'esprit d'Orietta. Mais elles lui revenaient de temps à autre, dès qu'une circonstance venait plus spécialement rappeler à la jeune femme la personnalité occulte de son mari.

Un soir de novembre, le comte reçut une dépêche lui annonçant la fin subite de Li-Wang-Tsang.

Il partit le lendemain matin, pour voir son vieil ami sur son lit de mort, et accompagner son cercueil jusqu'à la gare, car le Chinois devait être transporté dans son pays.

Avant de s'éloigner, il conféra avec Josuah Darson l'Américain qui était l'un de ses agents de confiance et se trouvait depuis quelques jours à Monteyrac, sous les apparences d'un domestique nouvellement engagé. En le congédiant, le comte lui dit :

— Je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde, Darson.

— Ne craignez rien, Maître, je saurai « le » confondre encore, une fois de plus.

Et l'Américain s'en alla retrouver ses collègues, tous affiliés aux Fils du silence à des degrés différents, car la plupart d'entre eux ignoraient que le

comte Mancelli fût ce Maître mystérieux dont les ordres secrets devaient être exécutés sous peine de mort.

Un vieil homme, qui parcourait depuis quelques jours le pays avec sa boîte de marchand ambulant sur le dos, était assis au bord du fossé quand l'automobile de Luigi sortit de l'avenue de hêtres qui précédait la grille de Monteyrac. Il jeta vers elle un coup d'œil vague — celui d'un homme trop fatigué pour s'intéresser à quoi que ce soit. Le comte l'enveloppa d'un regard rapide, en apparence indifférent... Quand il fut arrivé à la gare, avant de descendre, il crayonna rapidement quelques mots sur un feuillet de papier, et dit au valet de pied :

— Vous remettrez ceci à Darson, dès votre retour.

Lorsque l'automobile repassa au même endroit, un peu plus tard, le vieil ambulant était encore là. Son regard glissa vers l'intérieur de la voiture, vide maintenant... Et il sourit dans sa barbe hirsute, avec un air de satisfaction visible.

Ce même vieillard fut trouvé le lendemain matin par le concierge à la porte de Monteyrac, où il était tombé de faiblesse... Prévenue, Orietta accourut, aussitôt avec sa belle-sœur. Le vieillard expliqua, en balbutiant, qu'il mourait de faim et de fatigue... Pour un homme de son âge, affaibli par les privations, le métier était trop dur. Mais, hélas! il n'avait pas d'autres moyens d'existence!

Sa mine était honnête, sa tenue propre, bien qu'en partie composée de haillons... Orietta, toujours charitable, appela deux domestiques pour l'aider à gagner la petite pièce des communs où elle voulait lui donner l'hospitalité... L'un de ces domestiques se trouva être Darson, qui rôdait toujours ici et là, semblant apparaître partout à la fois. Il témoigna au vieillard une réelle sollicitude et se chargea de lui apporter ses repas, légers mais fréquents, ainsi que l'avait recommandé la jeune châtelaine.

L'étranger — il disait se nommer Timothée Baraud — remerciait avec reconnaissance. Mais il semblait tellement las et abattu qu'Orietta avait remis au lendemain pour le questionner.

Vers le soir, Darson vint lui apporter un bol de lait, s'informa s'il ne désirait rien, et, lui souhaitant une bonne nuit, sortit en fermant seulement la porte au loquet.

Au milieu de la nuit, dans la vague lueur d'une lune voilée, cette porte s'ouvrit, et le vieux marchand sortit doucement.

Il traversa la cour des communs, et, après s'être arrêté un moment en regardant autour de lui comme pour s'orienter, gagna la partie du château où se trouvaient les cuisines.

Il essaya, sans bruit, d'ouvrir une porte basse, qui résista... Mais une autre, un peu plus loin, n'était pas fermée... A pas feutrés, l'homme, qui était pieds nus, entra, monta quelques marches et se trouva au rez-de-chaussée du château, dans une pièce qui servait de resserre pour les provisions.

Il put s'en rendre compte aussitôt, grâce à la petite lampe électrique qu'il sortit de sa poche... Après avoir rapidement consulté un plan indiquant avec exactitude la topographie assez compliquée de la vieille demeure, il se mit en devoir de gagner le premier étage.

Cette partie de son programme fut exécutée sans encombre... Pas un bruit ne troublait l'impressionnant silence des pièces désertes, du vestibule à haute voûte, de l'imposant escalier de pierre couvert d'un épais tapis... Arrivé au premier étage, l'homme s'arrêta, pour jeter encore un coup d'œil sur son plan.

Puis, délibérément, il se dirigea vers le large corridor de droite, sur lequel donnaient les appartements du comte et de la comtesse, qui avaient été avant eux ceux de tous les châtelains de Monteyrac.

Très doucement, il tourna le bouton de la porte de l'antichambre ouvrit le battant et entra en enfonçant ses pieds dans le tapis moelleux.

Mais quelqu'un surgit d'un angle de la pièce, se jeta sur lui, en le serrant à la gorge...

Un commutateur fut tourné, la pièce s'éclaira aussitôt... Kin-Feng, le jeune Chinois, s'approcha du groupe que formaient Josuah Darson et l'étranger, qui, ayant laissé tomber à terre sa petite lampe électrique, essayait d'échapper à l'étreinte des doigts nerveux du robuste Américain.

Sans un mot, comme en un plan bien réglé d'avance, Kin-Feng assujettit un bâillon sur la bouche de l'homme qui commençait à râler, puis lui ligota les mains, avec une extraordinaire célérité. Alors Darson retira ses doigts, et saisit l'inconnu à l'épaule, en ordonnant à mi-voix :

— Maintenant, marche!

L'autre n'essaya pas une résistance qu'il était d'ailleurs hors d'état de tenter, en ce moment... Trébuchant, le visage violacé par ce commencement d'asphyxie, les yeux hagards et terrifiés, il se laissa conduire par les deux hommes de confiance du comte Mancelli, à travers les grands corridors voûtés, puis dans un étroit escalier qui aboutissait à la chapelle.

Là, Darson démasqua l'entrée du passage secret autrefois découvert par Li-Wang-Tsang, et poussa l'homme dans l'ouverture sombre... Après quoi, il lui tint ce petit discours :

— Votre patron et vous, Cornélius Schaeft, avez cru avoir affaire à des imbéciles... et c'est vous qui êtes roulés. Tout ce que le comte Martold — ou Belvayre, comme vous l'appelez — avait comploté avec vous, nous le savions. Et nous vous avons laissé jouer votre comédie, pour vous prendre au piège... Maintenant, c'est fait. Martold n'aura pas son otage, et il ne connaîtra pas de quelle façon s'est terminée

votre mission, car désormais « *vous ne parlerez plus* », Cornélius Schaeft.

En achevant ces mots, Darson se pencha, retira les liens qui serraient les bras du Hollandais, puis le bâillon posé sur sa bouche.

Et, se reculant hors de l'ouverture, il referma sur lui la boiserie.

Schaeft se trouva dans l'obscurité complète... L'atmosphère était humide et moite... Quand son premier saisissement fut dissipé, il pensa avec épouvante :

« Où suis-je?... Où m'ont-ils conduit? »

Pendant un moment, il resta immobile, le corps secoué de frissons... Puis il se souleva, se mit sur son séant, tâta autour de lui...

Le sol était dur, un peu rocailleux... Schaeft se traîna lentement, avec précaution, craignant de choir dans quelque gouffre invisible... Au bout d'une cinquantaine de mètres, sa main sentit une marche...

Oserait-il descendre cet escalier, dans une telle obscurité?... D'ailleurs, à quoi bon?... Si on l'avait enfermé là, c'est qu'on savait bien qu'il lui était impossible de s'en échapper.

Mais que voulait-on faire de lui?... Les derniers mots de Darson résonnaient sinistrement à ses oreilles : « Désormais, vous ne parlerez plus, Cornélius Schaeft... » N'était-ce pas là une sentence de mort?... Allait-on le laisser périr de faim, dans ces ténèbres?

Une sueur froide mouilla le corps du Hollandais.

Devant une telle perspective, mieux valait tout risquer, pour tenter de trouver une issue.

Schaeft se leva et, avec mille précautions, commença de descendre... L'escalier était raide, coupé de petits paliers qui, dans cette nuit complète, constituaient autant d'embûches... Mais le Hollandais se reprenait un peu à l'espoir, car l'atmosphère devenait moins lourde, à mesure qu'il avançait...

L'escalier finissait... Schaeft s'engagea dans un long couloir, où pénétraient une vague lueur et un air frais annonçant l'approche d'une ouverture sur le dehors... Après quelques instants de marche, il se trouva devant une fissure du roc par où se glissaient un peu d'air et une pâle clarté de lune.

Avec précaution, il s'avança, passa la tête dans l'ouverture...

Et une exclamation de désespoir s'échappa de ses lèvres.

Presque au niveau de la fissure, et prête à y pénétrer, la Dordogne roulait ses eaux jaunes, torrentueuses, gonflées par des pluies récentes qui s'étaient prolongées.

L'étroit rebord longeant la falaise à pic avait disparu sous ce flot montant, et devant lui, Schaeft ne voyait que l'abîme mouvant, grondant, qui lui barrait le chemin de la délivrance.

Il bégaya :

— Je suis enfermé!... enfermé!

Pendant un long moment, il resta là, regardant cette eau jaunâtre et rapide avec des yeux désespérés... Là-haut, le voile de nuées s'était écarté, permettant à la lune presque en son plein d'éclairer ce spectacle d'une signification terrible pour l'homme qui le contemplait.

Mourir par la faim... ou périr dans les flots torrentueux... Telle était l'alternative qui se présentait à l'esprit affolé du Hollandais.

Cependant à la réflexion, il songea qu'il était assez bon nageur, et que, peut-être, il pourrait se sauver quand même.

En tout cas, il n'entrevoyait que cette chance... Car ou bien le comte Mancelli avait l'intention de le laisser mourir de faim dans ce lieu secret, ou bien il lui réservait un autre châtiment non moins terrible. Les paroles de l'homme qui l'avait délivré de ses liens ne laissaient pas à Schaeft de doute à ce sujet.

Avec des gestes fébriles, le Hollandais enleva ses principaux vêtements... Pendant un moment, il hésita encore... La lune éclairait son visage blême, convulsé par l'angoisse...

Puis il murmura :

— Il le faut!

Et, se glissant dans la fissure, il se jeta à l'eau.

Pendant un instant, il fut emporté par les flots... Puis il eut l'impression de se trouver pris dans un tourbillon, roulé furieusement... Et il perdit la notion de tout.

VI

A Paris, Martold attendait avec impatience le résultat de l'entreprise qu'il avait confiée à Cornélius Schaeft.

Nul mieux que le Hollandais ne lui semblait capable de la faire réussir. Dans de précédentes affaires, assez difficiles et délicates, il avait montré ce que l'on pouvait attendre de son adresse, de sa ruse, de son esprit d'initiative... Aussi Martold escomptait-il le succès. Néanmoins, il avait déjà eu trop de preuves du pouvoir d'information dont semblait disposer son adversaire pour ne pas conserver malgré tout une vive inquiétude.

Il était convenu que Schaeft, ayant endormi la jeune comtesse Mancelli à l'aide du chloroforme dont il s'était muni, la transporterait hors du château, jusqu'à un endroit du mur d'enceinte convenu à l'avance avec le complice dont il s'était assuré l'aide. Là, il ferait passer la jeune femme de l'autre côté, puis passerait lui-même... Une automobile les attendrait à quelque distance et les transporterait à grande vitesse jusqu'à une localité de la

banlieue parisienne où Martold s'était assuré la jouissance d'une petite propriété close de hauts murs, très retirée, appartenant à un Allemand de sa connaissance. Là se terminerait la mission de Schaeft... Martold s'était assuré d'un robuste Poméranien et de sa femme, gens de confiance, pour garder la prisonnière. Au bout d'un certain temps, qui n'était pas fixé encore, il entamerait les négociations destinées à lui faire connaître le secret de la caverne chinoise et à lui assurer la possession du trésor, en échange de la mise en liberté d'Orietta.

Oui, qu'il eût en sa possession la jeune comtesse Mancelli, tout était là. Il se faisait fort, ensuite, de la garder à l'abri des recherches...

Aussi la première partie de ce plan était-elle d'une importance primordiale et expliquait-elle la nervosité qui s'était saisie de Martold quand il avait reçu la dépêche, conçue en termes convenus, lui annonçant que Schaeft avait saisi une occasion favorable pour pénétrer dans le château.

Il se rendit le lendemain aux Troënes — c'était le nom de la petite propriété — pour constater que tout était prêt pour recevoir l'otage. Et il y demeura jusqu'au soir, calculant que Schaeft, s'il avait pu faire le coup la nuit précédente, serait vraisemblablement ici dans la soirée, car la voiture qu'il avait louée donnait une très grande vitesse.

Mais le Hollandais ne parut pas ce jour-là... ni le lendemain d'ailleurs.

Aux Troënes, on vit arriver un matin Essger, le complice que Schaeft avait pris pour l'aider... il avait attendu vainement à l'endroit désigné, jusqu'à l'aube... Puis, craignant d'être remarqué, il avait rejoint l'automobile et avait été la garer à Périgueux... Après quoi, fort inquiet au sujet de son compagnon, il était revenu par le chemin de fer à Monteyrac, et jusqu'au soir avait erré aux alentours du château.

Pendant toute la nuit, il s'était tenu à l'endroit désigné par Schaeft, dans l'espoir que celui-ci, n'ayant pu réussir la nuit précédente, s'était caché dans le château et attendait les ténèbres pour sortir, avec ou sans la prisonnière... Puis, au matin, de plus en plus inquiet, il s'était rendu à une auberge du village pour se restaurer, après cette nuit de veille. Et là, il avait appris que la veille, des gens passant dans un sentier peu fréquenté au bord de la Dordogne, avaient trouvé le cadavre d'un noyé, arrêté par les branches d'un arbre plongeant dans la rivière.

Tout d'abord, Essger n'avait établi aucun rapport entre cet homme et Schaeft... Mais bientôt, en écoutant les précisions que donnait un de ceux qui avaient fait cette découverte, il dressa l'oreille... La tenue du noyé ressemblait à celle que le Hollandais avait revêtue pour simuler le vieux marchand ambulant. Quant au signalement, il se rapportait également à Schaeft, dépouillé de l'habile grimage qui lui donnait l'apparence d'un vieillard.

On n'avait trouvé sur lui aucun papier, rien qui pût révéler son identité. En attendant de le transporter à Périgueux, on l'avait mis dans une salle de la mairie... A l'exemple des curieux du village, Essger s'y rendit. Et il constata que cet homme était bien Corrélius Schaeft.

Aussitôt, il repartit pour Périgueux par le premier train, reprit l'automobile et regagna Paris, pour apprendre à M. Belvayre le dramatique résultat de la tentative.

Martold, réprimant sa rage, lui paya le prix convenu, congédia les Poméraniens avec une grosse indemnité, puis regagna son logis, le cœur gonflé de haine et de fureur.

Ce Mancelli était-il donc intangible?... Faudrait-il, chaque fois qu'il s'attaquerait à lui, se heurter à un échec et voir disparaître ses meilleurs émissaires?

Désireux de savoir ce qui se disait dans le pays, au

sujet du noyé, il fit faire une enquête secrète... Les gens du village croyaient presque tous à un accident. Trois ou quatre personnes avaient reconnu les vêtements du vieil ambulant qui avait passé une partie de la journée assis ou étendu près de l'avenue conduisant au château. Parmi elles se trouvaient le concierge de Monteyrac et l'un des domestiques, l'Américain Darson. Le vieil homme, charitablement recueilli par la comtesse Mancelli, avait été installé dans les communs du château. Il semblait très las, à bout de forces... Néanmoins, au matin, Darson avait trouvé l'oiseau envolé... Par où? Personne n'avait pu le dire... Quant à sa mort, l'opinion générale penchait vers un accident, mais quelques personnes croyaient à un suicide. Seule l'hypothèse d'un crime n'était même pas effleurée.

Sur les instigations de Martold, habile à profiter des occasions, son agent essaya d'insinuer cette dernière idée aux gens de Monteyrac...

L'étranger avait disparu du château de façon inexpliquée... Ne pouvait-on imaginer qu'il n'en était pas sorti?... et que, on ne sait pour quel motif, il avait été victime d'un acte de violence?... Naturellement, il n'y avait pas lieu de soupçonner le comte, absent à ce moment-là... Mais un des domestiques, peut-être?

L'hypothèse ne trouva aucun crédit. On avait reconnu à l'examen que le soi-disant vieillard si affaibli était en réalité un homme d'une quarantaine d'années, vigoureux et bien constitué. Il s'était donc grimé, vraisemblablement, pour pénétrer dans le château. Ce ne pouvait être que dans un but louche... Et, de ce fait, si quelqu'un devait être suspecté de desseins criminels, c'était lui, et non quelqu'un du château.

Le comte Mancelli, de retour de son voyage, ne parut aucunement s'émouvoir de l'aventure. Il écouta

le récit que lui en firent sa femme et sa belle-mère et blâma Orietta d'avoir recueilli cet ambulant.

— N'oublie pas, ma chère amie, que nous avons un ennemi qui guette tous les moyens de nous atteindre. Il ne faut donc accueillir aucun étranger sans t'en référer préalablement à moi.

— Penserais-tu, Luigi, que cet homme était envoyé par... le comte Martold?

Il répondit évasivement :

— Cela se peut. En tout cas, prudence, prudence!

Martold, lui, ne s'était pas mépris sur ce soi-disant accident. Le comte Mancelli, cette fois encore, avait connu ses desseins et pris toutes ses mesures pour les faire échouer. Schaeft avait été mis à mort, l'Autrichien n'en doutait pas un instant... Mais le plus grand sujet de rage et d'inquiétude chez lui, c'était de se demander comment don Luigi arrivait à tout savoir de ce qu'il combinait.

Il avait déjà, plusieurs fois, procédé à un examen minutieux de son petit appartement de la rue d'Amsterdam... N'ayant rien découvert, il en venait maintenant à soupçonner son fidèle Fritz... Mais comment se débarrasser de celui-ci, qui avait vu et deviné bien des choses?... Écarté, sous un prétexte quelconque, il pouvait nuire gravement à son maître... Mieux valait le conserver, en s'en méfiant.

Mais le comte Ludwig résolut de changer cette fois encore d'appartement, au cas où ses adversaires auraient ici un moyen d'entendre ses conversations.

Il en loua un boulevard Raspail, dans un immeuble neuf où il n'en existait pas d'autre vacant, ce qui lui donnait, pensait-il, une certaine sécurité momentanée, si vraiment quelque espion du comte Mancelli se cachait dans un des appartements de la maison qu'il quittait.

En même temps, il cherchait toujours à vendre l'hôtel de Labrèze, à cause du voisinage très suspect de la vieille demeure appartenant à don Luigi... Mais

il ne pouvait trouver acquéreur sérieux pour cet antique logis mal situé, où il avait dû dépenser d'assez fortes sommes, afin d'y introduire le confortable tel qu'on l'entend de nos jours. D'autre part, ses affaires d'argent étaient en mauvaise passe. L'héritage de son oncle était dissipé depuis longtemps, et les grosses sommes dont les gouvernements autrichien et allemand — surtout allemand — payaient ses précieux services, disparaissaient à peine reçues... Ses dettes commençaient à grossir de façon inquiétante. Il avait pu désintéresser les créanciers les plus pressants après la mort de sa mère, dont il avait hérité trois cent mille francs. Mais cette somme ne devait pas faire un long séjour entre les mains d'un tel homme, le pire jouisseur que la terre ait porté... Aussi, maintenant comme autrefois, avait-il toujours l'imagination en éveil, tendue vers les combinaisons audacieuses, vers les affaires plus ou moins louches dans lesquelles il avait le talent de mettre en avant les comparses, en recueillant personnellement le gros bénéfice et le mérite, s'il s'agissait du service de l'Allemagne.

Pour un personnage de cette sorte, la perspective de connaître un jour le secret du trésor caché en un lieu ignoré du Kou-Kou-Noor avait paru assez éblouissante pour qu'il se donnât la peine de jouer la longue comédie qui avait abouti à son mariage avec Agnese. Le manuscrit chinois qu'il avait réussi autrefois à se faire remettre par la trop confiante signorina Pellarini disait en parlant de ce trésor : « Des richesses incalculables... » La cupidité avait entretenu chez lui l'espoir que don Luciano sortirait un jour ou l'autre de cet état d'infirmité... Or, le fait s'était produit. Mais le vieillard échappait maintenant à son influence, le fabuleux mirage d'or, prêt à devenir une réalité, s'éloignait, disparaissait devant les yeux pleins de convoitise qui l'avaient si longtemps contemplé.

On conçoit qu'à tous ses motifs de haine contre le comte Mancelli, celui-là s'ajoutât encore, d'autant plus violent que Martold se trouvait en mauvaise situation pécuniaire.

A ces soucis s'en ajoutaient d'un autre genre. Egon, son fils aîné, s'était mis en tête d'épouser une petite actrice viennoise, et se trouvait à la veille de donner sa démission d'officier. Adda dépérissait de jour en jour. Elle était constamment d'humeur mélancolique, sombre même par moments, et ne paraissait pas désirer de guérir.

« C'est son amour pour ce Mancelli qui la tue », pensait Martold avec un furieux désespoir.

Vers le milieu de décembre, il alla conduire la jeune fille près de Saint-Raphaël, dans cette même villa où elle était venue déjà pour se soigner, une dizaine d'années auparavant. Sa sœur aînée, la baronne de Soltken, devait lui tenir compagnie... et Martold, après quelques jours passés près d'elles, s'éloigna, sans se douter qu'à vingt kilomètres de là, dans la féerique villa du Silence, venaient de s'installer pour l'hiver le comte et la comtesse Mancelli, don Luciano, Agnese et Bianca.

Il regagna Paris, l'esprit fort préoccupé, cherchant un nouveau moyen d'arriver à son but, c'est-à-dire d'obtenir le secret de don Luciano et de se venger de don Luigi.

Une mauvaise nouvelle l'attendait au retour. Stebel lui apprit qu'une affaire d'espionnage très importante, admirablement combinée, venait d'échouer sans qu'on pût s'en expliquer la raison.

— Ce n'est pas la première fois que pareille mésaventure nous arrive, vous le savez, Herr Belvayre, ajouta l'Allemand. J'ai l'impression que nous sommes surveillés de près... par qui?... Les renseignements que je suis à même d'avoir ne me permettent pas de penser que la police française soit pour quelque chose là-dedans. Il s'agirait donc de quelque

organisation particulière... Mais comment la découvrir?

En revenant chez lui, Martold pensa longuement à ce que venait de lui dire son agent... Une organisation particulière?... Eh! il ne doutait guère que le comte Mancelli n'en eût une formidable à sa disposition! Si perfectionné que fût son propre système d'espionnage, l'Austro-Allemand avait jusqu'ici rencontré plus fort que lui. Et cette puissance, cette extraordinaire connaissance que don Luigi semblait avoir de tous les faits et gestes de son ennemi, rien ne paraissait plus naturel de supposer qu'il les employait non seulement à faire échouer les desseins de Martold ayant un but personnel, telle l'affaire Pellarini, mais encore à contrecarrer les combinaisons qui se rattachaient au service des empires alliés.

Le comte Ludwig eut à cette pensée un petit froid dans le dos.

Si vraiment il en était ainsi, la situation, de ce côté-là aussi, devenait fort grave.

Elle le lui parut surtout quand, au cours d'un séjour qu'il fit à Berlin peu de temps après, il entendit une haute personnalité du service d'espionnage s'étonner du résultat relativement modeste qu'avait donné « le service Belvayre », comme on le désignait du nom d'emprunt de son chef.

— Vous nous aviez habitués à compter sur le succès, pour toutes les recherches difficiles dont vous vous chargiez, comte Martold, ajouta l'important personnage, avec un sourire destiné à corriger le reproche contenu dans cette remarque.

— Que voulez-vous, Excellence. il y a des périodes de malchance!... Il faut espérer que je serai plus heureux dans l'affaire que j'ai présentement en main.

— Ah! oui, l'affaire des documents relatifs à certaine invention française... Très important! Il faut que vous nous réussissiez cela, mon cher comte.

Et l'Excellence prussienne serra chaleureusement la

main de Martold, pour bien lui témoigner qu'on le considérait toujours comme un collaborateur de choix.

Néanmoins, le comte Ludwig avait senti la surprise et la déception que causait l'insuccès des plus importantes de ses entreprises, en ces dernières années. Or, vu les grosses sommes dont on rémunérait ses services et l'état embarrassé de ses finances, il importait qu'il donnât satisfaction à ceux dont il était le collaborateur jusqu'alors très apprécié — d'autant mieux qu'il n'ignorait pas qu'un autre membre de l'aristocratie germanique, jeune, actif, ayant accès dans tous les milieux, venait de se révéler supérieurement habile dans les louches combinaisons qui avaient fait le succès du comte Martold, en tant qu'organisateur d'espionnage... Ce personnage n'était autre que son neveu, le baron Moriz de Falkendorf. Ludwig se rendait compte que s'il voulait maintenir sa situation, il lui fallait éviter d'autres échecs. Mais, devant ceux qu'il enregistrait depuis quelques années, il se demandait avec inquiétude s'il n'était pas « brûlé » — cela, par la secrète action qu'exerçait le comte Mancelli, en tant que chef d'une organisation occulte.

« Il faut que je réussisse l'affaire Thorel! songeait-il en quittant Berlin. Il le faut absolument! »

L'affaire en question consistait à se procurer la formule d'une substance explosive très puissante que venait de découvrir un jeune chimiste du nom de Thorel. Des offres d'achats faites indirectement ayant été repoussées avec indignation, Martold ne voyait plus qu'un moyen : le vol, ou, pour parler comme lui, la soustraction.

Ce n'était pas chose facile. Thorel, jeune homme fort rangé, tout occupé de ses recherches, habitait à Bellevue, avec sa mère et une vieille servante, un modeste logis que gardait jour et nuit un énorme chien danois. Au reste, eût-on pu pénétrer dans la

maison et fouiller dans les meubles, comment savoir si telle formule trouvée là serait bien celle en question?

Mais Martold avait coutume, avant d'engager une affaire, de se mettre au courant des tenants et aboutissants de ses futures victimes... C'est ainsi qu'il avait appris que Thorel, par sa mère, était parent de Mme Fontaguès, la jeune Espagnole à laquelle le comte Mancelli avait paru accorder quelque attention, l'année précédente. Les deux cousins s'étaient aimés, cinq ou six ans auparavant, mais les parents de Dolorès avaient obligé celle-ci à épouser M. Fontaguès, beaucoup plus riche... Veuve depuis deux ans, la jeune femme, de nature légère et frivole, menait une existence fort mondaine et faisait passablement parler d'elle. Depuis que le comte Mancelli s'était éloigné — à son grand dépit et désespoir — Martold lui faisait une cour assidue. Fort dépensière, complètement dépourvue d'ordre, elle se trouvait sans cesse à court d'argent, et, plusieurs fois, avait emprunté d'assez fortes sommes à son admirateur... Ces sommes, elle ne les lui avait pas encore rendues. Et Martold savait en outre qu'elle se trouvait en ce moment dans une passe particulièrement critique, par suite des réclamations véhémentes de créanciers fort menaçants, chez qui les dettes s'étaient accumulées sans qu'elle en eût cure.

Par l'intermédiaire d'un de ses agents, car lui-même ne paraissait jamais en tant que Martold, dans toutes ces affaires, le comte Ludwig lui fit savoir que ces dettes seraient intégralement payées, si elle pouvait se procurer la formule de la découverte de Thorel.

La jeune femme hésita un peu, et finit par consentir... Elle savait que son cousin l'aimait toujours et ne doutait pas qu'elle l'amènerait à se confier à elle et à lui faire connaître ce qu'elle voulait.

De fait, Thorel parut tomber dans le panneau avec

une facilité qui aurait éveillé la méfiance de Dolorès, si elle n'avait été aussi certaine de son pouvoir et de la faiblesse du jeune homme... Celui-ci poussa la complaisance jusqu'à oublier la formule sur son bureau — ces savants sont si distraits! — de telle sorte que Mme Fontaguès, pendant un moment où il se trouvait dans son laboratoire, put la copier rapidement.

L'intermédiaire la remit à Martold, en échange du chèque destiné au paiement des dettes de la jeune veuve... Et l'Autrichien la fit parvenir à qui de droit, en Allemagne.

Il était fort satisfait de cette réussite, et pensait : « Ah! cette fois, je vous dame le pion, Mancelli! »... On juge donc de son effondrement, quand, un jour, lui parvint ce mot, écrit avec rage :

« Comment vous êtes-vous laissé berner à ce point... Ce que vous nous avez envoyé donne un produit inutilisable. Ou bien l'on s'est moqué de vous, ou bien vous employez des gens tout à fait inférieurs à leur tâche. »

Martold bondit, en bégayant :

— C'est lui encore!... J'en suis sûr!... C'est lui que je retrouve là... Mais comment?... Dolorès serait-elle complice?... Ou bien, toujours informé de tout, Mancelli aurait-il prévenu Thorel, de telle sorte que celui-ci joue ce tour à sa cousine — et surtout à moi?

Cette dernière hypothèse lui apparut la plus vraisemblable — surtout quand, ayant fait habilement questionner la jeune femme à ce sujet, il reconnut qu'il fallait écarter tout soupçon de complicité, de même que toute idée d'une erreur, car, pour plus de sûreté — l'absence de Thorel lui en laissant le loisir — elle avait copié la formule deux fois, sur son carnet, et avait soigneusement confronté ces copies avec l'original.

« Cet homme va me couler complètement », pensa Martold avec fureur.

Ce fut à cette même époque qu'il reçut un mot de sa fille Carolia, l'informant qu'Adda, dont la santé s'était un peu améliorée dans les premiers temps de son séjour à Saint-Raphaël, venait de voir son état empirer brusquement.

« J'aimerais à vous avoir ici, mon père, ajoutait Mme de Soltken, et je suis sûre que notre pauvre Adda en serait heureuse. »

L'amour paternel était à peu près le seul bon sentiment de Martold. Sans hésiter, il prit le soir même le train pour Saint-Raphaël.

VII

Dans la villa du Silence, don Luciano, sa fille et Bianca se figuraient vivre un rêve féerique, au milieu des splendeurs de cette demeure et des merveilles de ses jardins.

Orietta se montrait pour eux tendre et attentive, et don Luigi leur témoignait un certain intérêt, à sa manière hautaine... Mais dans ce cadre d'une somptuosité singulière, dans l'isolement altier de cette royale demeure, et parmi ce personnel asiatique, humblement déférent, le comte Mancelli leur en imposait plus encore. Il fallait, pour les mettre un peu à l'aise, l'affectueuse sollicitude de la jeune femme, dont ils connaissaient l'influence sur son mari... Agnese disait à sa fille :

— Quand tu n'es pas là, le regard de Luigi produit chez moi une sorte de crainte... Mais comme il change, dès que tu apparais!

Orietta souriait, avec un peu d'orgueil. Oui, elle était aimée, passionnément aimée... De son côté, combien elle le chérissait!... Ils formaient le plus uni, le plus heureux des ménages... Et pourtant, une

ombre passait parfois sur le bonheur de la jeune femme — celle de l'énigme qui demeurait, pour elle, dans l'existence de Luigi.

Pourquoi, ici, voulait-il vivre dans l'isolement, sans entretenir de relations au-dehors, sans que jamais nul étranger franchît le seuil de la magnifique demeure?

Comme, un jour, Orietta le lui demandait, il répondit brièvement :

— Ici, je suis d'abord le Maître du silence.

Puis il ajouta presque aussitôt, avec ce sourire de séduisante tendresse que seule Orietta connaissait :

— Cela te prive-t-il, de n'avoir pas de rapports avec le monde?

Elle se jeta dans ses bras en répliquant avec une ardente sincérité :

— Oh! mon ami chéri, tu sais bien que le monde m'importe peu, et qu'avec toi je serais heureuse au milieu d'un désert!

Toutefois, le comte Mancelli ne confinait pas sa femme dans la villa du Silence. Il lui faisait faire de fréquentes promenades, à pied, en voiture, ou sur le superbe yacht qui demeurait toujours aux ordres du Maître, dans un des ports du littoral... Souvent, Agnese et Bianca étaient invitées à les accompagner... C'est ainsi qu'un jour, aux environs de Saint-Raphaël, l'automobile de don Luigi en croisa une autre où, près d'une femme jeune encore, mais épaissie par l'obésité, se trouvait assise une jeune fille maigre et pâle dont le fin et joli visage présentait tous les symptômes de la consomption.

Celle-ci, à la vue des occupants de l'autre voiture, laissa voir une émotion violente... Son regard, s'attachant d'abord avec une sorte de passion sur don Luigi qui détournait le sien, s'arrêtait une seconde sur la jeune comtesse, puis, avec effarement, sur Bianca dont l'émotion ne paraissait pas moindre...

Et les voitures passèrent... Le comte dit à sa

femme, qui avait regardé avec compassion la pâle figure de jeune fille :

— Orietta, tu viens de voir les deux filles du comte Martold.

— Quoi?... Vraiment?... La plus jeune a l'air bien malade!... Mais, Bianca, elle a dû vous reconnaître?

— Oh! certainement!... Et elle va se demander... Pauvre Adda, comme elle est changée!

Des larmes venaient aux beaux yeux noirs... Luigi dit avec une intonation impatiente et dure :

— Je ne supporterai pas, Bianca, de vous voir pleurer sur la fille du meurtrier de vos parents!

Bianca eut un mouvement de protestation.

— Elle n'est pas coupable des crimes de son père, et ce n'est pas à nous de juger ni de châtier.

Il riposta orgueilleusement :

— Pas à vous, non, mais à moi. J'ai déjà commencé, j'irai jusqu'au bout... Et souvenez-vous que je ne veux pas de ces attendrissements intempestifs.

Une révolte s'agitait dans l'âme de Bianca... Toutefois, devant le regard de son frère, où étincelait une impérieuse irritation, elle n'osa protester à nouveau.

Quant à Orietta, elle avait été péniblement impressionnée par les paroles et surtout par le ton de Luigi... Elle le lui dit un peu après, tandis que, rentrés à la villa, ils prenaient tous deux le thé sous la colonnade de marbre rose.

— ... Et vraiment ta sœur avait raison, Luigi. Je ne vois pas pourquoi il nous serait interdit de plaindre cette jeune fille...

Il l'interrompit avec une impatience altière :

— N'abordons pas ce sujet, je te prie. Nous ne pouvons nous comprendre là-dessus.

Elle dit à mi-voix, d'un ton de reproche frémissant :

— C'est vrai, je ne te comprends pas toujours, Luigi.

Le comte resta silencieux. Il avait sa physionomie dure et fermée, qu'Orietta ne connaissait guère jusqu'ici... Quand il parla, ce fut pour annoncer son intention de partir pour Paris le lendemain.

Orietta, dont le regard était inquiet et triste, demanda d'une voix tremblante :

— Te reverrai-je bientôt?

Il répondit brièvement, avec une froideur qu'un observateur eût sentie forcée, mais qui glaça la jeune femme :

— Je ne sais... Il est possible que je reste quelque temps absent. Mais en tout cas, tu n'as rien à craindre ici.

. . . . . .

La jeune comtesse Martold, de son côté, avait éprouvé une violente secousse en reconnaissant à la fois, dans cette voiture que croisait la sienne, le comte Mancelli et celle qu'elle appelait toujours Rosa.

Son émotion avait échappé à sa sœur, la baronne de Soltken, d'ailleurs peu observatrice, et qui, se trouvant l'année précédente à Madrid, ignorait l'inclination d'Adda pour don Luigi... Mais elle reconnut celui-ci, qu'elle avait eu occasion de voir à Vienne, au cours de réceptions données par les ambassadeurs d'Italie et de Russie, deux ans auparavant.

— Tiens, voici le comte Mancelli! fit-elle observer. Tu l'as, je crois, connu aussi à Paris?

Adda répondit d'une voix altérée :

— En effet.

— Toujours le même!... Un air!... Une physionomie! J'ai vu l'annonce de son mariage... Laquelle des deux jeunes personnes est sa femme?

— J'ignore... La blonde, je pense...

— Bien jolie!... Et quelle merveilleuse fourrure elle avait sur les épaules!... As-tu remarqué?

Adda murmura :

— Non... Mais j'ai vu que la jeune fille assise près du comte Mancelli ressemblait à Rosa, mon ancienne compagne... et je crois bien en effet que c'est elle...

Mme de Soltken eut un léger sursaut d'étonnement.

— Rosa?... Je n'ai pas fait attention... Elle aurait donc une situation chez eux?... Mais comment l'a-t-on prise sans références aucune?

Adda secoua la tête.

— Elle n'avait pas la tenue d'une personne occupant une position subalterne.

— Alors?... Je pense que tu as dû te tromper, Adda. Une ressemblance t'aura sans doute abusée.

— C'est possible.

Mais Adda parlait ainsi sans conviction. Elle avait la certitude que cette jeune fille était bien Rosa, car dans le regard qui avait croisé le sien, elle avait vu qu'elle aussi était reconnue.

Toutefois ce n'était pas cette rencontre inattendue qui l'avait le plus vivement émotionnée... La vue de Luigi et de cette jeune femme qu'elle détestait secrètement, parce qu'elle était aimée de « lui », n'était pas faite pour apaiser chez la jeune comtesse la douleur, la passion, la jalousie qui minaient sa santé, depuis des mois. Elle rentra avec une mine défaite qui frappa sa femme de chambre, plus observatrice que Mme de Soltken. Et dès le soir, la fièvre, qui avait un peu baissé depuis quelque temps, remonta de plus belle.

Ce fut une dizaine de jours plus tard que la baronne, inquiète de cette aggravation constatée par le médecin, écrivit à son père pour lui demander de venir.

Il fut effrayé du changement qui s'était produit chez la jeune fille... Celle-ci parut contente de le voir et lui demanda :

— Vous allez rester quelque temps, n'est-ce pas, cher papa?

— Je tâcherai, ma chère petite... Tout au moins, si quelque affaire m'appelle ailleurs, je m'arrangerai pour revenir bientôt.

Elle riposta d'un ton boudeur d'enfant gâtée :

— Quelles affaires avez-vous donc toujours?... Laissez-les un peu tranquilles, pour vous occuper de moi.

Il ne répondit pas... Tout en caressant les cheveux blonds, il considérait avec une angoisse contenue cette figure émaciée, creusée, trop blanche, ces yeux enfoncés, que soulignait un cerne profond, ces lèvres pâles, qui n'avaient plus qu'un rare et languissant sourire... Une faiblesse invincible tenait Adda étendue tout le jour sur une chaise longue, dans sa chambre, et là, elle restait inoccupée, son regard songeur et triste attaché sur la mer baignée de soleil.

— Rien ne m'intéresse plus, répondit-elle à une remarque de Martold. Carolia me faisait la lecture, mais je lui ai dit de ne pas se donner cette peine, car je ne l'écoutais même pas.

Le comte fit observer, en essayant de sourire :

— C'est que Carolia lit fort mal!

— Évidemment. Ce n'est pas comme Rosa... Oh! père, figurez-vous...

Elle s'animait un peu tout à coup.

— ... J'ai cru voir... J'ai vu certainement Rosa, l'autre jour.

Martold eut un tressaillement.

— Rosa?... Où cela?

La voix d'Adda frémit un peu en répondant :

— Elle était dans la voiture du comte Mancelli, assise près de celui-ci.

Martold répéta, d'un ton étouffé :

— Dans la voiture du...

Adda, toute à son émotion, ne remarqua pas le saisissement de son père.

— Oui... Oh! vraiment, je crois que c'était bien elle!... Et j'ai vu qu'elle me reconnaissait aussi,

qu'elle paraissait troublée... Elle était mise avec élégance... Et il y avait deux autres dames dans la voiture... Une qui m'a paru d'un certain âge, et l'autre, toute jeune, très jolie... « sa » femme, sans doute...

Les lèvres d'Adda tremblèrent, en prononçant ces mots.

Martold, le visage un peu contracté, les paupières baissées, resta un moment silencieux... Puis il demanda, en affectant l'indifférence :

— Avais-tu entendu dire que le comte Mancelli habitait Saint-Raphaël?

— Non, il n'y habite pas. J'ai dit à Carolia de s'en informer... Il demeure à quelques kilomètres de Saint-Tropez, dans une magnifique demeure qu'on appelle la villa du Silence. Là, il vit très retiré, sans relations, entouré d'une domesticité presque entièrement chinoise. Personne n'a pu renseigner Carolia sur les personnes qui accompagnent souvent sa femme et lui dans leurs promenades... Il y a quelquefois aussi un vieillard, paraît-il...

Martold passa sur son menton rasé une main agitée d'un léger frémissement.

Adda poursuivait :

— Je voudrais pourtant savoir si cette jeune fille est réellement Rosa!... Cher papa, vous qui connaissez partout tant de monde, vous vous en informerez, n'est-ce pas?

Le comte dit gravement :

— Je te conseille de ne pas t'occuper de tout cela, ma chère enfant... D'ailleurs, je crois que tu as été la dupe d'une ressemblance. Mais de toute façon, il ne convient pas que tu te soucies de cette Rosa, une hypocrite, une personne indigne de l'intérêt que tu lui portais.

Adda interrompit vivement :

— Non, non!... c'est impossible! Je ne puis croire cela d'elle, mon père!

— Alors, que crois-tu donc?... Quel motif donnes-tu à cette fuite?

— Ah! je ne sais!... Mais je ne puis m'imaginer Rosa sournoise, Rosa ayant une conduite répréhensible... Oh! père, je veux savoir si c'est elle!

Une rougeur de fièvre empourprait son visage, et sa main brûlante s'appuyait sur celle de son père.

Celui-ci comprit qu'il fallait céder — ou avoir l'air de céder à ce désir de la jeune fille.

— Allons, je tâcherai de t'avoir ce renseignement!... Il est possible qu'elle ait trouvé une situation de demoiselle de compagnie près de ces personnes qui, sans doute, vivent chez le comte Mancelli...

Adda secoua la tête.

— Elle ne m'a aucunement paru avoir la tenue de l'emploi!...

— Alors, il faut admettre, comme je te le disais tout à l'heure, qu'il s'agit d'une ressemblance.

— Oui, ce n'est pas impossible... Mais pourtant la façon dont elle m'a regardée... son trouble évident... Oh! c'est Rosa, c'est Rosa!

— Je tâcherai que nous soyons fixés à ce sujet, déclara Martold.

Lui l'était déjà, naturellement... car il s'était assuré depuis longtemps de ce qu'était devenue la fugitive, mais ce qu'il voulait connaître, c'était le lieu où résidait le comte Mancelli.

Oh! s'il pouvait donc essayer encore de l'atteindre, cet homme, par la faute duquel mourait Adda!

Dès le lendemain, il se mit à la recherche du renseignement désiré.

Parmi la colonie hivernante de Saint-Raphaël, il retrouva de nombreuses connaissances... Et tout d'abord, il se mit en devoir d'interviewer Lewis Homson, le fils de l'Américaine chez qui, l'année précédente, il avait fait la connaissance de don Luigi.

Mais le jeune homme avait sans doute fait des progrès dans l'art de se tenir sur ses gardes. car il

opposa une imperturbable ignorance aux questions insidieuses de Martold.

Le comte Mancelli se trouvait sur le littoral?... Il n'en avait pas entendu parler. D'ailleurs il ne l'avait pas vu depuis plus de six mois... S'il connaissait la jeune comtesse? Aucunement. Sa mère et lui avaient reçu un faire-part du mariage, comme toutes les relations du comte... La Villa du Silence? Oui, c'était un admirable palais, là-bas, du côté de Saint-Tropez. Il l'avait aperçu un jour du pont de son yacht. Mais il ignorait qu'il appartînt au comte Mancelli.

« Le plus simple est d'y aller voir moi-même et de me renseigner aux environs sur les habitants de cette demeure », pensa Martold.

Il mit à exécution son projet dans la matinée du lendemain... L'automobile louée par lui le conduisit à Saint-Tropez, d'où il se dirigea pédestrement vers la villa du Silence, qu'il s'était fait indiquer.

Mais elle demeurait invisible, derrière ses hauts murs chargés d'une luxuriante végétation méridionale.

A travers la grille merveilleusement forgée, l'œil ne discernait que l'allée où les orangers se mêlaient aux bosquets de roses. parmi lesquels surgissaient un vase, une statue de marbre, précieux morceau de sculpture... Craignant d'être surpris ou surveillé, Martold ne s'attarda pas là. Il regagna Saint-Tropez, loua une barque et se fit conduire dans la direction de cette demeure qui l'attirait comme un aimant.

Il put ainsi la voir, étendue au-dessus de ses terrasses fleuries, toute rose — d'un rose pâli et délicat. Le soleil déclinait inondant ses portiques et ses degrés de marbre... Et quand la barque passait, une forme féminine, svelte, élégante, vêtue de blanc, parut dans la lumière sous la colonnade rose. Bien qu'il ne pût discerner le visage, Martold devina Orietta.

Quand la barque eut dépassé les féeriques jardins,

le comte essaya de questionner le pêcheur qui la dirigeait. Mais celui-ci ne savait rien de plus que ce que Martold avait déjà appris à Saint-Tropez... Les habitants de la villa du Silence avaient toujours été mystérieux. Autrefois, c'était un grand vieillard qui arrivait tout d'un coup et s'en allait de même; on ne le voyait guère, pendant son séjour, et toujours de loin... Puis il était venu un petit garçon, celui qui était maintenant le comte Mancelli. Pendant plusieurs années, on les avait vus toujours ensemble. Mais un jour, le jeune comte était arrivé seul... Et cette année, il avait amené une jeune femme, très belle. Il y avait aussi un vieillard, une dame aux cheveux grisonnants et une jeune fille brune; mais on ne savait s'ils étaient ses parents. La domesticité, presque entièrement d'origine asiatique, opposait le plus complet mutisme à la curiosité des habitants du pays, fort surexcitée à l'endroit de ces étrangers... De temps à autre, un magnifique yacht venait chercher le comte et sa femme, sans doute pour quelque croisière. On les apercevait aussi au cours de leurs promenades. Mais personne n'avait jamais pénétré dans la villa du Silence.

Tout ceci n'apparut pas encourageant à Martold. Le comte Mancelli et tout son entourage devaient être terriblement bien gardés, en ce palais superbe, clos comme une forteresse, et dont la dernière terrasse avait pour assise un roc dressé à pic sur la mer.

« Tenter quelque chose ici serait folie », pensa l'Austro-Allemand.

Mais son cerveau, toujours en activité lui suggéra peu après cette idée :

« Si je pouvais corrompre un de ses serviteurs? »

Il ne se dissimulait pas combien l'entreprise était aléatoire et difficile... impossible même, probablement. Toutefois, il était dans une situation à tout essayer. Mais il fallait pour cela qu'il établît un

observatoire non loin de la ville... Il se mit en quête aussitôt et la chance le favorisa en lui faisant découvrir au bord de la route conduisant à la demeure du comte Mancelli un cottage de fort modeste apparence que son propriétaire louait difficilement, car il était trop éloigné des approvisionnements, pour des gens dépourvus de voiture. Comme il était libre, Martold en arrêta aussitôt la location. Après quoi, il regagna Saint-Raphaël et apprit à sa fille qu'à la suite de son enquête, il avait acquis la certitude que la jeune fille brune en question était une des sœurs du comte Mancelli, celle qui avait été enlevée toute jeune, et qu'il avait fini apparemment par retrouver.

— Tu vois donc, ma chère petite, qu'une ressemblance t'a trompée, conclut l'Autrichien.

— Oui, je le vois... Et pourtant!... pourtant...

— Comment, tu n'es pas encore convaincue?

— Non... Je suis au contraire persuadée que c'est bien Rosa que j'aie vue.

— Voyons, comment veux-tu?...

— Il se peut qu'elle ne soit pas la fille de ces Allemands, chez qui vous l'avez prise... Sa distinction, son air de race étaient frappants... Son type est plutôt italien...

— Voyons, Adda, quelle imagination vas-tu te forger là?

Martold parlait d'un ton grondeur, qui dissimulait l'inquiétude dont il était saisi, devant cette gênante clairvoyance de sa fille.

Adda répliqua d'un air obstiné :

— Il se peut que ce soient des idées... Mais je ne serai satisfaite que lorsque j'en aurai le cœur net.

— Comment cela?

— J'irai trouver cette demoiselle Mancelli... Et alors je verrai bien!

Martold sursauta.

— Es-tu?... Toi, aller chez... chez eux!... Ah! par exemple jamais!

Rouge, excitée, Adda riposta :

— Pourquoi donc?... Le comte Mancelli est marié maintenant, il ne s'occupera pas de moi, si c'est ce que vous craignez.

— Cela m'avance bien, qu'il ne s'en occupe plus!... Mais il s'est fait aimer et c'est de cette folie que tu es malade!... Tu n'as cessé de penser à lui, de te meurtrir le cœur avec ce souvenir... Et tu crois que je te permettrais de te rendre chez lui, au risque de le revoir, de... Et tout cela pour constater que cette personne n'a jamais été Rosa... Rosa dont tu as toujours été ridiculement entichée...

L'exaspération de Martold débordait. Lui, si prudent et mesuré à l'ordinaire, n'avait plus l'énergie de contenir ses nerfs que la lutte sourde et terrible soutenue depuis des mois, contre un puissant et mystérieux adversaire, mettait à une épreuve fort rude.

Adda, toute saisie, balbutia :

— Oh! père!... père!...

Elle devenait très pâle... Et Martold, effrayé, vit son buste s'affaisser lentement sur les coussins de la chaise longue.

Il appela... Carolia et la femme de chambre accoururent. Ce ne fut qu'une courte syncope. Mais après cela Adda resta étrangement pâle, avec un songe obstiné au fond de ses prunelles couleur de myosotis.

VIII

Martold commença le surlendemain sa faction dans le petit cottage.

A quoi espérait-il aboutir ainsi?... Il n'en savait trop rien encore. Mais il était toujours utile de connaître les allants et venants, et peut-être un jour se présenterait-il une bonne occasion à saisir.

« Je resterai deux semaines près d'Adda, songeait-il. Tous les matins, je viendrai ici, pour surveiller le va-et-vient. Cela m'apprendra peut-être quelque chose... et la chance aidant, je puis arriver à me faire un complice. »

Donc, chaque matin, assis derrière la vitre garnie d'un léger rideau blanc, Martold restait en observation... Il voyait passer les fournisseurs venant apporter en voiture les provisions nécessaires à l'opulente demeure. Rarement, il apercevait quelque domestique. Les serviteurs du comte Mancelli semblaient se confiner dans la villa aux murs élevés, à la grille close sur les jardins ombreux.

Un matin, Martold vit passer une automobile magnifique, qui ne renfermait personne, et que suivait une autre, petit omnibus à galerie... Un peu plus tard, elles revinrent toutes deux. Dans la première se trouvait don Luigi, dans l'autre un personnage de type asiatique, ayant la tenue d'un domestique de grande maison. Et sur la galerie, des malles démontraient que le comte revenait d'un voyage.

Martold songea avec regret :

« Quel dommage de n'avoir pu profiter de cette absence pour tenter quelque chose. »

Mais il ne voyait encore rien à l'horizon... Et, à vrai dire, il se traitait parfois d'imbécile, pour escompter ainsi quelque problématique bonne chance.

Il quitta le cottage, ce matin-là, d'assez maussade humeur et presque résolu à laisser là cette surveillance qui ne le mènerait à rien.

Au logis, il trouve sa fille aînée inquiète, au sujet d'un de ses enfants fort souffrant depuis la veille...

En outre, Adda avait passé une mauvaise nuit... Martold alla trouver celle-ci, essaya d'amener un sourire sur cette pâle figure qui s'amincissait chaque jour. Mais la jeune fille boudait son père, depuis la scène au sujet de la prétendue Rosa. Ni l'un ni l'autre n'en avaient reparlé. Toutefois, Martold sentait qu'Adda y pensait toujours.

Ce matin-là, elle lui dit :

— Le médecin m'a permis quelques promenades en voiture, de temps à autre. J'ai envie d'en faire une cet après-midi, papa.

Joyeux de lui voir un désir, le comte répondit aussitôt :

— Rien n'est plus facile!... Je vais faire demander pour une heure le landeau, chez le loueur... Où cela te fera-t-il plaisir d'aller?

Elle répondit sans hésiter :

— A Saint-Tropez.

Les sourcils de Martold se rapprochèrent.

— A Saint-Tropez? répéta-t-il, sur un ton d'irritation contenue.

— Oui, pour voir la villa du Silence... On la dit si belle...

— C'est inutile. On ne la voit pas derrière ses murs.

— Il paraît qu'on la voit très bien du côté de la mer. Nous prendrons un bateau, là-bas.

— Il faudrait d'abord savoir si le docteur permettrait...

— Oui, il permet. Demandez à Carolia... Nous partirons de bonne heure, pour être rentrés au coucher du soleil, d'ailleurs un peu plus tardif, maintenant.

Martold avait fort envie d'opposer un refus... Mais la fantaisie d'Adda pouvant être, après tout, contentée sans risques, il jugea prudent de conserver son veto pour un cas plus sérieux.

En conséquence, il partit avec elle en automobile,

aussitôt le déjeuner fini... Elle voulut d'abord voir l'entrée de la villa; puis, au petit port de Saint-Tropez, elle s'embarqua sur un léger bateau à voile. Une animation factice la soutenait, mettait un peu de couleur à ses joues amaigries... Quand, de la barque, elle put apercevoir la villa du Silence, ses yeux s'y attachèrent avec un mélange d'admiration, de douleur, d'avide curiosité.

— Que c'est beau! murmura-t-elle.

Les terrasses apparaissaient désertes... Mais le père et la fille, dont la vue était également bonne, discernèrent un homme et une femme assis dans un petit kiosque de marbre sculpté, qu'entouraient des bosquets de roses.

Tous deux pensèrent : « Eux, sans doute... Don Luigi et sa femme... » Martold serra les poings, et Adda devint très pâle.

Ni l'un ni l'autre ne fit allusion, pendant le retour, à la villa du silence et à ses habitants. Adda ne reparla plus de son désir d'aller trouver Mlle Mancelli... Et Martold, le lendemain, retourna sans grande conviction reprendre sa faction dans le cottage.

Or, tandis qu'il se tenait là, il vit passer un jeune Chinois qui semblait flâner, le cigare à la bouche... Peu après, il le revit de nouveau, qui venait sur la route d'un pas sans hâte... Aussitôt, Martold saisit l'occasion. Il se mit sur le seuil de sa porte, et quand le jeune homme passa, lui demanda du feu.

L'autre, très obligeamment, avança son cigare... Quand Martold eut allumé le sien, il entama l'entretien, sur un sujet insignifiant, tout en examinant avec soin son interlocuteur. Celui-ci était un garçon aux yeux vifs, aux façons polies. En réponse aux questions habilement détournées de l'Autrichien, il lui apprit qu'il était l'un des secrétaires du comte Mancelli... Et dès cette première entrevue, Martold

crut comprendre que le jeune Chinois n'était pas satisfait de son sort.

Les jours suivants, il revit encore Kin-Feng — tel était le nom de sa nouvelle connaissance. Le comte, disait le jeune secrétaire, n'avait pas besoin de ses services avant onze heures. Aussi en profitait-il pour se promener un peu, car le reste du temps, il était sévèrement tenu.

Martold, peu à peu, comprit que le Chinois, durement traité par le comte, se trouvait fort malheureux... Et il se mit en devoir de préparer ses batteries en conséquence.

Au bout de sept jours, il savait ceci : Kin-Feng n'était pas au courant du rôle que son maître jouait, comme chef de société secrète, bien qu'il n'ignorât pas qu'il eût cette qualité; mais il possédait un secret qui, disait-il, valait très cher.

— Je vous en ferais bien part, à vous, parce que votre figure me plaît, déclara-t-il. Mais il me faudrait un papier m'assurant une bonne part dans l'affaire.

— Si la chose en vaut la peine, je ne demande pas mieux. De quoi s'agit-il?

— Eh bien, voici... Le comte me donne souvent à copier et à traduire des documents chinois. Un jour, j'ai eu ainsi sous la main un plan qui, sans doute, n'aurait pas dit grand-chose à un autre, mais dont j'ai compris aussitôt l'importance, parce que j'ai entendu mon père parler parfois du trésor contenu dans une caverne du Kou-Kou-Noor...

Martold retint avec peine un sursaut.

Il dit d'une voix un peu changée :

— Un trésor? Quelque légende sans doute?

— Je le croyais un peu, auparavant... Mais quand j'ai vu le plan, avec les annotations, mon idée a changé... J'ai tout copié, en me disant que cela ne me servirait pas à grand-chose, car je n'aurai jamais de quoi entreprendre les recherches... Puis j'ai songé que

peut-être, un jour, je trouverais quelqu'un disposé à s'associer...

Il regardait attentivement Martold, tout en parlant... Celui-ci, en prévision de la possibilité d'acheter la conscience du jeune homme, avait eu soin de se faire passer pour un riche original, un peu neurasthénique, fuyant le monde et vivant solitaire dans cette modeste demeure. Il s'applaudit de son idée, en voyant les visibles ouvertures que lui faisait le Chinois désireux de s'associer à un homme plus fortuné que lui, pour recueillir le trésor des bonzes.

L'Autrichien feignit d'abord d'être incrédule, demanda à voir le plan... Et quand, le lendemain, il l'eut sous les yeux — bien complet cette fois — il dissimula sa joie triomphante, déclara que cette entreprise lui apparaissait trop aléatoire, qu'il craignait des déboires, de graves dangers... A quoi l'autre répondit qu'on pouvait bien risquer cela dans l'espoir de posséder d'aussi fabuleuses richesses.

— Voilà qui est à voir, jeune homme! riposta Martold. Je me souviens d'avoir entendu raconter une terrifiante histoire, à propos d'un trésor enfoui dans votre pays... Deux hommes, le père et le fils, furent frappés terriblement. L'un fut atteint d'une sorte de paralysie qui lui enleva la parole et l'usage des membres supérieurs, l'autre disparut sans que jamais l'on ait pu savoir ce qu'il était devenu.

Kin-Feng déclara :

— Je n'ai pas entendu parler de cela... S'agit-il du trésor en question?

— Je l'ignore... Mais ceci doit vous démontrer que de grands périls peuvent nous attendre, car il est à présumer que ces fabuleuses richesses — si vraiment elles existent — sont bien gardées.

— Peut-être pas tant que cela. On escompte sans doute la difficulté d'y atteindre, dans ces montagnes... et surtout le secret.

Avec un accent de regret, le jeune homme ajouta :

— Enfin, si vous n'y êtes pas disposé, n'en parlons plus. Je vous demande seulement de n'en dire mot à personne, car si mon maître savait cela...

Il frissonna.

— Vous n'avez rien à craindre... Écoutez Kin-Feng, je réfléchirai... Revenez... après-demain.

Il ne voulait pas avoir l'air pressé de conclure ce marché. En outre, il tenait à envisager l'affaire sous toutes ses faces, et à bien étudier le Chinois.

Une de ses premières pensées avait été que ce Kin-Feng jouait un rôle, d'après des instructions données, pour l'attirer dans quelque piège... Mais pas un instant, les jours suivants, il ne put le prendre en défaut. Ce garçon lui apparaissait comme un composé de ruse et de naïveté, comme un être tranquillement amoral, qui trouvait tout simple de s'approprier les richesses que lui permettrait d'atteindre le plan volé. Il détestait et redoutait à la fois le comte Mancelli, se réjouissait d'échapper à son joug. Par ailleurs, il semblait courageux, et décidé à courir les risques de l'aventure.

Fort perplexe, Martold ne savait trop à quoi se décider... Depuis des années il attendait la circonstance qui le mettrait complètement sur la trace du trésor... et maintenant qu'il l'avait eu en entier sous les yeux, ce plan précieux, il sentait la fièvre de cupidité s'augmenter en lui, monter à son cerveau, y produire d'éblouissantes, d'enivrantes visions... Mais elle était combattue par la prudence habituelle à cet homme, par la crainte de la puissance occulte dont il avait saisi l'influence dans l'insuccès de précédentes entreprises. Kin-Feng, bien qu'il lui parût sincère, ne lui inspirait qu'une demi-confiance. Et par moments, il se trouvait prêt à lui dire :

— Laissons cela, je ne veux pas m'en occuper.

Mais un peu après, la vision d'opulence, de luxe, de jouissances, de nouveau se présentait à l'homme qui en avait soif encore, au déclin de sa vie. Alors il

songeait : « Pourquoi ne pas risquer cela?... Pourquoi ne pas croire ce garçon, en qui je n'ai pu découvrir aucun indice me permettant de penser qu'il agit sous l'inspiration de mon ennemi? »

IX

Orietta, en revoyant Luigi au retour de son voyage, n'avait plus retrouvé chez lui cette physionomie froide et fermée qui, un moment, l'avait si péniblement impressionnée... Néanmoins, une ombre continuait d'exister entre eux. Près de son mari, très amoureux toujours, la jeune femme avait parfois un frisson de malaise ou de crainte. Et lui, à qui rien de tout cela n'échappait, devenait alors soucieux, un peu sombre.

Bianca, de son côté, demeurait triste, depuis qu'elle avait aperçu Adda et reçu la dure admonestation de son frère. Orietta avait essayé de lui parler au sujet de la jeune comtesse Martold; mais Mlle Mancelli avait répondu :

— Luigi désire qu'il ne soit plus question de cette famille. Adda fut bonne pour moi, c'est tout ce que je puis vous dire, ma chère Orietta.

Agnese ne s'apercevait pas du nuage qui passait depuis quelque temps sur le bonheur de sa fille... Mais don Luciano, que sa longue infirmité avait habitué à une minutieuse observation, considérait parfois avec inquiétude la charmante physionomie pensive. Lui-même, au milieu de la paisible existence qui lui était faite, avait des moments de préoccupation, des retours douloureux vers le passé, vers le sort mystérieux de son fils... D'après la façon dont le comte Mancelli avait répondu à Orietta, quand elle lui avait parlé naguère de Fabrizzio, le vieillard se

doutait que son gendre n'ignorait pas quel était ce sort, Mais il avait compris aussi qu'il était inutile d'insister pour obtenir que Luigi le lui apprît.

Ce souci qui tourmentait son aïeul, Orietta l'avait deviné, bien qu'il ne lui en eût dit mot. Elle projetait, quand l'occasion s'en présenterait, de reparler à son mari du malheureux disparu.

Un matin, en venant la retrouver sous la colonnade, il lui dit :

— Serais-tu contente de connaître la Chine, Orietta?

— Oh! je crois bien!... Penses-tu donc y aller?

— Oui, dans peu de temps. Et je t'emmènerai, petite chérie.

Tandis que la jeune femme, toute joyeuse, causait avec son mari de ce voyage projeté, le souvenir de Fabrizzio lui revint... Et elle demanda :

— Dis-moi, Luigi, il ne nous arrivera rien de terrible, là-bas, comme à grand-père et à mon pauvre oncle Fabrizzio?

— Rien du tout, sois-en certaine.

— Qu'est-il donc devenu, ce malheureux oncle?... Ne pourrais-tu le savoir?

La physionomie du comte s'assombrit un peu.

— Que t'importe!... Mieux vaut que don Luciano reste ignorant de son sort.

— Je ne suis pas de cet avis... Rien n'est pire que l'incertitude... Et je sais que grand-père en souffre beaucoup...

Luigi resta un moment silencieux et songeur... La jeune femme s'appuyait contre son épaule, en le regardant avec un air de prière... Il dit enfin :

— Tu as raison... Eh bien, don Fabrizzio est mort, depuis plusieurs années.

— Mon pauvre oncle!... Mort comment, Luigi?

— Les détails sont inutiles. Donne simplement cette certitude à don Luciano.

— Mais il voudra savoir... Depuis si longtemps,

mon oncle a dû beaucoup souffrir!... Que lui ont-ils fait, ces Chinois?... Tu le sais, Luigi?

— Oui.

Sur cette brève réponse, le comte Mancelli se leva, en ajoutant :

— N'insiste pas, Orietta, car je ne te dirai pas autre chose... Va t'habiller, maintenant, ma très chère, et préviens Bianca qu'elle se prépare, si elle veut nous accompagner dans notre promenade.

Il se pencha pour mettre un baiser sur le front de la jeune femme, en enveloppant d'un coup d'œil soucieux la physionomie attristée, préoccupée... Orietta dit à mi-voix, d'un ton frémissant :

— Toujours des énigmes!

Il feignit de ne pas l'entendre et s'éloigna, le front barré d'un pli profond.

Trois quarts d'heure plus tard, la comtesse Mancelli descendait le grand escalier de marbre, côte à côte avec sa belle-sœur... Luigi les rejoignit presque aussitôt dans le vestibule aux colonnes d'onyx. A ce moment, un valet de pied s'avança en disant :

— Pha-Hen vient de téléphoner, Excellence, pour annoncer qu'une jeune dame demandait à voir Mlle Mancelli. Elle se nomme la comtesse Adda Martold...

Bianca s'exclama sourdement :

— Adda!... Est-ce possible!

Orietta, stupéfaite, murmura :

— « Sa » fille!

Seul Luigi restait impassible. Il ordonna :

— Dis à Pha-Hen, Pietro, qu'il réponde à cette personne que Mlle Mancelli ne peut la recevoir.

Bianca soupira, sans essayer de protester. Elle comprenait en effet qu'il lui était impossible de revoir Adda, de toute façon, car elle ne pourrait répondre aux questions que la jeune comtesse ne manquerait pas de lui poser.

Tandis que Pietro allait donner au portier la

réponse du maître, par le téléphone reliant la villa à la conciergerie, le comte et ses compagnes montèrent dans l'automobile qui les attendait... Pendant que celle-ci se mettait en marche, Orietta demanda :

— Dans quel but penses-tu, Luigi, que cette jeune fille vienne ici?

— Elle veut se rendre compte si réellement Bianca Mancelli est bien la même personne que Rosa, son ancienne compagne... Naturellement Martold a dû faire son possible pour lui persuader le contraire; mais il est bien certain qu'elle ne doute guère, car la physionomie de Bianca laissait trop voir que celle-ci l'avait également reconnue.

Mlle Mancelli murmura :

— J'ai été saisie, en la voyant... Je n'ai pas eu le temps de prendre un air indifférent...

— Cet air, vous l'auriez eu tout naturellement, si vous aviez été animée des sentiments qui, seuls, devaient exister en vous à l'égard de cette jeune fille.

Bianca dit douloureusement :

— Oh! Luigi, ne me demandez pas cela!... Vous savez bien que je ne puis pas... non, je ne puis m'empêcher de la plaindre!

Il eut un léger mouvement d'épaules... un éclair d'irritation dans le regard.

Orietta demanda :

— Sais-tu si le comte Martold est aussi à Saint-Raphaël?

— Oui, il y est, depuis une quinzaine de jours.

— Et tu ne penses pas que nous ayons rien à craindre?

— Rien du tout.

— Cependant, s'il connaît notre présence ici...

— Il la connaît, mais il ne peut rien contre nous.

A ce moment, l'automobile atteignait la grille... Le portier, un robuste Mongol à la physionomie énergique, s'avança en témoignant par son attitude qu'il désirait parler à son maître... La voiture stoppa sur

un ordre du comte, et celui-ci se pencha à la portière.

— Qu'y a-t-il, Pha-Hen?

Le Mongol répondit en excellent français :

— La jeune dame qui demandait à voir Mlle Mancelli vient de se trouver mal au moment de remonter dans la voiture qui l'avait amenée, Excellence.

Bianca s'exclama :

— Pauvre Adda!... Oh! Luigi vous allez me laisser lui donner des soins...

— Restez en repos, je vous en prie. Avant tout, il s'agit de voir si la jeune personne ne joue pas une petite comédie...

En parlant ainsi, Luigi ouvrait la portière et mettait pied à terre... Bianca se tourna vers sa belle-sœur avec un regard d'interrogation inquiète.

Orietta dit résolument :

— Mais oui, allons-y, Bianca. Si cette jeune fille est réellement malade, nous devons nous occuper d'elle, quelle que soit à ce sujet l'opinion de Luigi.

Elles descendirent à leur tour et rejoignirent le comte près de l'automobile de louage arrêtée non loin de la grille.

Le chauffeur soutenait entre ses bras Adda inanimée. Le pâle visage semblait celui d'une morte... Comme Bianca s'élançait vers elle, Luigi arrêta sa sœur en la saisissant par le bras... Puis il ordonna :

— Pha-Hen, aide le chauffeur à porter cette dame à la conciergerie. Tu iras ensuite à la villa prévenir une des femmes de chambre, pour qu'elle vienne la soigner.

Bianca interrompit son frère, d'un ton suppliant :

— Laissez-moi m'occuper d'elle, Luigi!... Je vous en prie!

Il lui jeta un regard irrité.

— Non, ce n'est pas votre place. Je ne sais vraiment quand vous le comprendrez, Bianca Mancelli de Varsac.

Elle baissa la tête, en reculant légèrement.

A cet instant Adda ouvrit les yeux... Et ce regard, vague encore, s'attacha sur le comte Mancelli.

Elle frémit des pieds à la tête... Ses lèvres s'entrouvrirent sans qu'aucun son en sortît... Puis un flot de sang monta à son visage, tandis que les prunelles bleues s'emplissaient d'une supplication passionnée.

Orietta, dont le cœur tressaillait d'émotion compatissante, s'avança alors si vivement que son mari ne put l'arrêter...

— Vous allez vous reposer un moment à la porterie, mademoiselle... Venez, je vais vous aider...

Elle la prenait sous un bras et faisait signe au chauffeur de la soutenir de l'autre... Luigi n'eut pas un geste pour intervenir, mais ses sourcils froncés témoignaient de son violent mécontentement.

Quand Adda fut assise dans la petite salle formant le rez-de-chaussée de la porterie, Orietta alla au téléphone pour avertir sa femme de chambre de venir donner à la jeune malade les soins nécessaires... Puis elle se rapprocha de celle-ci, qui la suivait d'un regard où le désespoir se mêlait d'une sorte de haine.

— Restez ici jusqu'à ce que vous vous trouviez mieux, mademoiselle, dit la jeune femme avec douceur. Votre voiture vous reconduira ensuite chez vous...

Adda l'interrompit, d'une voix sourde :

— Oui, oui, ne vous occupez pas de moi!... Allez, allez le retrouver... C'est trop dur de vous voir là... de penser que...

Une suffocation lui coupa la parole.

Sur le seuil venait d'apparaître Luigi. En saluant la jeune fille avec aisance, il demanda :

— Eh bien, comtesse, vous trouvez-vous mieux?

Elle balbutia, son regard éperdu, plein de trouble, attaché sur la belle physionomie hautaine :

— Oui, un peu... Je... je regrette de vous déranger...

Luigi riposta sur le même ton de froide politesse :

— Ce dérangement est minime. Demeurez ici le temps de vous remettre, comme vous le disait ma femme, et ensuite faites-vous reconduire à votre demeure, que vous avez été imprudente de quitter.

— Je voulais savoir... Cette jeune fille brune... c'est votre sœur?

— Oui, l'une de mes sœurs, Bianca, qui fut enlevée dans son enfance.

— Et... vous l'avez retrouvée?

— Il y a quelques mois... Je comprends fort bien ce qui vous intrigue, comtesse. Vous avez d'ailleurs vu juste, car Bianca Mancelli est bien la même personne que la jeune fille placée près de vous par le comte Martold, en qualité de femme de chambre d'abord, de demoiselle de compagnie ensuite.

Adda tressaillit, et se redressa un peu sur le fauteuil où Orietta et le chauffeur l'avaient assise.

— Ainsi donc, c'est vrai? dit-elle d'une voix haletante. Mais comment avez-vous appris cela?... Que s'est-il passé?... Pourquoi est-elle partie subitement, et en secret, quand il était si simple de me dire...

— Demandez tout ceci à votre père. Il est très à même de vous répondre.

— Mon père?... Mais il ne sait rien!... Que voulez-vous dire, comte?... Pourquoi pensez-vous qu'il pourrait savoir?...

Elle regardait Luigi avec une stupéfaction mêlée d'angoisse.

— Je n'ai rien de plus à vous dire. Le reste regarde le comte Martold.

Il s'inclina, puis se tourna vers sa femme.

— Viens, Orietta. La comtesse Martold pourra dans un moment remonter en voiture. Nous allons, quant à nous, continuer notre promenade.

Mais Adda implora, d'une voix tremblante :

— Dites-moi avant... dites-moi ce qu'il y a entre

mon père et vous!... Car il existe quelque chose, certainement. Une antipathie... ou pire que cela...

— Vous avez raison : pire que cela. Mais c'est lui encore qui doit vous renseigner à ce sujet.

Il quitta la pièce, suivi d'Orietta, dont le regard plein de pitié avait enveloppé la figure toute bouleversée de la jeune fille.

Bianca, n'osant entrer à la suite de son frère, les attendait au-dehors... Elle demanda :

— Eh bien, comment va-t-elle?

Luigi répondit :

— Elle a repris toute sa connaissance... Mais cette équipée n'est pas faite pour remettre une santé déjà fort compromise... Maintenant, Bianca, elle sait que Rosa et toi ne faites qu'une même personne. Mais toute cette affaire demeure un mystère pour elle, naturellement.

Bianca dit tristement :

— Ce mystère va la tourmenter, la troubler, nuire encore à sa santé.

Orietta, dont la physionomie était pensive et préoccupée, approuva :

— En effet... Et surtout, Luigi, je n'ai pas compris que tu la mettes sur la voie de soupçonner son père... C'est vraiment trop cruel...

Les yeux sombres, le comte riposta, sans regarder sa femme :

— Nous savons déjà que nous ne nous comprenons pas, sur ce genre de sujet. Épargne-toi de me le rappeler, ma chère amie.

Tous trois remontèrent en automobile. Le trajet se fit presque en silence, et fut abrégé par l'ordre de Luigi. Celui-ci, le front plissé, regardait avec une irritation mêlée d'anxiété la jeune femme assise en face de lui, un peu pâle, ses beaux yeux remplis de tristesse, d'inquiétude, de révolte... Oui, il la voyait, cette révolte de l'âme délicate, devant le raffinement de sa vengeance qui passait par la fille innocente,

pour atteindre le père criminel. Il voyait aussi qu'Orietta, aux paroles, aux regards surtout de la jeune comtesse Martold, avait compris que celle-ci aimait le comte Mancelli. Or, il ne se souciait pas que de déduction en déduction, elle devinât qu'Adda se mourait de cet amour d'abord encouragé par lui, et qu'il avait ensuite paru oublier si complètement.

Quand ils regagnèrent la villa du Silence, l'automobile de louage était repartie, emmenant la jeune malade... Bianca se sépara de son frère et de sa belle-sœur, en haut de l'escalier de marbre. Elle aussi était pâle et triste, avec une pensée douloureuse au fond de ses prunelles foncées... Le comte et Orietta se dirigèrent vers leur appartement. Luigi entra avec sa femme dans le salon qui précédait la chambre de celle-ci... Orietta demanda :

— Veux-tu prendre le thé ici?

— Mais oui, peu m'importe... Je désire seulement que tu ne me regardes pas de cette manière, Orietta.

— Que veux-tu dire?

— Tu as un air de reproche, de blâme que je ne puis admettre. Quand je t'ai demandé si tu voulais devenir ma femme, je t'ai loyalement appris ce que j'étais, le rôle de justicier qui est le mien. Je ne t'ai pas caché qu'en dehors de mon attachement pour toi, je n'avais qu'insensibilité à l'égard d'autrui... Or, tu t'étonnes, tu te révoltes parce que je témoigne la plus complète indifférence à la fille de Marold, l'homme que nous devons haïr tous.

Elle l'interrompit vivement :

— Luigi, elle est malade, elle souffre...

Il dit violemment :

— Et crois-tu donc qu'elle ne souffrait pas, ma pauvre mère, quand elle attendait en vain qu'on lui donnât des nouvelles de son fils, disparu, enlevé par ordre de Martold?... Elle souffrit au point d'en mourir, la malheureuse, pendant que le misérable jouissait, à la pensée de ce martyre... Et mon père qui

l'aimait tant, qui me chérissait... Va, Adda Martold n'endurera jamais rien de comparable aux tortures que son père infligea à mes parents!

— Mais nous ne sommes pas juges, Luigi!... Nous n'avons pas le droit de nous venger nous-mêmes!

Il eut un geste d'impatience altière.

— Tu n'as pas l'air de te souvenir de ce que je suis, Orietta. Le Maître du silence juge et condamne sans appel... Maintenant, plus un mot de ceci. Que le nom d'Adda Martold ne soit jamais prononcé. De même, je ne veux plus aucun blâme de mes actes, du moment où, à Castel-Majac, tu as accepté de t'unir à moi en toute connaissance de cause.

— C'est que je n'avais pas bien compris... Je ne savais pas que tu étais aussi cruel, et insensible...

Un peu pâle, les yeux traversés d'un éclair, le comte Mancelli demanda :

— Regrettes-tu donc, maintenant?

D'un élan, Orietta noua ses bras autour du cou de son mari.

— Non, mon cher, cher Luigi!... Oh! tu le sais bien, tu le vois bien!... Mais je voudrais que ton cœur fût plus accessible à l'indulgence, que ta justice trop inflexible se tempérât d'un peu de miséricorde... Oh! mon ami chéri, tu sais pourtant si bien m'aimer!

— Toi, tu es ma joie, la vie qui a réchauffé mon cœur enfermé dans une prison de marbre. Mais hors de toi, rien n'existe pour moi, comprends-le bien très chère... Et ne me donne plus l'occasion de te parler comme je l'ai fait tout à l'heure.

Son visage s'inclinait vers celui de la jeune femme, ses lèvres s'appuyaient passionnément sur les paupières frémissantes...

Orietta comprit que, trop orgueilleux pour exprimer verbalement son regret des froissantes paroles d'autorité prononcées tout à l'heure, il le lui témoignait dans ce baiser. Son cœur serré en ressentit

une impression d'allégement, tandis qu'elle songeait :
« Je le changerai, peu à peu. »

X

Cet après-midi-là, Martold avait accompagné à Toulon sa fille aînée qui devait y rencontrer une de ses amies d'enfance. Lui-même avait donné rendez-vous, dans un des hôtels de la ville, à une jeune Bavaroise qui, plus d'une fois, lui avait procuré d'utiles renseignements. A cette occasion, il redevenait Belvayre, et, avec son habileté coutumière, changeait rapidement quelques détails de sa tenue, dans l'automobile qu'il avait prise en quittant sa fille, pour se rendre à ce rendez-vous.

Pas un instant, au cours de cet après-midi, Martold n'eut une inquiétude particulière au sujet de sa fille. Il l'avait laissée un peu mieux portante, du moins en apparence, car il ne se doutait pas que ce mieux factice avait été obtenu à l'aide d'un excitant. Et pas davantage, Mme de Soltken ne se tourmentait, Adda ayant su lui cacher sa nervosité, son exaltation secrète.

En revenant vers le soir avec sa fille aînée, le comte Ludwig avait donc l'esprit en repos et fort satisfait, car Emma Welzer lui avait rapporté une intéressante conversation tenue entre deux officiers de marine qui, la croyant ignorante de l'anglais, s'étaient entretenus dans cette langue sans se soucier de sa présence... Cette intelligente personne était une de ses meilleures collaboratrices, et il venait de lui promettre sa haute recommandation, près du service des renseignements, pour qu'elle pût obtenir un poste plus important.

Mais à peine était-il descendu de voiture que la

femme de chambre d'Adda accourait, lui annonçant que la jeune comtesse était plus malade.

— Elle a voulu sortir en voiture, toute seule, expliquait-elle. Et quand elle est rentrée, elle avait la mine d'une morte... Il a presque fallu que nous la portions, Johann et moi, pour lui faire gagner sa chambre...

— Comment, elle est sortie?... Mais il n'en avait pas du tout été question... Où est-elle allée, Clara?

— Je l'ignore, monsieur le comte... A peine Votre Excellence et Mme la baronne avaient-elles quitté la villa, que la comtesse m'a ordonné de lui faire chercher une automobile. Elle n'a voulu écouter aucune de mes objections et voyant qu'elle s'agitait beaucoup, j'ai cédé, craignant de lui faire plus de mal en résistant à son désir...

Martold, tout en écoutant les explications de la femme de chambre, gravissait l'escalier, suivi de Mme de Soltken...

En entrant chez Adda, il vit d'un coup d'œil combien l'état de la malade s'était subitement aggravé. La jeune fille, étendue dans son lit, immobile, la face exsangue, avait bien l'air d'une morte, comme venait de le dire Clara.

Elle eut un tressaillement quand son père s'approcha et se pencha vers elle, en disant d'une voix étouffée :

— Adda... ma chère petite...

Ses paupières bleuâtres se soulevèrent... Et elle dit faiblement :

— Ah! c'est vous, papa.

— Oui, mon enfant... Il paraît que tu as commis une imprudence... Voyons, pourquoi ne m'avais-tu pas dit que tu désirais sortir?

Elle ne répondit pas, et abaissa de nouveau ses paupières... Une contraction douloureuse avait un instant agité son pâle visage.

Martold demanda :

— Souffres-tu?

Elle répondit, sans ouvrir les yeux :

— Physiquement, pas beaucoup. Mais je suis faible... très faible.

A ce moment, la femme de chambre entrouvrit la porte, en annonçant :

— Voici le docteur, monsieur le comte... Je l'avais fait prévenir dès que la comtesse est rentrée...

— Très bien... Qu'il vienne, Clara.

Quand le médecin, après un examen minutieux de la jeune malade, sortit de la chambre, Martold l'accompagna pour l'interroger.

L'autre hocha la tête.

— Je ne puis vous dissimuler, monsieur, que je trouve l'état de Mlle votre fille fort grave. L'affaiblissement est extrême... et le plus inquiétant, à mes yeux, est l'affaiblissement moral que l'on découvre chez elle. Si vous en connaissiez la cause et s'il vous était possible d'y remédier... peut-être alors... peut-être pourrions-nous conserver quelque espoir...

Martold l'interrompit vivement :

— Voulez-vous dire que son état vous paraît... désespéré?

— Je ne crois pas devoir vous le cacher... Il s'est produit chez elle une aggravation subite que je ne prévoyais pas, et dont le motif m'échappe.

Le comte demanda, d'une voix que l'émotion rendait rauque :

— Mais vous ne pensez pas que le danger soit... soit imminent?

Le médecin eut un geste évasif.

— Je la trouve bien faible... Enfin, il existe des ressources imprévues... Je reviendrai dans la soirée pour voir l'effet des injections sous-cutanées que je viens de prescrire et que Mme de Soltken m'a dit pouvoir faire elle-même à sa sœur.

Il serra la main que lui tendait le comte et s'éloigna.

Martold remonta d'un pas lourd... Ce qu'il venait d'entendre — il l'avait trop compris — c'était la condamnation de sa fille.

A mi-escalier, il s'arrêta, avec un éclair de rage dans le regard, et murmura :

— C'est « lui » qui me la tue!... C'est « lui »... Et qu'a-t-elle été faire, cet après-midi?... Est-elle allée « là-bas », pour s'assurer que Rosa et Bianca Mancelli ne font qu'une?... Oui, sans doute... Alors, que s'est-il passé, pour qu'elle soit revenue dans un tel état?... Lui aurait-il fait sur moi quelque révélation?...

A cette pensée, Martold sentit son front qui se mouillait.

Car ce criminel tenait à ce que sa fille ne connût rien de son ignominie...

Avec un violent effort pour maîtriser sa terrible émotion, le comte rentra dans la chambre d'Adda... Elle était de nouveau immobile, les yeux clos. Son père s'approcha et posa la main sur ses cheveux.

A ce contact, la jeune fille ouvrit les yeux... Elle demanda d'une voix faible :

— Le médecin trouve que je suis bien malade, n'est-ce pas?

— Bien malade, non. Mais tu as retardé ta guérison, par cette inconcevable imprudence, ma pauvre petite... Où donc as-tu voulu aller ainsi?

Un flot de sang monta au visage émacié, puis se retira presque aussitôt pour faire place à une pâleur presque livide.

Adda murmura :

— Je voulais voir Rosa...

— Ah! je m'en doutais bien!... Et alors?...

— Alors... je ne l'ai pas vue... Mais le comte Mancelli m'a dit...

Sa voix s'étrangla un instant.

Martold demanda en frémissant :

— Tu as vu le comte?

— Oui, et sa femme.

— Que t'a-t-il dit?

— Eh bien, que Rosa était sa sœur... et que vous pourriez m'expliquer...

— T'expliquer quoi?

La main brûlante de la jeune fille se posa sur celle que Martold appuyait contre la couverture.

— Ce qui s'est passé, pour elle... Il m'a dit que vous saviez, que...

— Moi?... Voilà qui est fort, par exemple!... Je suis aussi peu au courant que toi, ma chère Adda, et le comte Mancelli a commis là une incompréhensible erreur — ceci dit pour ne pas qualifier autrement cette incroyable assertion.

Comme Adda restait silencieuse, sans que rien sur sa physionomie témoignât qu'elle ajoutait foi à la dénégation de son père, celui-ci ajouta :

— Je pense que tu me crois, Adda, plutôt que cet étranger?

Au lieu de répondre, elle l'interrogea :

— Pourquoi vous détestez-vous?... Il m'a dit qu'il y avait entre vous plus que de l'antipathie...

Martold réprima un tressaillement de colère et d'angoisse.

— C'est encore un mensonge de sa part!... Je t'ai dit naguère que, pour mon propre compte, j'étais disposé à oublier les torts qu'a eus autrefois son père à mon égard. Mais je me suis aperçu qu'il ne fallait pas attendre de réciprocité... Soit! Il m'est indifférent, et sa malveillance ne me causerait nulle contrariété s'il ne s'avisait de te conter des sornettes.

Sans paraître l'avoir entendu, Adda répéta :

— Il a dit que vous pourriez m'expliquer...

Ses yeux, qu'elle avait jusque-là tenus à demi cachés sous les paupières, se levèrent sur Martold. Ils étaient anxieux, suppliants... Et les lèvres pâles murmurèrent :

— Je veux savoir... Dites-moi ce qu'il y a entre vous et lui...

— Mais rien!... rien absolument!... Je te l'affirme, Adda!... Quelles imaginations te fais-tu donc?... Qu'est-ce que cet homme a pu te dire pour que tu penses?...

Elle referma les yeux, en répondant faiblement :

— Il ne m'a pas dit autre chose... Mais je sens bien que c'est la vérité...

Frémissant, les traits contractés, Martold dit sourdement :

— Alors, tu crois que c'est ton père qui ment?

Elle murmura, si bas qu'il l'entendit à peine :

— Je ne veux pas le croire...

Mme de Soltken entrait à ce moment.

Martold demeura encore un instant près de sa fille. Puis, la voyant rester silencieuse, les yeux obstinéement clos, il se retira dans sa chambre, pour y ruminer sa fureur contre le comte Mancelli, qui, non content d'avoir inspiré à Adda une passion sans espoir, venait d'introduire en son esprit des doutes sur la véracité paternelle.

La nuit fut très mauvaise. La malade eut une crise de délire, pendant laquelle, au milieu de propos décousus, revenaient sans cesse les noms de Luigi et de Rosa... Après cela vint une prostration complète, un affaiblissement tel qu'une issue fatale, à bref délai, ne pouvait faire de doute.

Le médecin, rappelé, ne put que déclarer son impuissance et l'inutilité de tous remèdes... Aux questions du père, il répondit :

— Elle peut vivre encore quelques heures... peut-être la journée.

Quand il se fut éloigné, Martold revint s'asseoir au chevet de sa fille... Elle continuait de tenir les yeux fermés et déjà, dans son immobilité complète, dans sa pâleur impressionnante, elle semblait avoir rendu le dernier soupir.

Une heure passa... Martold, les traits contractés, le visage blêmi, s'appuyait au lit de la mourante... Il s'aperçut tout à coup que les paupières s'étaient soulevées et que les yeux bleus ternis par l'approche de la mort, s'attachaient sur lui...

Regard d'interrogation douloureuse, d'angoisse poignante, sous lequel frissonna un peu Martold.

Puis les paupières se refermèrent... et un peu après, dans un soupir léger, Adda Martold rendit son âme à Dieu.

Le comte Ludwig laissa peu voir l'impression que produisait sur lui la mort de sa fille. Sa douleur farouche ne se mêlait d'aucun repentir, bien au contraire. Il n'était pas homme à reconnaître que la disparition de son fils, la fin prématurée d'Adda étaient les conséquences de ses crimes, et leur châtiment... Non, il n'existait chez lui que de la haine, portée maintenant à son paroxysme, et un effréné désir de vengeance.

Puisque sa fille n'était plus, il résolut de jouer son va-tout, c'est-à-dire de profiter de l'offre que lui faisait Kin-Feng. S'il réussissait dans cette entreprise, c'était la fortune — une énorme fortune, à l'aide de laquelle il pourrait essayer à nouveau d'atteindre son ennemi, de le réduire enfin à sa merci... Il ne se dissimulait pas, d'ailleurs, les périls d'une telle entreprise. Le sort de don Luciano et de son fils était là pour lui servir d'exemple... Quelques années plus tôt, il aurait sans doute jugé trop hasardeuse une expédition de ce genre, avec un adversaire aussi puissant, aussi bien informé que le comte Mancelli. Mais maintenant, il se sentait à un tournant critique de son existence. Don Luigi, possesseur de tous ses secrets, faisait peser sur lui une continuelle menace. La sécurité de son double rôle était compromise et, de ce fait, l'organisation échafaudée par lui depuis tant d'années s'écroulait... En outre, bien que la prudence lui conseillât de ne pas se fier sans réserve

aux dires de Kin-Feng, la cupidité l'emportait, en même temps qu'une certaine audace et le goût des difficultés à vaincre qui, déjà autrefois, avaient effrayé la comtesse Augusta, et que l'âge, l'insuccès, le chagrin de la mort d'Adda, un furieux désir de vengeance, semblait avoir ravivés chez lui.

Deux jours après les obsèques de sa fille, il se rendait au cottage et faisait connaître à Kin-Feng qu'il allait prendre les mesures nécessaires pour atteindre le Kou-Kou-Noor... Il fut convenu que le jeune Chinois quitterait subrepticement la villa du Silence, à un jour qui serait fixé ultérieurement, et rejoindrait Martold à Marseille, où tous deux s'embarqueraient pour la Chine.

XI

Vers le début de juillet, le yacht du comte Mancelli arriva dans le port de Changhaï.

Don Luigi et sa femme ne s'installèrent pas à l'hôtel, mais furent reçus dans le superbe yamen d'un opulent Chinois, Li-Lee-Tsun, dont la femme et les filles, charmantes personnes fort intelligentes et d'esprit cultivé, entourèrent d'attentions Orietta... Le comte Mancelli paraissait être de la part de son hôte l'objet d'une déférence profonde. Un après-midi, comme la jeune femme entrait dans le salon du pavillon somptueusement orné qu'elle habitait avec son mari, elle vit Li-Lee-Tsun qui s'inclinait pour baiser la pierre aux reflets de feu que Luigi portait au doigt. Elle en conclut qu'il était affilié aux Fils du silence et, probablement, une des importantes personnalités de la secte.

Les voyageurs demeurèrent une dizaine de jours à Changhaï. Luigi fit visiter la ville à sa femme et,

entre-temps, reçut la visite de personnages appartenant à des nationalités diverses... Orietta n'assistait jamais à ces audiences. Elle savait que ces visiteurs étaient des Fils du silence qui venaient offrir leurs hommages au Maître et prendre ses directives. Mais elle ignorait tout ce qui se disait et s'élaborait au cours de ces réunions.

Bien que les deux époux fussent toujours aussi amoureux l'un de l'autre, il continuait d'exister entre eux cette ombre qui, parfois, avait semblé les diviser. D'un commun accord, ils évitaient les sujets qui auraient pu à nouveau les engager dans une discussion. C'est ainsi qu'Orietta, bien qu'ayant vu dans un journal la mort d'Adda Martold, n'en avait pas dit un mot à son mari... Mais sa nature ardente et franche, son cœur très délicat souffraient de ne pouvoir s'exprimer en toute sincérité, au sujet du rôle occulte de Luigi, et d'ignorer une partie de la pensée, des actes de cet être si cher.

Lui, de son côté, connaissait tout le souci, toute la tristesse de la jeune femme à ce sujet... Il en résultait entre eux un malaise, surtout quand une circonstance quelconque venait rappeler plus particulièrement la personnalité mystérieuse du comte Mancelli.

Le dixième jour de leur séjour à Changhaï, Luigi et Orietta prirent congé de leurs hôtes. Ils se rendaient à Tching-tou-fou, capitale de la province de Szé-Tchouan... Leur voyage se fit sur un élégant bateau à vapeur, qui remonta le Yang-tsé-kiang, au milieu des milliers de barques et de jonques parcourant ce fleuve, un des plus grands du monde et qui mérite si peu son nom du fleuve Bleu, car ses eaux sont jaunes et limoneuses. Le comte et sa femme étaient les seuls passagers de ce bateau, aménagé avec un confort extrême et dont le capitaine, un Chinois à la mine grave et intelligente, obéissait à un simple signe de Luigi, ainsi que le remarqua Orietta... Celui-là

encore, évidemment, était un des innombrables adeptes de la secte dont Luigi se trouvait le chef.

Aucun incident ne marqua le voyage. Orietta jouissait de ces paysages étrangers, de ces spectacles nouveaux, et s'instruisait du passé comme du présent de l'immense empire asiatique, en écoutant son mari... Après une navigation paisible, ils atteignirent ainsi Tching-tou-fou, importante cité, la plus élégante et la plus propre de la Chine. Là, ils se logèrent dans une vieille et somptueuse habitation, dont les jardins étaient entourés de hauts murs crénelés. Orietta apprit qu'elle appartenait à Luigi, qui en avait hérité du précédent Maître du silence.

La jeune comtesse eut la surprise d'y trouver Josuah Darson, l'homme de confiance du comte Mancelli... Celui-ci expliqua à sa femme qu'il la laisserait sous la garde de l'Américain, pendant qu'il remonterait plus haut, vers le Kou-Kou-Noor, où une affaire l'appelait.

Orietta dit avec inquiétude :

— Le Kou-Kou-Noor?... Mais c'est un endroit sauvage, dangereux, presque inconnu, m'as-tu dit?

— Inconnu et dangereux pour d'autres, oui, mais non pour moi... Ne te fais pas de tourments à ce sujet, surtout, ma chérie! Je t'affirme que je ne courrai aucun péril, et que mon absence ne sera pas très longue.

A cette affirmation, il n'ajouta aucun détail sur le but de ce voyage, et Orietta ne lui en demanda pas.

Dans la matinée du lendemain, le comte Mancelli reçut un Anglais, important négociant qui avait à Tching-tou-fou de gros intérêts. Il le retint à déjeuner, après l'avoir présenté à sa femme... Au cours du repas, l'entretien vint à tomber sur la situation politique de l'Europe. C'était le moment où la menace autrichienne grondait sur la Serbie... Luigi déclara :

— Voici l'heure de l'Allemagne. Elle est prête à

tomber sur ses voisins, et sa complice va lui fournir le prétexte nécessaire... La guerre sera déclarée dans quelques jours, Wayton.

Orietta s'exclama :

— Oh! Luigi, est-ce possible?

Le comte dit nettement :

— C'est certain. Le guet-apens est préparé... Invasion par la Belgique, avec occupation du Luxembourg. Marche rapide sur Paris. Du côté de la Russie, on escompte la lenteur de la mobilisation, le manque de voies ferrées... L'armement est prêt, et formidable. La machine de guerre, patiemment mise au point sous les yeux des nations aveugles, est prête à donner son plein rendement.

Orietta joignit les mains.

— Mais c'est affreux!... Et la France?... la France, que va-t-elle faire?

— La France, bercée, endormie par le pacifisme d'importation germanique, se ressaisira, comme elle l'a toujours fait aux époques critiques de son histoire. Fasse le ciel que la horde qui fondra sur elle soit contenue à temps! Car bien peu se doutent du caractère de férocité, d'implacable haine que les chefs allemands entendent donner à cette guerre!

La jeune femme frissonna.

— Oh! je veux espérer encore que tu te trompes, Luigi!... Mon pauvre, mon cher pays!... Le tien aussi, puisque ta mère était française.

— Oui, le mien aussi. Je l'aime tout particulièrement et je puis me donner le témoignage d'avoir fait mon possible pour entraver l'action des espions et des traîtres qui opèrent si tranquillement, depuis des années, parmi cette trop confiante nation. Mais je ne puis rien contre ceux qui ne veulent ni voir ni entendre... Il en est ainsi de votre pays, Wayton. Le pacifisme l'a pénétré jusqu'aux moelles... Et pourtant, s'il ne veut pas perdre son rang de grande nation et devenir l'esclave de l'Allemagne, il faudra

bien qu'il s'élève à son tour contre la bête de proie.

L'Anglais dit vivement :

— Il le fera, Excellence! Les peuples endormis se redressent, quand l'honneur et la vie sont en jeu... Ils se redresseront tous, quand sonnera pour eux l'heure où il leur faudra choisir entre la soumission au pangermanisme et la défense du droit outragé!

— Je l'espère. Mais leur sommeil et l'humanitarisme de certains de leurs partis auront, hélas, coûté cher à l'humanité!

. . . . . .

A peu près vers le même moment que le comte Mancelli, Martold arrivait en Chine, accompagné de Kin-Feng. Mais eux débarquaient à Tien-tsin, le port de Pékin... L'Autrichien ignorait que son ennemi eût pris la même direction que lui. Par Kin-Feng, il savait que don Luigi avait l'intention de faire vers cette époque une croisière, mais le Chinois ignorait dans quelle direction. D'autre part, l'agent qu'il avait chargé de surveiller les allées et venues du comte Mancelli, pendant son absence, lui avait télégraphié pour l'informer que celui-ci s'était embarqué sans aucun mystère, en compagnie de sa femme, à destination des côtes de Syrie... Cette nouvelle avait tranquillisé Martold. Du moment où, pensait-il, don Luigi emmenait Orietta, il ne s'agissait pas pour lui de venir contrecarrer les plans de son adversaire, car il n'aurait pas risqué de mettre en danger la jeune femme.

Rassuré de ce côté, Martold s'occupa de préparer son expédition. Redevenu encore une fois Belvayre, il s'aboucha, à Pékin, avec un espion de marque dont il avait été quelques années auparavant l'initiateur dans cette glorieuse carrière. Otto de Waldstein, profitant des avantages que lui donnaient ses fonctions au consulat d'Allemagne, était devenu un des membres les plus actifs de la propagande pro-germaine... Il put

en assez peu de temps procurer à Martold un fort gaillard de race tibétaine, qui connaissait bien les abords du Kou-Kou-Noor et avait même pénétré assez profondément dans le massif, à la poursuite des bêtes sauvages. Il se faisait fort de guider l'étranger. grand amateur de chasse en même temps qu'explorateur — car tel s'était présenté Martold à Waldstein, pour expliquer son expédition.

L'Autrichien avait acquis de bons chevaux pour lui et ses deux compagnons — Kin-Feng étant naturellement du voyage. Bien armés, ils quittèrent Pékin et se dirigèrent vers l'Ouest.

En usant tour à tour du cheval, du palanquin, de la navigation sur les rivières, dès qu'il leur était possible de le faire, ils atteignirent la région montagneuse, où les difficultés commencèrent. Mais le Tibétain, qui jusqu'alors avait eu peu d'occasion de donner sa mesure, se révéla un homme précieux. Martold se félicita plus d'une fois de l'avoir trouvé sur sa route, surtout lorsque les voyageurs s'engagèrent dans le sauvage Kou-Kou-Noor.

Ce massif est le nœud orographique de la Chine. Le Kouen-Lun, les contreforts de l'Himalaya, les chaînes intermédiaires du Tibet partent de ce point et se déplient en éventail sur l'Empire du Ciel. De même, les cinq chaînes parallèles qui se ramifient dans l'Indochine. Et là se trouvent la source des deux grands fleuves chinois, le Hoang-ho et le Yang-tsé-kiang.

Ce Kou-Kou-Noor, habité par les tigres, panthères, cerfs musqués, parcouru par des troupes de yaks, d'hémiones et d'antilopes, n'avait rien d'hospitalier. Martold ne désirait aucunement s'y attarder; mais, peu désireux de laisser soupçonner au guide son dessein, il jouait bien son rôle de chasseur et d'explorateur... Toutefois, sans en avoir l'air, il s'arrangeait pour que le Tibétain les dirigeât, selon

les indications du plan, vers ce lieu où les religieux bouddhistes avaient caché leurs trésors.

A mesure qu'il se voyait approcher du but, la fièvre du désir, du lucre, se faisait plus violente chez l'Autrichien. La nuit, de fantastiques visions d'or et de pierreries traversaient son sommeil. Plusieurs fois, il lui arriva de rêver qu'il se débattait dans une fosse pleine de diamants, sans pouvoir en sortir. Il criait alors... Et Kin-Feng le réveillait, en disant paisiblement :

— Vous faites un mauvais rêve, monsieur.

Ces songes exaltaient encore la soif secrète de Martold pour ces énormes richesses dont la note jointe au fragment du plan soustrait à don Luciano lui avait donné une idée approximative... Et plus d'une fois déjà, il avait pensé :

« Si ce Kin-Feng croit que je partagerai avec lui!... Non, non, je n'en aurai pas de trop pour mon appétit! Puis il serait un témoin gênant... Donc, je m'arrangerai pour qu'un accident le retienne *in vitam æternam* dans ce farouche Kou-Kou-Noor, où personne ne viendra faire de constatations légales. »

Ainsi, de sinistres projets se formaient dans l'esprit de Martold... Mais Kin-Feng ne semblait aucunement se douter du danger suspendu sur sa tête. Toujours paisible, d'allure un peu indolente et de caractère facile, le jeune Chinois se laissait volontiers diriger par son compagnon, auquel il témoignait une confiance d'autant plus complète que l'Autrichien avait su habilement se poser près de lui en homme intègre, en philanthrope désireux d'acquérir ces richesses uniquement pour en faire profiter l'humanité souffrante.

Après avoir escaladé les pentes vertigineuses, longé de profondes vallées, traversé des forêts sauvages, où le butin de chasse était magnifique, les voyageurs atteignirent enfin, un soir, l'endroit indiqué sur le

plan comme étant celui où se trouvait la caverne du trésor.

Un lac aux profondes eaux vertes s'étendait là, entouré sur trois côtés de roches gigantesques percées de grottes, de couloirs, de cañons où mugissaient des torrents qui se précipitaient en flots d'écume dans ce déversoir soulagé de son trop-plein par quelque issue souterraine.

Sur le quatrième côté du lac s'étendait la forêt par laquelle les voyageurs venaient d'arriver à ce lieu, que le Tibétain lui-même ne connaissait pas jusqu'alors.

Site grandiose, d'une beauté imposante et mystérieuse, car au sommet des falaises d'autres forêts encore dressaient leurs frondaisons énormes, dont l'ombre enserrait la nappe d'eau, rarement éclairée par le soleil.

Dans une telle situation, et à deux mille mètres d'altitude, le froid était fort vif. Aussi les voyageurs s'empressèrent-ils de chercher un abri... Le Tibétain leur en trouva un aussitôt dans une grotte au sol couvert de sable fin, que les eaux du lac, vraisemblablement, devaient envahir aux époques de grandes crues.

Après avoir dîné rapidement, ils s'étendirent à terre, enveloppés de fourrures, pour prendre un repos que nécessitaient les fatigues de la journée... Cette dernière étape avait en effet été fort rude, et apparaissait comme la plus périlleuse du voyage. Kin-Feng avait failli être la victime d'une panthère, Martold s'était vu sur le point de choir dans un gouffre... A plusieurs reprises, le Tibétain avait paru prêt à se décourager devant les difficultés de ce chemin qu'il ignorait, et dont Martold lui indiquait la direction d'après le plan remarquablement tracé, dérobé par Kin-Feng au comte Mancelli.

Enfin le but était atteint... L'Autrichien se le répétait avec une allégresse triomphante, qui le tenait

éveillé, près de ses compagnons endormis, en dépit de l'écrasante lassitude.

Elles étaient là, tout à côté, les richesses immenses qui allaient combler ses avides désirs... Jusqu'alors, il avait toujours redouté de voir son expédition interrompue par quelque catastrophe semblable à celle qui avait frappé autrefois don Luciano. Mais il se rassurait maintenant... Si le comte Mancelli avait connu son dessein, il en aurait arrêté l'exécution avant que son ennemi fût parvenu au bout, car les endroits propices aux embuscades n'avaient pas manqué, depuis que Martold et ses compagnons s'étaient engagés dans ces montagnes sauvages. Quel avantage aurait-il eu à les laisser continuer jusqu'ici?... A moins que la caverne fût gardée, réservant ainsi une terrible surprise aux indiscrets?... Mais en un tel lieu, il paraissait bien impossible que des êtres humains restassent à demeure.

Non, Martold était presque tranquille sur l'issue de son expédition. Si don Luigi avait mis des surveillants à ses trousses, il était persuadé maintenant de les avoir dépistés. Quant à Kin-Feng, nul n'avait pu le reconnaître, tellement il s'était grimé avec habileté.

Restait, une fois le trésor découvert, la question de son transport... Mais Martold pensait pouvoir en emporter tout au moins la plus importante partie, en la chargeant sur les yaks domestiques — sortes de buffles à longs poils, particuliers aux montagnes de l'Asie centrale — que le Tibétain avait achetés pour porter les provisions, les tentes et les couvertures. Ces animaux sont robustes, ont le pied sûr, et le guide, sur la recommandation de Martold, avait choisi ceux-ci particulièrement vigoureux.

A peine le jour était-il levé que l'Autrichien, se rapprochant de l'entrée de la grotte, regardait à nouveau le plan pour se rendre compte de la disposition des lieux.

Kin-Feng peu après le rejoignit. Le jeune Chinois était calme, ainsi qu'à l'ordinaire, et sa physionomie reposée témoignait de l'excellente nuit passée par lui, contrastant ainsi avec les traits tourmentés du comte Ludwig, que dévorait l'impatience cupide.

Martold lui montra le plan.

— Tenez, voici l'endroit. Il s'agit de voir à quoi il se rapporte... Venez-vous?

Kin-Feng acquiesça... Ils sortirent de la grotte après s'être soigneusement enveloppés dans leurs fourrures. Un jour pâle descendait jusqu'au lac, dont une partie restait obscure. Un froid de sépulcre emplissait l'espace contenu entre ces falaises énormes et ces noires forêts où jamais, peut-être, le pied humain ne s'était posé.

Le regard de Martold se dirigea aussitôt vers les grottes creusées dans le roc, sans doute par l'action des eaux.

— Laquelle, dans tout ceci, est la bonne?... Voilà ce qu'il ne sera peut-être pas facile de trouver.

Mais le plan était si remarquablement fait qu'après un court examen, le comte put situer l'entrée de la précieuse caverne.

Elle se trouvait à la partie ouest du lac. L'eau y pénétrait par une anfractuosité qui, à la distance où se tenaient les deux hommes, paraissait fort étroite.

Comme la note soustraite jadis à don Luciano indiquait cette particularité, Martold avait eu soin de se munir d'un bachot démontable, en prétextant devant le guide qu'il leur serait peut-être nécessaire pour traverser quelque rivière ou explorer une nappe d'eau intéressante... Au reste, le Tibétain n'était pas curieux. Pourvu qu'on le nourrît et qu'on le payât bien, il ne s'occupait en aucune façon des faits et gestes de ses compagnons. C'était là une circonstance favorable pour Martold, qui ne se souciait guère d'expliquer la nature du chargement qu'il comptait bien emporter de ce lieu.

Les deux associés résolurent de commencer ce matin même leur exploration, car ils n'avaient aucun désir de s'attarder ici.

Aussitôt leur déjeuner avalé, ils s'embarquèrent sur le bachot, laissant leur guide au campement.

Ils s'étaient munis d'armes, de lampes électriques, de quelques provisions, au cas où ils s'égareraient... Martold réprimait assez mal une vive agitation intérieure. Kin-Feng, impassible, regardait avec un air d'intérêt nonchalant le lac sombre et magnifique, enchâssé dans les immenses falaises.

De près, l'anfractuosité apparut très suffisamment large pour laisser passer le bachot... Celui-ci, pendant quelques minutes, suivit un long couloir rocheux, puis déboucha dans une large grotte en rotonde où l'eau formait un lac intérieur.

A droite se voyait un rebord rocheux, sur lequel donnait un étroit couloir.

Kin-Feng, dont la vue était remarquable, y distingua aussitôt un anneau scellé, visiblement destiné à l'amarrage des embarcations.

— Nous n'avons qu'à débarquer ici, dit Martold. Le chemin est d'ailleurs tout indiqué.

Après d'assez violents efforts, les deux hommes réussirent à faire sortir de son alvéole l'anneau fort rouillé.

Ils amarrèrent le bachot, et munis chacun d'une lampe électrique, un revolver chargé à la ceinture, ils s'engagèrent dans le couloir.

XII

Kin-Feng marchait en avant, selon l'invitation qu'il en avait reçue de Martold. Celui-ci craignait que les possesseurs du trésor eussent organisé

quelque embûche, quelque chausse-trape, et jugeait préférable que le Chinois en fût la victime, plutôt que lui-même... Kin-Feng, d'ailleurs, ne semblait aucunement inquiet ni ému. Il avançait tranquillement, avec précaution, pour éviter que les nombreuses aspérités du roc le fissent choir... Au bout d'une centaine de mètres, il annonça :

— Voilà le couloir fini.

Une énorme salle apparut aux yeux des deux hommes. Elle était taillée dans un roc brun-rouge, veiné de pourpre. De gigantesques piliers partaient de la voûte et s'appuyaient au sol rocheux... En avançant, le comte et Kin-Feng distinguèrent sur ces piliers des images presque informes d'animaux étranges — essais artistiques de races primitives, probablement.

Ils semblaient des pygmées dans cette immensité dont leurs lampes ne pouvaient percer les ténèbres pleines de mystère... Martold sentait une angoisse l'étreindre. Mais il ne s'arrêtait pas. Là, tout près, en un endroit de cette salle de géants, se trouvait le fabuleux trésor dont la pensée le faisait frémir d'ardente convoitise.

Il recula tout à coup... La lueur de sa lampe venait d'éclairer un énorme autel de pierre, sur lequel se dressait un Bouddha gigantesque, lui aussi taillé dans la même pierre dure, que les siècles avaient couverte d'une patine verdâtre. Cette teinte donnait à l'idole un aspect sépulcral, terrifiant, qui justifiait amplement le recul de l'Autrichien.

Kin-Feng dit de sa voix calme :

— Nous voici au but... « Derrière l'autel de Bouddha... »

Martold s'était instantanément remis... A la suite du Chinois, il contourna l'autel et se vit au bord d'un escalier de pierre qui descendait, s'enfonçant dans l'obscurité.

Les deux hommes s'y engagèrent... Après une

trentaine de marches, ils se heurtèrent à une paroi de roc, sur laquelle étaient tracés des signes, sortes d'hiéroglyphes, appartenant peut-être à l'alphabet d'une langue primitive... D'après les indications du plan, Martold appuya sur l'un d'eux... La paroi s'enfonça lentement dans le sol, découvrant une ouverture par laquelle pénétrèrent Martold et son compagnon.

L'Autrichien étouffa une exclamation de triomphe.

Il se trouvait au seuil d'une salle souterraine, dont le sol était creusé en forme de vasque... Et dans ce fond rocheux, les richesses fantastiques dont avait rêvé Martold, pour lesquelles il s'était décidé à tout risquer, les richesses incalculables s'alignaient, rangées avec méthode : lingots d'or, blocs d'argent massif, caisses en bois de teck et de santal débordantes de pierreries.

Il y avait là bien plus que le trésor soustrait par les prêtres de Bouddha à la convoitise de leurs persécuteurs... Sans doute, au cours des siècles, les Maîtres du silence, héritiers de ces richesses, les avaient-ils augmentées, pour s'en faire plus tard un instrument de règne, de toute-puissance.

Avec un rugissement de joie, Martold bondit vers la vasque rocheuse.

Mais il s'immobilisa, au son d'une voix ironique et dure qui disait :

-- Un instant, comte Martold!

Il se détourna, blême, chancelant, les yeux dilatés par la stupéfaction et la terreur...

Vers lui s'avançait le comte Mancelli, calme, hautain, la lèvre méprisante, les yeux étincelants et chargés d'une si terrible menace que l'Autrichien frissonna longuement.

Dans l'ombre, derrière lui, d'autres silhouettes se dressaient : Mongols robustes aux faces inquiétantes, aux yeux luisants attachés sur l'étranger avec une expression de joie cruelle. Plusieurs d'entre eux

tenaient à la main des torches, qu'ils venaient d'allumer instantanément.

Martold, dès cet instant, comprit qu'il était perdu.

Eh bien, soit!... Mais avant, son ennemi périrait!

Brusquement, il saisit le revolver passé à sa ceinture, le dirigea vers Luigi et tira.

Le coup ne partit pas.

Luigi eut un rire sarcastique.

— Ne perdez pas votre temps, Martold. Vos cartouches ont subi une petite préparation qui les rend complètement inoffensives.

L'autre eut un cri de rage.

— Ah, démon!... Mais je t'aurai quand même!

Il jeta son revolver inutile, et bondit sur son adversaire... Mais Kin-Feng, qui se tenait derrière lui, l'œil au guet, allongea la jambe prestement, de telle sorte que l'Autrichien s'étala sur le sol rocheux, où il resta un moment, étourdi et meurtri, frémissant de rage.

— Relevez cet homme, ordonna le comte Mancelli.

Deux Mongols remirent Martold sur ses pieds. Après quoi, sur un signe de leur maître, ils s'écartèrent de nouveau.

Martold, la face congestionnée, jetait sur Luigi des regards de bête en furie...

En bégayant, il demanda :

— Que prétendez-vous faire de moi, après m'avoir attiré dans ce guet-apens?... Car ce Kin-Feng...

Don Luigi dit avec une impérieuse dureté :

— Silence! Vous n'avez pas à interroger votre juge, Martold, espion, assassin, voleur d'enfants, voleur de fortunes... Martold, serviteur zélé d'un pangermanisme sans foi, sans honneur, sans scrupules.

— Mon juge?... Et de quel droit?... Dites que vous vous préparez à me faire assassiner, oui, ce sera plus franc!

Sans paraître l'entendre, le comte Mancelli fit un signe, puis se dirigea vers l'escalier... Les deux Mongols saisirent chacun Martold par un bras et, bien qu'il résistât furieusement, l'entraînèrent sans peine jusqu'à la salle supérieure. Kin-Feng et les autres Mongols suivirent.

Sur un siège taillé dans la pierre, à droite de l'autel de Bouddha, était assis don Luigi... Martold fut amené devant lui. Par un violent effort de volonté, l'Autrichien avait réussi à se dominer. Il se savait condamné à l'avance, et ne voulait pas donner à son ennemi la joie de le voir abattu, terrifié par ce dernier coup.

Les regards des deux hommes se rencontrèrent... Celui de Martold essayait de défier encore. Mais il y avait dans les yeux bleu sombre qui s'attachaient à lui une telle intensité de puissance, de force, de menace, une lueur si mystérieuse et si terrifiante qu'un violent frisson parcourut le corps de l'Autrichien.

Le comte Mancelli dit d'une voix nette :

— Je vous accuse d'abord, comte Ludwig Martold, d'avoir par tous les pires moyens — vol, trahison, mensonge, meurtres commis sur votre ordre — réalisé en divers pays, mais principalement en France et en Italie, votre mission d'espionnage pour le compte des empires austro-allemands.

— En quoi ceci vous regarde-t-il?... Je n'ai d'ailleurs fait là rien que d'habituel et d'admis en toutes nations...

— Il y a la manière... Or, la vôtre a été celle d'un bandit... Je vous accuse d'avoir soustrait à don Luciano Pellarini, en vous servant de la faiblesse de sa fille, des documents dont vous espériez vous servir pour acquérir des richesses sur lesquelles vous n'aviez aucun droit... Je vous accuse d'avoir pendant des années capté la confiance d'Agnese Pellarini, trompé son père, et de vous être fait épouser plus tard par

cette femme, sous un nom qui ne vous appartenait pas.

La lueur des torches éclairait fantastiquement la face contractée de Martold, la figure verdâtre du Bouddha, le beau visage altier de Luigi, dans lequel les yeux avaient en ce moment un éclat insoutenable.

Martold, cette fois, ne protesta pas.

La voix se fit plus dure, plus implacable en continuant :

— Je vous accuse, comte Martold, de m'avoir enlevé à mes parents, de la fin prématurée de ma mère, frappée à mort par le chagrin, du meurtre de mon père, du rapt de ma sœur Bianca... puis encore d'avoir tenté de faire enlever ma femme, pour vous constituer un otage, et, en dernier lieu, d'être venu jusqu'ici pour soustraire à leur légitime possesseur des richesses qui excitaient votre cupidité.

Martold sentait la terreur l'envahir, sous le réquisitoire que le ton, l'air du juge, le lieu, la présence des Mongols aux physionomies sauvages et du Bouddha au lugubre visage de noyé rendaient effroyablement impressionnant.

Néanmoins, il réussit à bégayer :

— De la plupart des faits dont vous m'accusez, vous n'avez pas de preuves... Vous répétez ce que vous a raconté ce Li-Wang-Tsang, qui...

— Silence!... Je « *sais* », Martold. Avec moi, le mensonge, la fourberie, les essais de défense sont inutiles. Je vous connais, je connais vos crimes... et je vais vous en infliger le châtiment.

Martold frissonna, blêmit... Ses lèvres balbutièrent :

— Je ne vous en reconnais pas le droit... Et si, moi aussi, j'accusais?... Si je vous disais que ma fille a été votre victime, à cause du maudit amour que vous aviez su lui inspirer?... Si je vous demandais ce qu'on a fait de mon fils Aloys, enlevé jadis, lui aussi, et dont jamais je n'ai plus entendu parler?

— Ce qu'on en a fait?... Exactement ce que vous aviez décidé que l'on ferait de moi, quand vous me ravîtes à mes parents. Fils d'un Italien et d'une Française, tous deux ardents patriotes et détestant les empires germaniques, je devais être élevé dans la haine de mes deux patries, dans le culte du pangermanisme, et devenir un soldat allemand, une de ces brutes qu'on prépare chez vous pour les prochains carnages... Eh bien! je pense, Martold, que vous ne vous étonnerez pas en apprenant que votre fils, après avoir reçu dans une famille modeste une éducation toute française, a contracté un engagement dans la Légion étrangère. C'est un garçon intelligent et un bon soldat. Il est sous-officier, il gagnera dans la guerre qui vient ses galons de lieutenant... et je vous assure qu'il est très Français, très disposé à combattre les ennemis de sa patrie d'adoption.

Martold eut un rugissement de rage... En un violent effort, il essaya de s'élancer sur Luigi. Mais les Mongols le tenaient solidement, et serrèrent ses bras avec une telle force qu'il jeta un cri de douleur.

— Aloys!... Un soldat français!... Ah! misérable!

— Œil pour œil, dent pour dent, Ludwig Martold. Vous trouviez cette vengeance fort légitime, quand il s'agissait de la perpétrer en ma personne, par haine contre deux êtres qui pourtant étaient bons, honnêtes, pleins de vertus. Le Maître du silence n'a eu aucun scrupule à la retourner contre vous, criminel que vous êtes, indigne de toute indulgence, si jamais j'étais capable d'en ressentir.

Martold bégaya :

— Le Maître du silence?... Qui est-ce?

Le comte Mancelli, qui jusque-là s'était accoudé à l'appui très haut du fauteuil de pierre, se redressa légèrement, le visage impassible, les yeux étincelants sous la rouge lumière des torches.

— C'est moi... Et voici ma sentence : Martold je te condamne au silence perpétuel, à la captivité jusqu'à

ta mort, en face des richesses que tu as convoitées illégitimement.

Il leva la main... Avant d'avoir pu faire un mouvement de résistance, Martold fut jeté à genoux sur les degrés du fauteuil par les deux robustes Mongols. Don Luigi se pencha, posa sa main pendant quelques secondes sur les lèvres de l'Autrichien, en attachant sur lui son étincelant regard... Et quand cette main fine, où fulgurait la pierre aux reflets de feu, se leva de nouveau, Martold avait les bras inertes, la face comme figée, la bouche muette. Dans ce visage blêmi, les yeux seuls vivaient, dilatés par l'épouvante, par la haine, par le désespoir.

La voix dure, implacable, prononça :

— Tu ne parleras plus, Ludwig Martold. Souviens-toi de tous les mensonges que tu as commis, de toutes les paroles hypocrites que tu as prononcées, de toutes les fourberies dont tu fus l'auteur. Médite sur les ruines, les morts, les désespoirs dont tu fus cause... Et n'oublie pas qu'en ce moment même, tes deux patries se sont probablement jetées comme des bêtes de proie sur deux petits peuples dont l'un se croyait à l'abri de toute attaque, confiant qu'il était dans l'honneur de toutes les nations garantes de sa neutralité... Il y a eu dans le cours des siècles bien des empires qui se sont élevés par la conquête, mais, quels que fussent leurs fautes et leurs excès, jamais ils n'ont agi sous cette forme hideuse, hypocrite et brutale à la fois, sournoise, orgueilleuse et basse pourtant, signe distinctif du gouvernement et du peuple allemands.

« Ton Allemagne est forte, Martold... elle est forte surtout de la faiblesse et des divisions intérieures de ses adversaires. Mais elle ne vaincra pas, je te l'affirme. La haine du monde entier l'accablera, la malédiction universelle tombera sur elle... Et ce ne sont pas seulement tes crimes personnels que je châtie, Martold, mais bien aussi le pangermanisme

odieux, destructeur, infernal dont je te considère comme le représentant. »

Sur un nouveau signe, les Mongols relevèrent Martold et le conduisirent jusqu'à l'escalier dont ils lui firent descendre les degrés... A la lueur d'une torche que tenait un de leurs compagnons, un féerique étincellement jaillit de la vasque de pierre, et vint frapper les yeux de l'Autrichien...

La torche fut placée dans un support de fer scellé à la paroi de roc. Puis deux des hommes se retirèrent... Il ne resta près du condamné qu'un grand gaillard maigre et nerveux, au teint blafard des gens vivant dans une longue réclusion.

Debout, Martold fixait autour de lui des yeux hagards... Sur le sol, un tas de feuilles sèches — sans doute le lit du prisonnier. A côté, un bloc de pierre supportant une grossière terrine pleine de bouillie. Plus loin, un broc d'eau... Et quand son regard terrifié se détourna de cette misère, il fut à nouveau ébloui par les feux jaillissant de la vasque où dormait une fortune énorme, telle que jamais n'en avait rêvé Ludwig Martold.

Le Maître du silence réalisait le supplice mythologique : l'objet du désir frénétique placé sous les yeux, à portée de la main qui ne peut le saisir, pendant des mois, des années... jusqu'à la mort.

. . . . . .

Dans la salle supérieure, le comte Mancelli était demeuré un moment assis, le front appuyé sur sa main.

Il voyait le criminel descendre dans la caverne souterraine qui serait sa prison et son tombeau. En lui, nulle pitié ne tressaillait. Il se tenait pour certain d'accomplir un acte de stricte justice, complètement légitime, d'agir dans la plénitude du pouvoir souverain transmis d'âge en âge au chef occulte de la secte mystérieuse... Mais sa pensée, tout à coup, s'éloignait

de Martold. Elle revenait à une dizaine d'années en arrière, alors que l'énigmatique vieillard qui l'élevait pour devenir son continuateur l'avait amené ici afin de lui faire connaître le fabuleux trésor dont il devait être à son tour possesseur.

Dans la salle souterraine, il y avait aussi un prisonnier, à ce moment-là... un homme sans âge, dont les traits avaient dû être beaux, mais dont tout le corps n'était plus qu'un squelette... un homme aux yeux noirs sans pensée, à la bouche muette, aux bras inertes. Il était couché sur des feuilles sèches, et quand le Maître du silence était entré avec son compagnon, il avait à peine tourné vers eux son regard farouche, dans lequel se lisait une morne démence.

Cet être misérable avait été autrefois le beau Fabrizzio Pellarini, grand amateur de plaisirs, le plus brillant et le plus recherché parmi la jeunesse masculine de Florence... Un jour, son père lui avait parlé d'un trésor caché en un lieu presque inaccessible... Et lui, avide de nouvelles jouissances, avait poussé don Luciano à tenter cette recherche. Ils étaient partis, conservant soigneusement leur secret. Mais il était difficile d'échapper à la police occulte du Maître du silence... Avant même d'atteindre le Kou-Kou-Noor, les deux hommes étaient frappés mystérieusement. Don Luciano, devenu muet, avait été transporté à cinq cents kilomètres de là. Quant à Fabrizzio, on l'avait emporté jusqu'à la caverne du trésor, pour lui infliger ce terrible supplice de Tantale auquel le comte Mancelli venait de condamner aujourd'hui Martold.

De tout cela, Luigi était instruit avant de voir le prisonnier, devenu fou après une année de cette épouvantable captivité. Adolescent alors, il n'avait pu se tenir d'éprouver un sentiment de pitié, en dépit des leçons reçues. Mais le vieillard l'en avait gourmandé, en déclarant une fois de plus que le futur

Maître du silence devait se faire une âme implacable, inaccessible à toute sensibilité.

Aujourd'hui, néanmoins, il songeait que ce châtiment effroyable n'avait pas de proportion avec la faute commise par Fabrizzio et son père... Et encore y avait-il faute?... Oui, aux yeux du Maître du silence. Non, aux leurs, car ils pouvaient en toute bonne foi supposer que ce trésor, déposé là en des âges lointains, n'appartenait plus à personne.

Il y avait donc eu là un acte de froide cruauté, un terrible abus de pouvoir... Ce n'était pas d'ailleurs le seul que Luigi eût vu perpétrer par le vieillard orgueilleux, implacable dans son rôle de tout-puissant justicier. Mais il le frappait surtout parce que Fabrizzio était le fils de don Luciano, l'oncle d'Orietta. Depuis qu'il savait cela, le tragique destin de ce malheureux hantait parfois sa pensée... Ainsi que Luigi l'avait dit à sa femme, Fabrizzio avait vu se terminer six ans auparavant son épouvantable existence. L'un des Mongols qui, tous les trois mois, se relayaient pour garder à la fois le trésor et le captif, l'avait trouvé mort un matin... Cédant au désir de sa femme et à quelque compassion pour l'angoissante incertitude de son beau-père, le comte Mancelli leur avait enfin appris cette mort. Mais il s'était refusé à leur communiquer aucun détail, sachant trop bien que ceux-ci, dans leur affreuse vérité, ajouteraient un poids terrible à la douleur de don Luciano, qui déjà s'accusait d'avoir donné à son fils cette fatale idée, en lui parlant du trésor... Puis aussi, quel effet auraient-ils produit sur Orietta? La jeune femme se montrait d'une telle sensibilité... d'une sensibilité exagérée...

Mais tandis qu'il pensait ainsi, Luigi sentait bien qu'il ne l'eût pas voulue autrement, son Orietta au cœur ardent, généreux, si délicatement compatissant à toutes les misères. La seule chose qu'il lui demandât, c'était de ne pas chercher à entraver sa mission

de justicier... mission terrible, dont parfois, depuis quelque temps, les inflexibles décisions éveillaient chez lui de secrètes répugnances, dont il se demandait aussi, à certains instants, si elle n'était pas le produit d'un monstrueux orgueil humain qui, sous les couleurs d'une œuvre de justice, — et pour quelques-uns, comme lui-même, en toute bonne foi, — avait fait des différents Maîtres du silence d'impitoyables autocrates prétendant ne relever que d'une divinité lointaine, s'octroyant la toute-puissance, prononçant des jugements sans appel, donnant sans un mouvement de pitié les ordres d'exécution les plus cruels, en n'admettant jamais d'excuse ni de défense.

Oui, le comte Mancelli avait eu cette pensée, de temps à autre, depuis qu'il était uni à une femme toute pénétrée des principes chrétiens d'indulgence, de charité, de prudence dans le jugement d'autrui. Mais il l'écartait toujours en se répétant, comme le faisait jadis le vieillard, son éducateur, qu'il était un être à part, créé pour dominer, choisi par Dieu comme un dépositaire des pouvoirs suprêmes, des forces surnaturelles... Et il endormait ainsi, orgueilleusement, son âme touchée par le doute, par le malaise, par une pitié encore lointaine.

Le souvenir de Fabrizzio venait à nouveau de faire tressaillir en lui cette fibre secrète que les enseignements reçus n'avaient pu faire mourir... Mais il se reprit vite. L'œuvre principale de son existence était accomplie. Patiemment, il avait menacé Martold, pendant un long temps, jetant le trouble dans son existence, l'attaquant aux points les plus sensibles, pour l'acculer enfin à la défaite irrémédiable. Maintenant, une effroyable expiation attendait le meurtrier de ses parents, l'agent zélé du pangermanisme sournois, avide, contempteur de tout honneur et de toute morale. La promesse faite par Li-Wang-Tsang, sur le corps sans vie de Gaëtano Mancelli, venait d'être réalisé par son fils... Et sur ce point aucun scrupule

n'existait dans l'esprit de Luigi. L'Austro-Allemand n'était à ses yeux qu'une bête mauvaise, dont aucun châtiment n'égalait à beaucoup près les crimes et la secrète infamie.

Quittant sa pose méditative, le comte Mancelli se redressa lentement... A ses pieds se tenait Kin-Feng, le fidèle Kin-Feng qui avait si parfaitement joué son rôle qu'un habile renard comme Martold y avait été pris... Plus loin, les Mongols se courbaient dans une attitude de profonde vénération.

Luigi se leva et, suivi d'eux tous, gagna l'un des couloirs rocheux qui débouchaient dans l'immense caverne. Par des ramifications connues des seuls initiés, on gagnait ainsi, après deux heures de marche, une issue en pleine forêt... Là, dans une grotte spacieuse, vivaient les Mongols chargés de la garde du trésor, tous choisis pour leur fidélité inviolable, pour leur attachement fanatique au Maître du silence. La chasse, la pêche leur procuraient les ressources nécessaires à leur existence. Et de temps à autre, un messager du Maître, en venant chercher dans la caverne une partie des richesses qui s'y trouvaient contenues, leur apportait, chargés sur des yaks, les vêtements et objets divers dont ils avaient besoin.

Ce fut par cette issue que le comte Mancelli quitta la mystérieuse retraite jadis choisie par les prêtres bouddhistes pour y cacher le trésor du temple hindou... Avec son escorte de Tibétains, Fils du silence, il reprit le chemin du retour. Deux de ses hommes manquaient, toutefois. Ils avaient été envoyés vers le lac, près duquel attendait le guide de Martold... Saisi à l'improviste, ligoté, emporté, le Tibétain fut emmené, pour comparaître le lendemain devant don Luigi. Et ce fut un muet qui, plusieurs jours après, fut trouvé près d'un petit village de son pays, comme autrefois don Luciano. Mais cette fois,

le Maître du silence, moins impitoyable, lui avait laissé l'usage de ses membres.

Quand le comte Mancelli apparut, un soir, dans la somptueuse demeure de Tching-tou-fou, Orietta s'élança vers lui avec un cri de joie.

– Enfin, te voilà!... Tu m'as donné si peu de tes nouvelles pendant cette longue absence!

– Ma chérie, les lieux où je me trouvais n'étaient pas propices à l'échange d'une correspondance. Je t'ai expédié un courrier dès qu'il m'a été possible de le faire... Mais tu n'as pas bonne mine, ma bien-aimée. Te serais-tu inquiétée à mon sujet?

— Oui... et puis... Oh! Luigi, sais-tu?... Ma pauvre France, attaquée par cette Allemagne maudite...

— Oui... je sais. La nouvelle m'en a été apprise au cours de mon voyage de retour. D'ailleurs, mes renseignements m'avaient donné depuis quelque temps une assurance précise à ce sujet. Mais ne crains rien, Orietta. La France ne périra pas. Il y a en elle des forces morales qui, assoupies, engourdies, se dresseront à l'heure du péril pour dire à l'ennemi : « On ne passe pas! »

— Que Dieu t'entende, mon cher Luigi!... Oui, elle sera sauvée, notre France... ma patrie, celle de ta mère...

– Et la mienne aussi, de moitié avec l'Italie. Voilà pourquoi nous allons partir immédiatement, car je veux dès que possible, être au poste de combat.

– Luigi, tu vas t'engager?

Il y avait de l'angoisse dans l'accent de la jeune femme, mais rien d'un reproche, ni d'une protestation.

Il l'entoura de ses bras, en répondant :

— Oui, mon Orietta chérie... Tu m'approuves, n'est-ce pas?

– Si je t'approuve!... Ah! quelles que puissent

être mes inquiétudes, je ne voudrais pas que ce geste n'eût pas été fait par toi!

Les lèvres de Luigi s'appuyèrent sur le front de la jeune femme.

— Je n'attendais pas moins d'une âme comme la tienne. Toi et moi, nous sommes persuadés que la vie n'est rien sans l'honneur... Je vais donner les ordres pour le départ...

Orietta l'interrompit :

— Luigi, dis-moi... Je songe à une chose... qui serait terrible...

— Quoi donc?

— L'Italie est alliée à l'Allemagne et à l'Autriche... Si elle marchait contre la France...

Luigi eut un ardent mouvement de protestation.

— L'Italie se joindre à la félonie des empires austro-allemands? Ne lui fais pas l'injure de le penser, Orietta... Ma patrie, qui est aussi la tienne, après la France, a trop le sentiment de l'honneur pour tomber dans cette infamie. L'odieuse alliance avec son ennemie héréditaire sera brisée, je puis te l'assurer. Au cas où il ne se trouverait pas chez elle un gouvernement pour le faire, c'est la nation tout entière qui protesterait contre une telle accointance avec les oppresseurs de nos frères milanais, vénitiens, trentinois, avec les lâches et sournois agresseurs de la Serbie et les hypocrites envahisseurs de la Belgique neutre.

Il s'interrompit quelques secondes, puis reprit, la voix ardente, les yeux assombris par la violente indignation dont tressaillait son âme :

— Si tu connaissais comme moi le travail opéré depuis quarante ans par le pangermanisme!... partout, entends-tu?... partout!... Et à l'aide de quels moyens!... A l'intérieur comme à l'extérieur, leur organisation est remarquable, car la discipline, chez ce peuple, est poussée jusqu'à ses extrêmes limites. Ceci, et l'aveuglement des autres nations, explique

comment la Germanie a pu étendre sur le monde le réseau de ses intrigues, de ses mensonges, de son hypocrite affectation de vertus, cachant une complète dégénérescence morale et l'infernale ambition de réduire l'univers à une sorte d'esclavage politique et économique. Depuis des années, ses agents sont à l'affût de toutes les défaillances individuelles ou sociales qui peuvent servir au futur triomphe de leur Empire. Maintenant, ceux qui mènent les destinées de l'Allemagne croient venu le moment de faire tomber le masque... Grave erreur de leur part, d'ailleurs. Dans dix ans, pacifiquement, ils se seraient trouvés les maîtres des peuples endormis dans leur passivité. Au lieu de cela, ils se lancent dans une aventure effroyable... et c'est peut-être le monde entier qu'ils déchaîneront contre eux.

— Ah! que Dieu le permette! dit Orietta en joignant les mains. La France vivra... oui, je le crois de toute mon âme! Et ils seront confondus, tous ces misérables... Tel ce Martold, qui a déjà fait tant de mal... qui en fera encore...

— Il aurait pu en faire beaucoup, en effet, si je n'étais pas là. Car sous le nom de Belvayre, il a fait jadis son service militaire en France, il s'est fait recevoir officier de réserve... et tu devines le parti qu'il aurait su tirer d'une telle situation?

— Quelle horreur!... Mais comment pourras-tu l'empêcher?...

— Je l'ai mis dans l'impossibilité de nuire, comme une bête malfaisante, en l'enfermant dans un lieu d'où il lui sera totalement impossible de s'échapper... Mais qu'est-ce que cela? Ils sont légion! La Russie, tout particulièrement, est infestée de ces espions et de ces traîtres. J'ai une liste formidable de noms, pris dans toutes les classes de la société...

— Ne peux-tu donc les dévoiler?

Le comte Mancelli eut un sourire d'ironie amère, en ripostant :

Dans le domaine moral, Orietta, on ne peut rendre la vue qu'aux aveugles de bonne volonté.

XIII

Un soir du mois de septembre 1915, don Luigi arriva à Florence, où l'attendait Orietta.

Il s'était engagé en France, dès son retour de Chine, dans l'aviation, qu'il avait déjà pratiquée auparavant, pendant son séjour en Amérique.

Son audace, la haute valeur de ses observations, la maîtrise de son vol lui avaient fait parcourir très vite les étapes nécessaires jusqu'au galon d'officier. On savait pouvoir compter sur lui, pour toute mission délicate et périlleuse... Et la Légion d'honneur venait de récompenser un acte de bravoure indomptable accompli par lui au-dessus des lignes ennemies, quand l'Italie entra en lice aux côtés des adversaires de l'Allemagne.

Le comte Mancelli, sujet italien, passa dans la nouvelle armée alliée. Il s'y distingua aussitôt, de telle sorte que, très rapidement, les galons de capitaine lui furent donnés... Sur ses camarades, sur ses chefs, il exerçait un puissant prestige, et, plus d'une fois, ses étonnantes facultés, son pouvoir occulte valurent au commandement des renseignements précieux, de même que certains avis permirent au gouvernement de faire échouer des complots germaniques ou de découvrir à temps quelque entreprise d'espionnage.

Orietta, depuis que son mari se trouvait en Italie, habitait le vieux palais de Florence, avec son grand-père et sa mère. Bianca était demeurée en France, attachée en qualité d'infirmière à un hôpital de la zone du front. Elle se préparait ainsi, comme elle

l'écrivait à sa belle-sœur, à la réalisation de sa vocation religieuse, qui l'appelait au soin des malades et des infirmes parmi les filles de saint Vincent.

Une petite fille était née, au printemps de cette année-là, dans le vieux château de Monteyrac... une petite fille brune, aux yeux bleus, qui ressemblait à Luigi. Celui-ci la trouva dans les bras d'Orietta, quand il arriva inopinément, à la nuit, ayant vu avancer quelque peu sa permission pour des motifs connus du commandement.

La jeune femme lui apprit que don Luciano était très malade, depuis la veille. Les médecins ne laissaient pas d'espoir. Cet après-midi, il n'avait plus reconnu sa petite-fille, dont il raffolait cependant.

Luigi se rendit près de lui... Comme sa main s'appuyait sur le crâne dégarni du vieillard, celui-ci ouvrit les yeux et murmura :

— C'est toi Fabrizzio?... Tu es revenu? Je savais bien que tu n'étais pas mort...

Luigi se pencha vers lui et dit avec un frémissement d'émotion dans la voix :

— Vous allez le revoir bientôt, grand-père. S'il a souffert, Dieu lui en a tenu compte, pour l'expiation de ses fautes.

Don Luciano referma les yeux, paisiblement... Il mourut dans la nuit, sans agonie, son corps usé par les souffrances morales ayant été jusqu'au bout de sa résistance, aidé par la vigueur exceptionnelle de la volonté.

Ce fut un grand chagrin pour Orietta. Mieux que sa mère, l'aïeul la comprenait et savait dire les mots nécessaires dans les moments de plus grande inquiétude... Luigi se félicita d'être là pour lui adoucir l'épreuve. Personnellement, il éprouvait un regret réel de cette mort, car il avait pour le vieillard une estime réelle, et même de l'affection, depuis que ses sentiments d'époux et de père le ramenaient peu à peu à la profonde sensibilité, à la bonté généreuse qui se

trouvaient en germe dans l'âme du petit Luigi d'autrefois.

La veille de son départ, en rangeant des papiers dans son bureau, deux feuillets retinrent un instant son attention. L'un et l'autre contenaient le texte d'une citation.

« Aloys, lieutenant au... étranger. Bon sous-officier, très zélé. Blessé en sauvant un de ses camarades... »

« Aloys, lieutenant au... étranger. Tué en tête de sa compagnie, qu'il conduisait à l'assaut. »

Luigi demeura pendant un moment songeur... Il revoyait le jeune Autrichien, un mince garçon blond et distingué, qui ressemblait à Adda. Tous deux, le frère et la sœur, tenaient de leur mère, la pauvre et douce Wilhelmine que Martold avait fait mourir de chagrin. Aloys était intelligent, mais peu travailleur et d'esprit assez aventureux. Le comte Mancelli qu'il considérait comme son protecteur, car il avait toujours ignoré son origine, lui avait fait contracter cet engagement dans la Légion, et plus d'une fois, en lui écrivant, le jeune homme l'avait remercié en disant que cette existence était bien celle qui lui convenait.

Luigi murmura :

— Le fils a expié pour le père, qui haïssait tant la France et lui aurait fait tout le mal possible, si je ne l'avais démasqué.

Une autre vision passa devant ses yeux : celle de l'homme captif là-bas, dans la caverne souterraine, en face des étincelantes richesses convoitées par lui... de l'homme sans parole, dont les bras n'avaient plus de vie, dont les yeux, jusqu'à la mort, ne verraient jamais rien autre chose que cet amoncellement d'or, d'argent, de pierres précieuses.

Il était devenu fou, comme autrefois don Fabrizzio. Mais lui était furieux, et les Mongols avaient dû lui attacher les jambes avec une chaîne, pour l'empêcher de se briser le crâne contre le roc.

Le messager qui rapportait ses renseignements au Maître du silence avait ajouté que ces crises frénétiques étaient produites par la vue du trésor, et que le dément se calmait un peu seulement quand il s'étendait le dos tourné à la vasque renfermant les fabuleuses richesses.

Mais pour celui-là, Luigi restait implacable, et aucun scrupule ne venait effleurer son âme, au sujet de cette condamnation.

. . . . . .

Le comte Mancelli, une fois de plus, quitta Orietta, courageuse et frémissante. Lui allait à son devoir avec l'énergie, la puissante volonté qui faisaient le fond de sa nature, et cet ardent amour de la patrie hérité de Gaëtano Mancelli et de Fabienne de Varsac... Des jours, des mois passèrent encore. Les héroïques actions du capitaine Mancelli ne se comptaient plus et Orietta, au milieu de ses anxiétés, remerciait le Seigneur de l'avoir unie à un être de cette trempe magnifique.

Puis, un jour, elle fut avertie qu'il venait d'être blessé... Laissant la petite Flavia aux soins d'Agnese, elle partit sur l'heure pour la ville où il avait été transporté.

Au cours d'un combat aérien, une balle l'avait frappé à la tête. Quand elle fut extraite, les médecins pronostiquèrent un prompt rétablissement. Un seul d'entre eux émit l'opinion que, peut-être les yeux...

Celui-là voyait juste. Au bout de quelque temps, il fallut reconnaître que le nerf optique était atteint, et que le blessé ne recouvrerait jamais la vue.

Tandis qu'à ce verdict, Orietta sentait son cœur tressaillir de douleur, Luigi parut l'accueillir avec calme... Et un peu après, il dit à sa femme... :

— Vois-tu, ma bien chère, je crois que cela vaut mieux pour moi... que c'est un grand bonheur, entends-tu, Orietta?

— Oh! ami, que prétends-tu là?

— Oui, je te le répète, un bonheur... dans un certain sens, naturellement... J'avais une situation étrange et difficile. Depuis quelque temps surtout, je m'apercevais qu'il était impossible de rester à la fois le Maître du silence et le comte Mancelli... c'est-à-dire de concilier les principes de mon éducation et les tendances de ma nature, de mon hérédité, surgies à ton contact. Eh bien, ma cécité va mettre fin à ce dilemme. Un Maître du silence, aveugle, perd une partie de sa puissance... Je ne serai donc plus que le comte Mancelli... et la secte s'éteindra, faute de chef.

Il se tut un moment, puis ajouta :

— Qu'a-t-elle empêché, d'ailleurs? Les avertissements transmis par mon ordre aux responsables n'ont été que peu ou pas écoutés. Si j'ai puni quelques coupables, et empêché certains de nuire, combien d'autres demeurent, que protègent de criminelles complicités!... Orietta, tu as souffert de l'énigme qui existait dans ma vie. Sois satisfaite, elle disparaîtra maintenant.

La jeune femme dit avec un accent frémissant :

— Oh! Luigi. faut-il que ce soit à un tel prix!

La main du comte se posa sur les cheveux blonds.

— Je suis encore parmi les heureux, chérie. Un amour tel que le nôtre supplée à beaucoup de choses. Et nous sommes, en outre, de ceux qui savent vivre intensément par l'esprit... Oui, je t'assure que l'épreuve, si dure qu'elle soit, ne me révolte pas, car je me sens de force à la soutenir, avec toi près de moi.

Cette rare énergie morale ne se démentit pas, dans la suite. D'ailleurs, les facultés hors de l'ordinaire que possédait le comte Mancelli suppléaient singulièrement à cette absence de la vue — à tel point même que, parfois, ceux qui l'entouraient se disaient avec saisissement :

— Non, ce n'est pas possible, il voit!

Cependant, hélas! il n'en était rien!... Et dans le bleu sombre des yeux superbes, la flamme ardente, dominatrice était à jamais éteinte.

Chez cet homme, doué d'une si profonde intelligence et d'une âme passionnée, peu à peu une puissante vie intérieure se formait. Il n'abdiquait pas encore l'orgueil insufflé en lui par ses éducateurs, il n'acceptait pas encore la pleine lumière de la vérité; mais il reconnaissait pourtant que la voie suivie jusqu'alors était fausse, et ne pouvait songer sans remords à sa dureté — à sa cruauté passées.

Bianca surtout... Bianca pour laquelle il s'était montré si implacable, alors qu'elle agissait au contraire avec tant de noble délicatesse... Mais il n'écoutait encore, à ce moment-là, que son fol orgueil de maître tout-puissant qui ne permettait pas qu'une de ses volontés fût discutée... Pauvre Bianca!

Il se montrait maintenant très affectueux pour elle, afin de lui faire oublier ces jours tragiques. Mais il y avait là un souvenir pénible qui revenait parfois le visiter.

Celui d'Adda Martold aussi, de temps à autre. Quand au cours des quelques entrevues qu'il avait eues avec elle dans le monde, il s'était rendu maître de ce cœur de jeune fille, Luigi n'avait eu que la pensée de faire souffrir Martold par la souffrance de sa fille préférée... Mais maintenant, il se demandait si des représailles de cette sorte étaient dignes d'un gentilhomme. Son orgueilleuse assurance de se trouver placé au-dessus des lois morales et de toutes les conventions, ou, plutôt, d'en être le maître par délégation divine, l'avait, là encore, uniquement dirigé.

« Martold n'a pas craint de faire souffrir mes parents », se répétait-il pour s'excuser.

Mais il se rendait compte que ce droit à la vengeance ne lui appartenait pas, que la justice d'un

seul ne peut s'exercer dans le monde, surtout lorsqu'elle n'admet ni défense, ni appel.

Un soir, tandis qu'il songeait ainsi pendant que près de lui Orietta endormait le petit Gaëtano, leur dernier-né, un domestique vint l'informer que Kin-Feng demandait à lui parler.

Le jeune Chinois, qui exerçait près de son maître les fonctions de secrétaire de confiance, revenait de son pays, où le comte l'avait chargé de se procurer des documents au sujet des menées allemandes dans le Céleste Empire. Car Luigi préparait un important ouvrage, qui devait éclairer les générations à venir sur les agissements du pangermanisme.

Orietta se leva en disant :

— A tout à l'heure, Luigi. Je vais coucher Gaëtano.

Elle quitta la pièce, tandis qu'y entrait Kin-Feng.

Le Chinois vint s'agenouiller sur un coussin, près de son maître. Un regard d'attachement fanatique se leva sur le beau visage aux yeux sans vie... Le comte Mancelli demanda :

— Tu as réussi, Kin-Feng?

— Oui, Maître.

— Tu me rendra compte de cela demain... Rien de nouveau, là-bas?

— Si, Maître. J'ai vu Li-Phuen. Il revenait de la caverne...

— Eh bien?

— Le captif est mort, Maître.

Luigi eut un léger tressaillement.

— Ah! comment?

— Dans un accès de folie furieuse, qui décuplait ses forces, il a réussi à briser la chaîne, à se jeter dans la vasque où il s'est brisé le crâne sur un lingot d'or. Le gardien, qui était monté un moment à la salle supérieure, l'a trouvé sans vie à son retour.

Luigi murmura :

— C'est bien une mort digne de ce jouisseur, qui

n'eût pas reculé devant le crime pour se procurer l'or dont il payait ses plaisirs.

Après un court silence, il ajouta :

— Va, Kin-Feng, demain je te reverrai.

Sur la main qui s'appuyait au bras du fauteuil, le Chinois posa respectueusement ses lèvres... Mais il eut presque aussitôt un sursaut, tandis que son regard stupéfait s'attachait au doigt où étincelait d'habitude la pierre aux reflets de feu.

A ce doigt, la bague ne se trouvait plus.

Luigi avait senti le mouvement de Kin-Feng et comprit ce qu'il signifiait... Mais il ne donna pas d'explication à son fidèle serviteur. Il ne lui dit pas que le Maître du silence n'existait plus. Posant sa main sur la tête rasée du jeune Chinois, il répéta :

— Va, Kin-Feng.

Et, se retrouvant seul, il tomba dans une méditation profonde, que vint troubler l'entrée d'Orietta.

La jeune femme s'assit près de lui en demandant :

— A quoi songes-tu?

Il répondit :

— A toutes les infamies de Martold. Il est mort maintenant, et c'est Dieu qui le juge.

— Mort?... Comment cela?

— En captivité. Ce fut un grand coupable... Et vraiment...

Il acheva en lui-même :

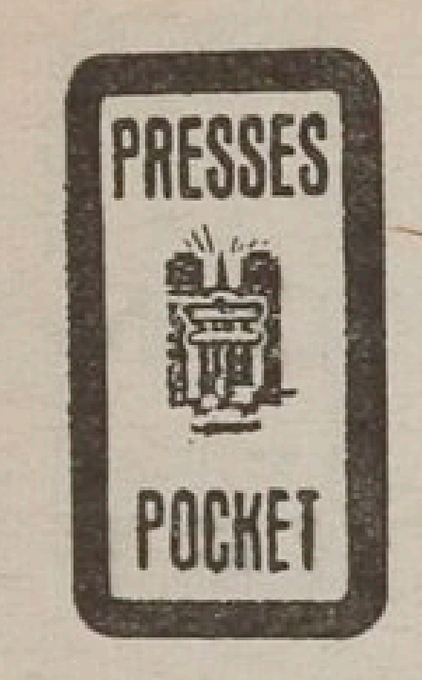
« Vraiment, sa condamnation fut juste. »

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
23 MAI 1977 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)

PRESSES POCKET
8, RUE GARANCIÈRE, 75006 PARIS

— N° d'édit. 1233. — N° d'imp. 1858 —
Dépôt légal : 2e trimestre 1977.
Imprimé en France



COLLECTION PRESSES POCKET

DÉJA PARUS (suite) :

1196 120 donnes et problèmes de bridge — **José LE DENTU**
1197 100 problèmes de scrabble — **Jean-Jacques BLOCH**
1198 100 problèmes de mots croisés — **Michel LACLOS**
1199 Vers l'exil... — **André CASTELOT**
1200 Interviews impubliables — **Gilbert GANNE**
1201 Plutôt que d'en mourir — **Ginette BRIANT**
1202 Le canal silencieux — **Heinz-G. KONSALIK**
1203 La route de corail — **Marcel ISY-SCHWART**
1204 Opération tonnerre — **Ian FLEMING**
1205 Bons baisers de Paris — **Ian FLEMING**
1206 Bons baisers de Russie — **Ian FLEMING**
1207 Jamais dit — **Jean-Raymond TOURNOUX**
1208 L'hôpital perdu — **F.-G. SLAUGHTER**
1209 Le regard du roi — **Camara LAYE**
1210 Des pas dans la nuit — **Dolorès HITCHENS**
1211 Verdict — **Henri COUPON**
1212 L'Ombre de la guerre
T. 1. Le mariage de Cecilia — **Marion et Thibaut d'ORLÉANS**
1213 L'Ombre de la guerre
T. 2. L'amour de Juan — **Marion et Thibaut d'ORLÉANS**
1214 Imbroglio à Rome — **Dorothy EDEN**
1215 Coplan part en croisière — **Paul KENNY**
1216 Les rois aveugles — **Joseph KESSEL**
1217 O pays, mon beau peuple! — **Sembene OUSMANE**

COLLECTION PRESSES POCKET

DÉJA PARUS (suite) :

1218 Cette femme est-elle coupable?
Marie Louise FISCHER

1219 La Seconde Guerre mondiale (1939-1940). T. 1 — **Raymond CARTIER**

1220 Laissez venir la mer — **Henri QUEFFÉLEC**

1221 Enfer vert — **Heinz G. KONSALIK**

1222 L'arbre de Goethe — **Pierre JULITTE**

1223 La fortune fantôme — **E. S. GARDNER**

1224 La Seconde Guerre mondiale (1941), T. 2
Raymond CARTIER

1225 Le lac aux mille facettes — **Dorothy EDEN**

1226 Gretchen dans la débâcle
K. H. HELMS-LIESENHOFF

1227 Femmes en blouse blanche — **F. G. SLAUGHTER**

1228 Le partage — **Régine ANDRY**

1229 Un ciel pour bombardiers — **Len DEIGHTON**

1230 La peine du talion — **Dolorès HITCHENS**

1231 La Seconde Guerre mondiale (1942-1943), T. 3
Raymond CARTIER

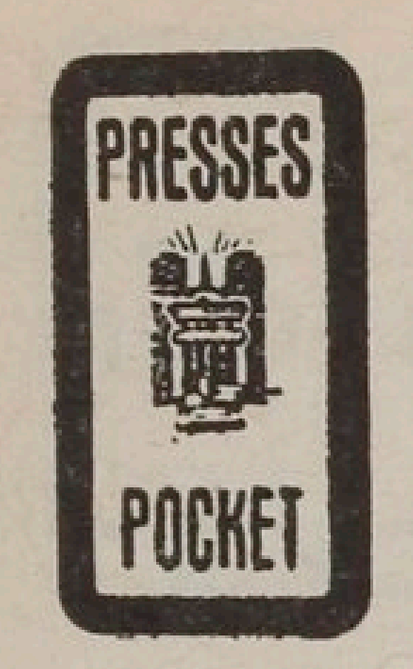
1232 Activité espionnage
David WISE et Thomas ROSS

1233 La graine — **Jacqueline MANICOM**

1234 En toute innocence — **Harold ROBBINS**

1235 Ces dames aux chapeaux verts
Germaine ACREMANT

1236 Plan traquenard — **Paul KENNY**



COLLECTION PRESSES POCKET

DÉJA PARUS (suite) :

1237 Je vis avec le cœur d'un autre — **Emmanuel VITRIA**

1238 L'enjeu — ****

1239 L'amour de ma vie — **Marie Louise FISCHER**

1240 L'homme au visage d'ange — **Heinz G. KONSALIK**

1241 Les gretchen se marient — **K. H. HELMS-LIESENHOFF**

1242 Mick Jagger — **Anthony SCADUTO**

1243 L'enfer de verre — **Thomas SCORTIA et Frank ROBINSON**

1244 La Seconde Guerre mondiale (1943-1944), T. 4 — **Raymond CARTIER**

1245 Auschwitz en France — **Henry ALLNINMAT**

1246 La toile d'araignée — **John Ross MACDONALD**

1247 Hardi les cancres! — **JEAN-CHARLES**

1248 La Seconde Guerre mondiale (1944-1945), T. 5 — **Raymond CARTIER**

1249 L'enfant noir — **Camara LAYE**

1250 Lavinia — **Dorothy EDEN**

1251 Tout l'or du diable — **Jean LARTÉGUY**

1252 Ondine, ma petite sorcière — **Marie Louise FISCHER**

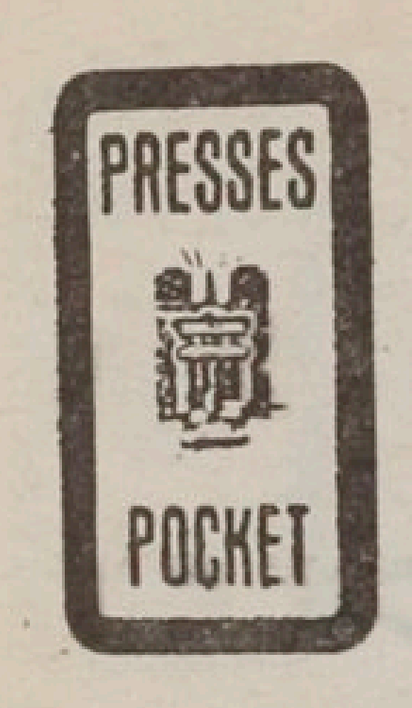
1253 Coplan et le bataillon fantôme — **Paul KENNY**

1254 Les linges de la nuit — **Madeleine RIFFAUD**

1255 La madone des sleepings — **Maurice DEKOBRA**

1256 Les bêtes aussi ont leurs langages — **Docteur F. MERY**

1257 Belle et bien morte — **Patrick QUENTIN**



COLLECTION PRESSES POCKET

DÉJA PARUS (suite) :

1258 Quand la Provence nous est contée — **Marie MAURON**
1259 Je n'ai pas trahi — **Utta DANELLA**
1260 Enquête sur une mort suspecte : Marilyn Monroë — **Gérard de VILLIERS**
1261 La femme de sa mort — **Margaret MILLAR**
1262 Les Beatles — **Hunter DAVIES**
1263 Pour en finir une fois pour toutes avec la culture — **Woody ALLEN**
1264 Les dames à la Licorne — **René BARJAVEL**
1265 Cyclone sur la Jamaïque — **Robert GAILLARD**
1266 Butin de Gretchen — **K. H. HELMS-LIESENHOFF**
1267 Le visage du pardon — **Frank G. SLAUGHTER**
1268 Le vivier — **Henri TROYAT**
1269 La fosse commune — **Henri TROYAT**
1270 Le mort saisit le vif — **Henri TROYAT**
1271 Les semailles et les moissons, T. 1 — **Henri TROYAT**
1272 Les semailles et les moissons, T. 2 Amélie — **Henri TROYAT**
1273 Les semailles et les moissons, T. 3 La grive — **Henri TROYAT**
1274 Les semailles et les moissons, T. 4 Tendre et violente Élizabeth — **Henri TROYAT**
1275 Les semailles et les moissons, T. 5 La rencontre — **Henri TROYAT**
1276 Le jugement de Dieu — **Henri TROYAT**
1277 Grandeur nature — **Henri TROYAT**
1278 La tête sur les épaules — **Henri TROYAT**

COLLECTION PRESSES POCKET

DÉJA PARUS (suite) :

1279	Faux jour	**Henri TROYAT**
1280	L'araigne	**Henri TROYAT**
1281	La gloire de mon père	**Marcel PAGNOL**
1282	Le château de ma mère	**Marcel PAGNOL**
1283	Le temps des secrets	**Marcel PAGNOL**
1284	Marius	**Marcel PAGNOL**
1285	Fanny	**Marcel PAGNOL**
1286	César	**Marcel PAGNOL**
1287	La femme du boulanger	**Marcel PAGNOL**
1288	Jean de Florette	**Marcel PAGNOL**
1289	Manon des sources	**Marcel PAGNOL**
1294	Topaze	**Marcel PAGNOL**
1301	Le sommeil de la mer	**Daniel GRAY**
1302	Stalingrad en Normandie	**Eddy FLORENTIN**
1303	La Seconde Guerre mondiale (Après février 1945), T. 6	**Raymond CARTIER**
1304	Une déesse ne pleure pas	**Heinz G. KONSALIK**
1305	Où est donc ma femme?	**JEAN-CHARLES**
1306	L'adieu à Saigon	**Jean LARTÉGUY**
1307	L'oiseau bleu	**Utta DANELLA**
1308	Jeunes filles en péril	**Marie Louise FISCHER**
1309	Victoire et la Florentine	**Solange FASQUELLE**
1310	La naissance de Jalna	**MAZO DE LA ROCHE**
1311	Matins à Jalna	**MAZO DE LA ROCHE**
1312	Mary Wakefield	**MAZO DE LA ROCHE**
1313	Jeunesse de Renny	**MAZO DE LA ROCHE**

COLLECTION PRESSES POCKET

DÉJA PARUS (suite) :

1314 L'héritage des Whiteoaks — **MAZO DE LA ROCHE**
1326 L'évêque bègue — **Erle-Stanley GARDNER**
1327 Confidences impardonnables — **Gilbert GANNE**
1328 Les dossiers cachés de la brigade mondaine — **Maurice VINCENT**
1329 Une victoire sur l'Himalaya — **Bernard PIERRE**
1330 Le chien jaune — **Georges SIMENON**
1331 Les fiançailles de Monsieur Hire — **Georges SIMENON**
1332 L'ombre chinoise — **Georges SIMENON**
1333 L'affaire Saint-Fiacre — **Georges SIMENON**
1334 Le coup de lune — **Georges SIMENON**
1335 La maison du canal — **Georges SIMENON**
1336 Le fou de Bergerac — **Georges SIMENON**
1361 Trop beau pour mourir — **William IRISH**
1362 Mots croisés souriants — **Guy BROUTY**
1363 Cent jeux historiques — **François DIWO**

Delly

L'auteur de La Fin d'une Walkyrie **et de** Esclave ou reine **donne ici la clef de la mystérieuse et troublante énigme posée dans une œuvre précédente,** Sous le masque. **Les entreprises de l'espionnage allemand, conduites par une sorte de Vautrin princier, se heurtent à l'action occulte d'une société disposant d'adeptes sous toutes les latitudes et d'un trésor caché en Chine. Elle combat cette invasion sournoise qui précède de peu l'invasion des armées allemandes et châtie impitoyablement le criminel poursuivi par sa justice. Une charmante idylle purifie et adoucit l'atmosphère dramatique de ce roman.**

Du même auteur, dans la même collection :

Esclave... ou reine ?
La fin d'une walkyrie
Sous le masque
Le secret de Kou-Kou-Noor
La petite chanoinesse
Entre deux âmes
Aurore de Brüsfeld
Reinette
Mareleyne

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 04783889 2

ISBN 2-266-00342-9
V - 77
ATELIER SALVI-KLEINBERG PHOTO VLOO/KU-KHANH
VOLUME TRIPLE